HISTOIRE
ET
PHILOSOPHIE du MAGNÉTISME

AVEC FIGURES DANS LE TEXTE

COURS PROFESSÉ
À L'ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

PAR

ROUXEL

TOME I

CHEZ LES ANCIENS

PRIX : 3 FRANCS

PARIS
LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME
23, RUE SAINT-MERRI, 23


22101580437





HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DU MAGNÉTISME

OUVRAGES DE L'AUTEUR

Rapports du Magnétisme et du Spiritisme. — Grand in-8, 1892 . . . . 5 »

Spiritisme et Occultisme. Brochure in-18, 1892 » 50

L'art d'abréger la vie. Brochure in-16, 1892. . » 50

La Liberté de la médecine. Brochures in-18. ·
- I. La pratique médicale chez les anciens . . » 20
- II. La pratique médicale chez les modernes. . » 20

Théorie et pratique du Spiritisme. Consolation à Sophie. L'âme humaine ; démonstration rationnelle et expérimentale de son existence, de son immortalité et de la réalité des communications entre les vivants et les morts. In-18. . . » 20

Les Remèdes secrets. in-16, 1894 . . . . 1 »





Le Sainct Arrest du Ciel ores est accomply,
Entre les plus clairs iours cestuy-cy est remply
D'une belle clarté, qui tout partout flambloye,
Les tenebres s'en vont, Dieu son fils nous enuoye,
Qui desille nos yeux : or voyez l'immortel,
Qui d'espines couuert pour nous se fait mortel.

HISTOIRE
ET
PHILOSOPHIE DU MAGNÉTISME

avec Portraits et figures dans le texte

COURS PROFESSÉ

A L'ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME

PAR

ROUXEL

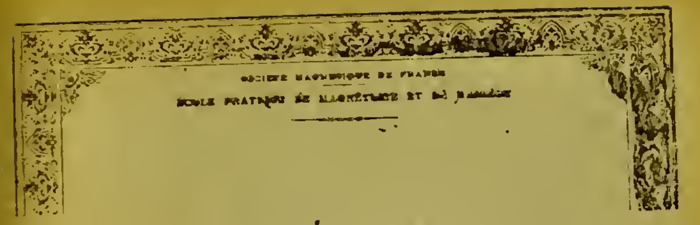
TOME I

CHEZ LES ANCIENS

PRIX : **3** FRANCS

PARIS
LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME
23, RUE SAINT-MERRI, 23

1895



PRÉFACE

> De même qu'il serait contre la dignité de l'histoire d'amuser le lecteur par des contes fabuleux, il y aurait aussi de la témérité à supprimer de son autorité privée ce que la renommée a publié.
>
> (TACITE, *Hist.* C. II.)

La crédulité est naturelle à l'homme : placé par son auteur au milieu de l'inconnu et doué de sens et d'intelligence par le moyen desquels il peut acquérir certaines connaissances, il faut nécessairement qu'il commence par croire à ses perceptions, sauf à les analyser ensuite, à les comparer entre elles et à en dégager le vrai du faux.

C'est pour cela que Bacon a dit: « Celui qui apprend doit croire ; celui qui sait doit examiner. »

Sans doute la crédulité peut être poussée à l'excès : on peut manquer de patience et de discernement dans l'examen des faits et des idées,

dans l'étude des choses et des causes; on peut adopter trop légèrement des faits mal observés, des opinions superficielles et mal digérées; cela se voit même tous les jours.

Mais ce défaut est peu grave et présente moins d'inconvénients que l'excès opposé, qui consiste, non seulement à ne pas croire ce qui paraît étrange ou nouveau, mais à ne vouloir pas même l'examiner; ce qui nous conduirait logiquement à une routine éternelle et infinie.

« Quelque dangereuse que soit la crédulité, dit le P. Lebrun, elle est beaucoup plus excusable, et j'ose même dire plus raisonnable, qu'une obstination inflexible à ne croire que les choses ordinaires et communes.

« La crédulité vient d'un goût naturel que l'homme a pour le grand et pour le merveilleux, et souvent même d'une certaine candeur d'esprit, qui fait que se sentant incapable de vouloir tromper les autres, l'on suppose aisément qu'ils ne veulent pas aussi nous tromper, et l'on croît facilement ce qu'ils assurent. Mais une obstination à ne rien croire, vient ordinairement d'un orgueil excessif qui porte à se mettre au-dessus des autorités les plus respectables, et à préférer seslumières à celles des plus grands hommes et des philosophes les plus judicieux.

« Il y a un milieu qui doit paraître, ce me semble juste et raisonnable, le voici : Si ce qu'on nous rapporte n'est fondé que sur des ouï-dire et sur des conjectures ; s'il nous vient d'auteurs suspects, ou même déjà convaincus de faux sur plusieurs faits ; si les relations ne conviennent pas entre elles ; il est raisonnable de suspendre son jugement.

« Mais si les auteurs se donnent pour témoins oculaires, s'ils parlent uniformément et avec assurance, qu'ils n'ont aucun intérêt de tromper, et qu'ils sont d'ailleurs exempts de reproches : on ne peut sans injustice refuser de les croire. Les témoignages constants, uniformes et désintéressés de plusieurs personnes. qui assurent un fait qu'elles disent avoir vu, forment une certitude morale à laquelle il faut céder. Nous n'avons point d'autres moyens de nous assurar des faits que nous n'avons pas vus de nos propres yeux, et il faut se rendre à ces témoignages, ou nier tout ce dont nous ne sommes pas nous-mêmes les témoins. » (*Histoire critique des pratiques superstitieuses.* t. I, p. 70-71.)

Nous n'irons pas si loin que le judicieux auteur que nous venons de citer : nous ne croirons pas avec le même degré de confiance les témoignages d'autrui ; mais nous ne les nierons pas *a priori*, et si l'occasion se présente de soumettre les mêmes

faits à nos observations personnelles, nous en profiterons pour compléter et affermir notre croyance.

Pour nous, il y aura donc deux sortes de certitude : certitude expérimentale et certitude morale, et tous nos efforts tendront à convertir celle-ci en celle-là. Quand on nous en offrira les moyens, nous ne dirons pas : « Je le verrais que je ne le croirais pas » ; nous dirons : « tâchons de voir afin de mieux croire. »

Cette méthode nous paraît propre à éviter les deux extrêmes : la crédulité naïve et l'opiniâtreté orgueilleuse. Nous passerons légèrement sur les « contes fabuleux », comme dit Tacite, et nous appuierons d'autant plus sur les faits que les témoignages seront plus nombreux et de plus grand poids.

*
* *

Depuis plusieurs siècles, l'Eglise et la science officielle s'appliquent de leur mieux à transgresser la maxime de Tacite que nous avons prise pour épigraphe. L'une et l'autre s'efforcent à l'envi de falsifier l'histoire, de supprimer ce qui n'est

pas d'accord avec leurs idées préconçues et surtout ce qui dérange leurs intérêts :

En lutte perpétuelle et plus ou moins loyale l'une contre l'autre, chacune de ces puissances refait l'histoire à son usage et puise dans cet arsenal les armes qui lui conviennent, s'efforçant de cacher quand elle ne peut pas détruire celles qui pourraient lui être nuisibles.

C'est ainsi que le désordre est entré dans le monde et qu'il y règne aujourd'hui dans toute sa laideur.

Il y a trois sources fondamentales de nos connaissances, qui sont subordonnées dans l'ordre suivant : 1° Les faits ; 2° la raison ; 3° l'autorité L'Eglise et la Science ont renversé cet ordre.

Pour ce qui est de l'Eglise, il est surperflu de démontrer notre assertion. Chacun sait qu'elle se prétend en possession d'une révélation qui émane directement de Dieu même, et qu'elle place cette prétendue révélation au-dessus de la raison et des faits.

Mais pour la science, on pourrait croire à première vue qu'elle est moins autoritaire que l'Eglise ; seulement quand on y regarde de près on constate ue son autoritarisme est encore plus absurde.

Avec les savants, aussi bien qu'avec les prêtres, il faut croire ou feindre de croire et se conduire en conséquence, sous peine d'excommunication absolue. L'esprit indépendant ne peut plus aujourd'hui trouver de place au soleil. Autrefois l'Eglise le brûlait ; aujourd'hui l'Ecole l'étouffe.

La science officielle vous permet bien de raisonner un peu : mais c'est à condition que vous preniez ses axiomes pour prémisses. S'ils sont faux, plus vous syllogiserez, plus vous vous égarerez ; mais peu lui importe, pourvu qu'elle émarge au budget.

Quant aux faits, vous entendez les savants crier à tue-tête et sans relâche : des faits, encore des faits, toujours des faits. On dirait à les entendre que les faits sont toute la science et que l'art de l'architecture se borne à l'extraction des matériaux des mines et des carrières et non à leur emploi bien ordonné.

Mais ne vous y trompez pas. La Science, comme l'Eglise, n'admet de faits que ceux qui lui conviennent et rejette tous les autres.

De cette dernière catégorie se trouvent être tous les faits qui prouvent que l'âme est distincte du corps, qu'elle en est indépendante, qu'elle lui

est supérieure ; que les âmes, incarnées peuvent communiquer avec les âmes séparées, etc.

« Les communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles, sont rejetées de nos savants modernes, parcequ'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs. Mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas été même aperçues ! » BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : (*Etudes de la nature.*)

De ce parti pris systématique, il résulte que, si l'univers est un végétal, il n'a que des racines : pas de tige, pas de branches, pas de feuilles, pas de fleurs, pas de fruits, puisque les racines ne voient pas tout cela. Si le monde est un animal, il n'a qu'une moitié du corps que nous voyons aux autres animaux ; s'il est un oiseau, il n'a qu'une aile.

En un mot, tout dans la nature se trouve tronqué ; il n'y a plus de philosophie, plus de synthèse possible. Aussi se trouve-t-on bien empêché d'en réaliser.

De là le désarroi moral, le désordre social, que tout le monde constate, dont tout le monde se plaint, mais auquel personne ne peut remédier.

La science, qui est matérialiste, nous prêche le

devoir, la soumission aux autorités établies, etc., le sacrifice des intérêts personnels à ce qu'elle nous présente comme l'intérêt général.

Mais on lui répond : de quel droit prétendez-vous m'imposer un devoir ? Pourquoi voulez-vous que je me soumette aux autorités constituées, alors que je vois ces autorités se renverser les unes les autres sans aucuns égards, comme un enfant renverse ses soldats de carton ? Dans quel but sacrifierais-je mon intérêt particulier à un intérêt général que vous n'avez jamais défini ni déterminé ?

Je comprends que ce soit votre intérêt, à vous, gouvernants, que les gouvernés vous soient soumis, qu'ils s'immolent pour vous comme les sauvages pour leurs idoles. Mais cela ne fait pas mon affaire ; et puisque vous m'assurez que tout n'est que matière ; que l'âme n'est que la résultante de l'organisme, s'évanouissant avec le dit organisme ; qu'après cette vie il n'y a rien à espérer ni à craindre, j'entends bien — comme vous autres, messieurs, — tirer le meilleur parti que je pourrai de cette courte vie et, bien loin de me sacrifier pour les autres, tâcher de les sacrifier pour moi.

J'entends donc employer toute mon activité et

faire tous mes efforts pour jouir pleinement de cette vie éphémère, qui est au bout du compte, d'après vous, ce qu'il y a de meilleur au monde ; et à cet effet, je m'évertuerai à gagner de l'argent, comme le disent déjà les Américains, honnêtement si c'est possible; mais si je ne le puis honnêtement je le ferai par tous les moyens.



Devant ce très logique raisonnement, — les prémisses étant admises, — la science reste muette et stupéfaite.

Survient alors l'Eglise, qui nous démontre, ce qui n'est pas difficile, que la vie sociale est de toute impossibilité dans le système matérialiste enseigné par la science avec garantie du gouvernement et aux frais des contribuables.

Et puis, les catholiques nous proposent leur ours, c'est-à-dire leur doctrine. *Jerusalem*, *convertere ad Dominum Deum* NOSTRUM.

On sait que la doctrine des catholiques repose sur l'hypothèse d'une révélation directe que Dieu leur aurait faite personnellement et parlant à leur personne, de ses commandements.

Mais pour croire à la révélation, il faut d'abord

croire à Dieu ; et lorsqu'on croit en Dieu, on comprend que sa vraie révélation se trouve dans ses œuvres et qu'il n'a pu se révéler verbalement, parce que l'autorité d'une telle révélation étant absolue, le libre arbitre de l'homme n'aurait plus de raison d'être.

C'est parce que l'on a reconnu l'exactitude de ces assertions que le catholicisme est de plus en plus délaissé.

Quant à sa morale, on sait qu'elle n'est pas absolument mauvaise, mais qu'elle laisse cependant à désirer sur beaucoup de points, et l'on sait aussi que ce qu'elle renferme de bon ne lui est pas particulier, mais commun avec la plupart des autres religions anciennes comme modernes.

Lorsqu'en outre on connaît un peu l'histoire, on constate que cette idée d'une révélation personnelle de Dieu est toute moderne : il n'en est question ni dans les autres religions, ni dans celle des hébreux même. Partout et toujours, — sauf chez les catholiques modernes — les révélations n'ont été données que par des anges ou esprits. Celle de Moïse ne fait pas exception à cette règle (1).

(1) Voyez les *Actes des apôtres*, martyre d'Etienne.

Enfin, lorsqu'on examine les dogmes de cette prétendue révélation donnée par Dieu lui-même, on les trouve remplis d'invraisemblances et d'absurdités ; de sorte qu'il faut y mettre une extrême bonne volonté pour les adopter.

Le clergé catholique n'est pas le dernier à s'apercevoir de cet abandon ; et depuis quelque temps il se relâche sur les dogmes, tels que l'enfer éternel, le petit nombre des élus, etc. ; mais il a encore beaucoup de chemin à faire, et nous n'avons guère le temps de l'attendre.



Que ferons-nous en l'attendant ?

Il nous paraît bien évident que la source première du mal moral et social est le matérialisme ; le remède consiste donc à revenir au vrai spiritualisme.

Que faut-il pour reconstituer la doctrine spiritualiste ?

Ce qu'il faut pour toutes les doctrines imaginables : il convient que le spiritualisme soit fondé sur les trois principes de toute science que nous avons déjà indiqués : en premier lieu, sur les faits ; en second lieu sur la raison ; et en

troisième lieu sur l'autorité, non pas de Dieu, mais des hommes, c'est-à-dire sur les traditions, sur l'histoire, sur les témoignages divers.

Le catholicisme met l'autorité au premier rang alors qu'elle ne doit venir qu'en dernier lieu; et quelle autorité ?

Le rationnalisme n'établit le spiritualisme que sur des preuves de raisonnement et il néglige les faits. Il est moins éloigné de la vérité que le catholicisme; mais il ne peut l'atteindre, il ne paraît même pas y songer, il est aussi opposé que le matérialisme à la méthode expérimentale.

Pour que le spiritualisme devienne véritablement scientifique, il faut qu'il repose sur les trois bases indiquées: les faits, la raison et l'autorité.

Or, les phénomènes du magnétisme et du spiritisme peuvent seuls fournir les faits qui doivent servir de fondement à la doctrine spiritualiste.

Le spiritualisme *autoritaire*, tel que le présentent les catholiques, en opposition avec la raison et avec les faits, n'est pas admissible.

Le spiritualisme *rationnel* seul ne suffit pas pour porter la conviction dans les esprits.

Le vrai spiritualisme doit être non seulement rationnel, mais *expérimental*.

Et ce sont les faits magnétiques et spiritiques qui peuvent seuls lui donner cette qualité.

C'est ce qu'avait déjà fait remarquer Puységur dès 1817, dans la *Bibliothèque du Magnétisme animal*, t. II, p. 142.

Ces considérations sont les principales raisons qui m'ont déterminé à étudier avec soin et patience le magnétisme et le spiritisme et à publier le fruit de mes observations et de mes méditations.

S'il n'y avait à considérer dans le magnétisme que la singularité des phénomènes, je ne m'y serais pas arrêté longtemps ; on voit des choses bien plus drôles et plus amusantes chez les physiciens. Mais derrière ces phénomènes, il y a leurs causes.

Le principal motif qui m'a déterminé à composer et publier cette *Histoire et philosophie du Magnétisme* est donc la régénération du spiritualisme et, par ce moyen, celle de l'homme et de la société. C'est là mon but suprême ; mais il y en a une autre qui n'est pas à dédaigner, quoiqu'il présente une moindre importance.

***

Les histoires du magnétisme actuellemant existantes ne sont pas à la hauteur de la science. La

plus ancienne, qui est peut-être encore la meilleure, celle de Deleuze, date de 1813. Outre qu'elle a le défaut tout naturel de ne pas donner connaissance au public des travaux postérieurs à cette date, elle a encore celui de ne pas remonter plus loin dans les temps anciens qu'à l'époque de Mesmer. Tout au plus Deleuze fait-il quelques allusions à Van Helmont et à quelques autres auteurs.

Depuis lors, il a été fait et publiée beaucoup de recherches sur le magnétisme et le somnambulisme dans l'antiquité. Deleuze lui-même y a contribué pour sa bonne part, tant par ses propres travaux que par ceux qu'il a inspirés à ses confrères en magnétisme.

Entre autres travaux historiques, Deleuze a publié une excellente étude sur les théories de Van Helmont. Il a aussi recueilli de précieux documents sur la divination antique, dans son *Mémoire sur la Faculté de prévision.*

Après, ou plutôt à côté de lui le baron d'Hénin de Cuviliers et le comte Abrial ont écrit des études importantes sur le magnétisme et la divination dans l'antiquité, dans les *Annales du magnétisme* et dans la *Bibliothèque du magnétisme.*

Plus tard est venu Aubin Gautier, qui a publié une *Histoire du somnambulisme* en deux volumes in-8°. Enfin, beaucoup d'autres magnétistes, Teste, Loubert, Charpignon, etc., ont traité avec plus ou moins de détails la question de la connaissance du magnétisme dans les temps anciens ; et tout récemment, dans ces dernières années, M. Durville a aussi abordé ce sujet dans le *Journal du Magnétisme* (1).

C'est ainsi que l'on est arrivé à démontrer que l'origine du magnétisme remonte à la plus haute antiquité. Bien loin d'être une innovation des temps modernes, tout indique qu'il a été mieux connu et pratiqué avec plus de succès dans les temps anciens qu'il ne l'est de nos jours.

Mais les découvertes qui ont été faites dans ce domaine se trouvent éparses dans diverses publications. Il reste à les réunir, à les classer, à les coordonner, à en faire en un mot, un tout vivant. C'est ce que nous nous sommes proposé de faire ici.

(1) Nous aurons souvent l'occasion d'emprunter des matériaux à ces divers chercheurs, sans négliger toutefois de remonter aux sources, de puiser un peu partout et souvent même dans les auteurs où l'on s'attend le moins à trouver des documents sur cette matière.

Le double but du présent ouvrage consiste donc :

1° A reconstituer la philosophie spiritualiste sur des bases expérimentales ; c'est-à-dire, sur les faits, interprêtés par la raison, confirmés par l'histoire et la tradition ;

2° A résumer l'histoire du magnétisme depuis les origines jusqu'à nos jours.

Cet essai n'est pas parfait, nous sommes le premier à le reconnaître ; mais il n'est pas nécessaire de tout dire : il faut savoir se borner. L'essentiel n'est pas de faire parade d'érudition, mais de donner à penser. Si nons parvenons à déterminer de plus habiles à se livrer à l'étude du magnétisme et de ses conséquences et à faire ensuite mieux que nous, notre principal but sera atteint.



LE MAGNÉTISME

CHEZ LES ANCIENS

1e LEÇON

SOMMAIRE. — Introduction. — Chez les Egyptiens. — Chez les Perses. — Chez les Indiens.

Introduction

I. — Le capital intellectuel

Après toutes les observations et les expériences qui ont été faites depuis plus d'un siècle, dans tous les pays du monde et par des hommes de tous les rangs et de toutes les classes de la société ; après tous les livres, brochures et journaux qui ont été publiés sur le magnétisme dans le même laps de temps et dans les mêmes conditions d'autorité, il n'est plus possible de considérer comme non avenu l'ordre de phénomènes qui fait l'objet de cette science.

Aussi le magnétisme n'est-il plus nié par personne aujourd'hui. La science officielle même, qui

l'a rejeté ou combattu si longtemps, est enfin arrivée, de plus ou moins bon gré, à admettre le magnétisme en principe, à prendre en considération les phénomènes qu'il annonce et à reconnaître leur réalité, si non sur tous les points, du moins sur un grand nombre.

Il reste bien encore des questions secondaires sur lesquelles les savants de profession ne sont pas d'accord avec les magnétiseurs : les moyens et procédés employés ne sont pas tous les mêmes de part et d'autre ; l'interprétation de certains phénomènes et leur explication sont aussi l'objet d'opinions divergentes ; enfin, les savants n'admettent pas encore ce que les magnétistes appellent les phénomènes supérieurs : la lucidité, la faculté de prévision, etc. ; mais sur le fait fondamental : influence occulte, physio-psychologique de l'homme sur son semblable, à part quelques retardataires obstinés, négateurs à outrance, tout le monde est d'accord ; d'où il est permis de présumer que l'on finira par s'entendre sur les dernierepoints, comme on y est déjà arrivé, non sans peine, sur les premiers.

Bref, tout ce que les savants ont pu faire jusqu'ici, pour sauver les apparences, c'est de changer le nom du *magnétisme* et de le baptiser *hypnotisme.*

Si tout le magnétisme se bornait à des phénomènes d'hypnose, nous pourrions faire à la science cette concession d'adopter le nom qu'il

ui plaît d'imposer au magnétisme ; mais comme l s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, nous onserverons le vieux nom, car nous tenons à onserver la chose intégralement.

Les savants, en effet, ont adopté le mot *hypnosme*, non seulement pour donner le change aux ublic mais dans l'intention de nier que l'influence e l'homme sur l'homme est analogue à celle des imants et pour cette raison, appelée *magnétique*. 'est la base même de toute la science ; autant bandonner la partie que de céder sur ce point!

Les choses étant arrivées où elles en sont, le iagnétisme — chose ayant conquis droit de cité, y a lieu d'en faire l'objet d'un enseignement pécial théorique et pratique ; il est surtout à propos d'en faire l'histoire et de dégager la philoophie qui y est contenue. C'est de ces deux deriers points : *l'Histoire et la Philosophie du magnésme*, que nous allons nous occuper.

Comme je l'ai dit ailleurs (1), il en est de la cience comme de l'industrie ; l'une et l'autre ne euvent vivre et progresser sans le capital. Or, capital d'une science, ce sont ses traditions, est son histoire. Pour que la science magnétique ontinue de progresser, il faut donc que ceux qui cultivent ne se bornent pas à apprendre superciellement quelques principes théoriques et à

(1) Rapports du magnétisme et du spiritisme. Biograie de Chardel. p. 3.

acquérir une routine de la pratique ; ils doivent en outre connaître son passé, hommes et choses ; il faut qu'ils puisent dans ce fonds commun, prenant ce qu'ils y trouvent d'utile et rejetant ce qui ne l'est pas ou qui ne l'est plus. En un mot, il faut se servir de l'histoire sans s'y asservir.

On attribue volontiers la perpétuité du christianisme à un miracle de la Providence ; on donne ce fait comme une preuve de la divinité de cette religion. Il serait bien plus simple, plus naturel et plus exact d'attribuer le maintien du christianisme au soin qu'ont eu ses ministres de conserver et de cultiver leur patrimoine : les Evangiles, les Actes apostoliques et les œuvres des Pères, qu'ils ne se lassent pas de citer et de commenter.

Et si tant d'autres doctrines et institutions ont une vie si éphémère, cela tient à ce qu'elles négligent leurs traditions et leur histoire ; n'ayant point de racines dans le passé, elles sont emportées par le premier ouragan et leur décadence, plus ou moins rapide, est inévitable.

Que le magnétisme profite donc de cette leçon de l'expérience ; que les magnétiseurs apprennent l'histoire de leur art, qu'ils le relient aux temps les plus anciens, comme il l'est en effet ; c'est là une condition primordiale de sa conservation et de son perfectionnement. Négliger l'histoire du magnétisme, c'est s'exposer à tourner sur place, à naviguer sans boussole au hasard des événements.

Une autre condition essentielle pour que le magnétisme vive et progresse, c'est qu'il ait une philosophie qui le rattache à la science universelle, de laquelle il tirera aide et soutien tout en les lui prêtant aussi.

Le magnétisme est nécessairement spiritualiste : il démontre expérimentalement l'existence de l'âme et son indépendance essentielle du corps qu'elle anime : il doit donc affirmer cette philosophie spiritualiste, qui sera pour lui ce que l'âme est au corps, le principe de vie.

C'est ainsi par la philosophie éclairant l'expérience — lanterne sourde, — que le magnétisme parviendra à résoudre les objections des savants, à concilier les divergences sur l'interprétation des faits, à vaincre toutes les résistances, d'où qu'elles viennent.

Le but de ce cours est donc d'une importance capitale ; c'est en quelque sorte notre inventaire que nous allons faire ; nous étudierons l'arbre magnétique depuis ses racines (dans l'antiquité), jusqu'à ses fleurs et ses fruits ; nous chercherons les preuves de son existence dans tous les temps et dans tous les pays, autant que possible ; nous soumettrons à un examen critique et impartial les faits rapportés par tous les principaux auteurs que nous pourrons rencontrer ; nous enregistrerons et discuterons les diverses théories proposées pour expliquer ces faits ; nous les comparerons entre elles et nous tâcherons d'extraire de ces

comparaisons la synthèse, la théorie la plus rationnelle qu'il nous sera possible d'en tirer dans l'état actuel des connaissances humaines ; enfin, nous formulerons la philosophie magnétique, telle qu'elle résultera de l'observation des faits physiques et psychiques.

II. — Définition du Magnétisme.

Avant d'entrer en matière, il convient de dire quelques mots de l'objet de notre étude ; de définir le magnétisme, son but, ses moyens, ses effets. Si, comme le dit Condillac, la plupart des erreurs humaines proviennent d'une langue mal faite, il est essentiel de définir clairement les mots et les choses, afin d'éviter les erreurs et les malentendus.

Le magnétisme tire son nom de l'inflence occulte qu'exerce l'aimant (*magnetes*) sur le fer. Nous disons *influence* et non *action*, parce que cette attraction s'opère à distance, sans contact matériel. Nous ajoutons *occulte* parce qu'on ne voit pas la cause occasionnelle de cette influence.

On a constaté que l'homme pouvait exercer sur ses semblables — et même sur d'autres corps — une influence analogue ; de là le nom de magnétisme *animal*, qui serait plus exactement nommé *humain*, car, nous le verrons, cette influence n'est pas seulement animale (physiologique), mais encore et d'abord psychique.

Le magnétisme humain, dont nous avons à nous occuper, peut donc être défini : *l'influence occulte de l'homme sur ses semblables, et par extension, sur les autres êtres.*

Les moyens employés pour exercer cette influence sont nombreux et divers ; c'est aux traités spéciaux de les enseigner. Disons seulement ici que le principe de toute influence magnétique, comme d'ailleurs de tout acte humain, est la volonté. La volonté est toujours nécessaire ; elle peut être suffisante dans un grand nombre de cas pour déterminer les phénomènes magnétiques ; mais on augmente son efficacité en lui adjoignant divers organes corporels, en recourant à certains *procédés*, dont les principaux sont : le regard, la parole, la prière, le chant, le souffle, la main avec ou sans contact, le baiser, etc., etc.

Les effets produits par le magnétiseur sur le magnétisé à l'aide de l'un ou l'autre de ces moyens, ou de plusieurs employés successivement ou simultanément sont de deux sortes : 1° physiologiques ; 2° psychologiques.

L'homme étant un être composé d'une âme et d'un corps, ces deux sortes d'effets s'expliquent d'eux-mêmes. On pourrait même distinguer un troisième ordre : effets mixtes ; mais il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans ces détails.

Le corps humain étant composé de divers organes et systèmes d'organes, et l'âme étant douée de facultés nombreuses et variées, on comprend

que les effets magnétiques, tant physiologiques que pychologiques, sont susceptibles d'une grande diversité.

Les principaux effets physiologiques sont la guérison ou le soulagement plus ou moins notable d'un grand nombre de maladies, même de celles qui sont incurables pour la médecine.

Les effets pychologiques consistent dans le développement de facultés intellectuelles qui n'apparaissent pas ordinairement dans l'état de veille.

Nous verrons, dans le cours de cette histoire, de nombreux exemples de l'emploi des divers moyens et procédés que nous venons d'énumérer, ainsi que des effets qui en proviennent ; mais le chercheur ne doit pas se contenter de ces témoignages ; il doit en acquérir des preuves plus palpables par ses observations et par ses expériences personnelles.

III. — Origine du Magnétisme.

Comme toutes nos connaissances, le magné tisme doit avoir sa racine dans la nature humaine, il doit tirer son origine de l'instinct humain. En effet, spontanément, instinctivement, nous portons la main sur une partie douloureuse ou blessée, et nous en faisons autant pour nos semblables. La mère magnétise réellement son enfant quand il pleure : par des paroles, par des chants, par des caresses, par de douces frictions, elle cherche

à calmer sa douleur et elle y parvient souvent ; elle y parviendrait encore mieux si son action était dirigée méthodiquement.

Il est à remarquer que ce sont les gens les plus simples et les plus ignorants qui sont les plus enclins à exécuter ces manœuvres, ce qui prouve que ce n'est point l'éducation, mais la nature qui nous les a enseignées.

Il y a donc lieu de conclure de cette observation que, dès le début de l'humanité, on a eu recours à ces moyens de calmer la douleur, ou, si l'on veut, d'y faire diversion. Les hommes primitifs, ne connaissant pas d'autres moyens de traitement, n'avaient d'ailleurs pas le choix.

Mais ces hommes primitifs, très observateurs, et n'ayant pas d'Universités pour pervertir leurs instincts et leur intelligence (sous prétexte d'instruction), ni d'Académies pour régler le bon goût, pour enseigner au troupeau humain ce qu'il doit penser et faire, pour établir et imposer des dogmes scientifiques ; ces hommes primitifs, dis-je, ne tardèrent pas à s'apercevoir du soulagement produit par l'imposition de la main sur une partie malade.

Partant de ce fait, continuant d'observer, d'expérimenter et de se communiquer les uns aux autres, sans fausse honte, le fruit de leurs expériences, ils reconnurent que le contact de la main n'était pas nécessaire et qu'elle influait aussi bien et quelquefois mieux à distance ; ils constatèrent

que les *passes* aussi produisaient de bons effets : ce sont les caresses de l'amour qui les conduisirent à cette découverte ; ils inventèrent peu à peu les autres procédés ; ils virent que le simple regard de certaines personnes fixé sur un malade, suffisait pour le soulager ou même le guérir ; que même la seule présence de ces personnes pouvait améliorer l'état d'un malade et quelquefois le guérir radicalement.

Les personnes douées à un certain degré de la puissance magnétique curative sont souvent sensitives ; elles sont guidées par un instinct, une sorte de sens particulier, dans le choix des procédés à employer suivant les circonstances. Les magnétiseurs qui ne possèdent pas cette faculté, sont guidés par les malades, surtout si ces derniers sont somnambules.

Cela se voit encore de nos jours : ce sont les somnambules eux-mêmes, la plupart gens simples et ignorants, qui ont enseigné aux magnétiseurs les principaux procédés en usage ; et le plus habile magnétiseur se trouve toujours bien de suivre les indications de ce genre qui lui sont données par ses malades.

C'est ainsi que d'observation en observation, d'expérience en expérience, de fil en aiguille, comme on dit, le magnétisme curatif fut découvert et ses procédés inventés dès la plus haute antiquité.

Les effets psychiques du magnétisme ne furent

pas plus difficiles à découvrir que ses effets physiologiques et ne présentent rien de plus merveilleux. Même en supposant. ce qui est invraisemblable, que la magnétisation curative n'ait jamais déterminé l'état somnambulique, il y a tout lieu de croire que le somnambulisme naturel et l'extase spontanée conduisirent les anciens à la découverte du somnambulisme magnétique.

Nous verrons plus loin qu'effectivement le sommeil provoqué a été connu de longue date et que malgré le secret qui fut longtemps imposé aux initiés, ce phénomène et la manière de le produire ont été connus du public.

Les phénomènes du somnambulisme provoqué rencontrent beaucoup d'opposition de la part des savants et surtout des médecins. La seule raison qu'on en puisse donner, c'est l'esprit de parti, car, nous aurons souvent l'occasion d'en voir les preuves dans cette histoire, ils admettent une foule d'autres phénomènes aussi extraordinaires et aussi invraisemblables.

Que dis-je, ils admettent les mêmes phénomènes : la vision à distance et à travers les corps opaques, la lucidité, la prévision, etc., lorsqu'ils se manifestent chez les somnambules naturels, chez les exatiques, chez certains malades hystériques, cataleptiques, etc., etc. Pourquoi donc ces phénomènes seraient-ils miraculeux où controuvés lorsqu'il proviennent des somnambules magnétiques ?

La négation des phénomènes dit *supérieurs* du magnétisme par la science provient principalement, de ce que la psychologie moderne est tellement dévoyée par ses tendances matérialistes, qu'on n'aperçoit plus la liaison qui existe entre les facultés somnambuliques et nos autres facultés intellectuelles, qui sont communes à tout le monde.

Pour montrer cette liaison, pour établir le rapport qui existe entre les facultés inférieures et les supérieures de l'esprit humain, pour prouver que la nature ne fait point de sauts, ou du moins qu'ils sont bien petits, il faudrait refaire toute la psychologie, depuis la base jusqu'au sommet.

Nous ne pouvons entreprendre ici une pareille besogne; nous poserons cependant quelques principes qui suffiront pour prouver que toutes les facultés intellectuelles de l'homme se tiennent comme les anneaux d'une chaîne et se touchent comme les pierres d'une pyramide. Les facultés supérieures sont plus rares que les inférieures de même que les pierres de la pyramide sont moins nombreuses au sommet qu'à la base; mais, entre nos facultés les plus rudimentaires et les plus transcendantes, il n'y a pas plus solution de continuité qu'entre la base et le sommet d'un cône. C'est ce que nous allons tâcher de démontrer.

IV. — Génération des Idées

Quoique pourvu d'un intellect, si l'homme était isolé, il resterait indéfiniment à l'état de brute, borné à l'instinct, comme tous les autres animaux.

Ce qui le prouve, c'est que les sauvages sont d'autant plus ignorants qu'ils sont plus dispersés. Ce fait nous autorise à conclure que, tout à fait isolés, les hommes n'acquéreraient aucun développement intellectuel ; leurs facultés resteraient à l'état de germe, comme la graine qui n'est pas confiée à la terre et qui ne reçoit pas l'influence de la chaleur et de l'humidité.

Une autre preuve plus patente se tire de l'exemple d'hommes trouvés dans les bois et qui étaient absolument bornés à l'instinct. On en a encore trouvé plusieurs dans ce cas en France et en Allemagne dans les siècles derniers.

Cette impuissance de l'homme à développer lui-même son intelligence est si bien sentie que de tout temps on a cru à la nécessité d'une révélation donnée à l'homme par Dieu, ou plus exactement par des êtres invisibles, intermédiaires entre Dieu et l'homme, appelés anges ou démons.

C'est pour cela que les hommes les plus savants, les plus grands philosophes de l'antiquité,

notamment Platon (*Lois* III) conseillent de re-
courir aux oracles et y recourent eux-mêmes.

Mais, sans remonter aux temps anciens, de
fort bons esprits, parmi les modernes, admettent
cette opinion. Beaucoup d'auteurs ont soutenu
que le langage même nous est venu par révéla-
tion, et que nos idées premières viennent de la
même source.

Pour ces philosophes, les idées sont des êtres
réels — même les plus réels de tous les êtres —
et elles sont soumises aussi bien que les corps à
la loi de la génération, c'est-à-dire qu'elles nais-
sent de la conjonction de deux esprits de sexe
différent. L'ange remplirait alors, la fonction de
mâle et l'esprit humain celui de femelle.

La première de nos facultés intellectuelles est
l'intuition. Par elle, nous recevons des anges le
germe de nos idées. Puis, de même que la fe-
melle, après avoir conçu, incube et déveleppe le
germe, de même la raison développe les idées,
en tire des conséquences et des applications,
mais elle ne les crée pas.

En un mot, nous ne sommes pas les pères,
mais seulement les mères de nos connaissances.

V. — Le choc des esprits. — Influences occultes

Sans prendre parti pour cette théorie — qui
pourtant donne la solution d'importants pro-
blèmes insolubles sans elle, — nous devons du

moins reconnaître que, hors de la société, il n'y a pas de développement possible de l'intelligence.

Pour que l'esprit de l'homme germe, pousse, fleurisse et fructifie, en bien ou en mal, le moins que l'on puisse admettre, c'est qu'il lui faut le contact de ses semblables. Du choc des esprits jaillit la lumière : c'est là un proverbe populaire de la plus exacte vérité, comme tout ce qui est dicté par l'instinct humain.

Plusieurs hommes réunis sentent bientôt leurs facultés morales et intellectuelles plus ou moins exaltées en raison de la quantité et de la qualité des éléments composants. C'est une observation que chacun peut faire ; et ce n'est pas sans motif que Jésus a dit à ses disciples : quand vous serez plusieurs réunis ensemble, je serai au milieu de vous ; c'est-à-dire quand vous serez assemblés, vos facultés se trouveront non seulement additionnées, mais multipliées, vous vivrez en quelque sorte les uns dans les autres.

Que cette exaltation se produise ou non, par génération ; que le père, le professeur, le savant, à l'instar de l'ange, remplisse la fonction de mâle, et les enfants, les élèves, les auditeurs celle de femelle, ce qui est certain, c'est que le phénomène se produit ; c'est que les idées sont contagieuses.

Cette communication de pensées peut se produire par *influence occulte*, c'est-à-dire à distance et sans aucun intermédiaire sensible, même sans la parole ; elle est donc *magnétique*.

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps — on s'en occupe encore — des causes qui donnent lieu aux mouvements populaires, aux émeutes, aux révolutions, que l'on voit souvent éclater sans aucune préparation, sans aucun concert préétabli, au moment où l'on s'y attend le moins. M. Lombroso a écrit plusieurs articles sur ce sujet dans la *Nouvelle Revue*, et M. Sighele a publié récemment un volume sur *les foules criminelles*.

« L'homme qui se mêle aux assemblées nombreuses, dit à ce sujet M. G. Valbert, se tarde pas à en subir l'influence et ne garde pas longtemps l'intégrité de son caractère. Il se passe en lui quelque chose d'étrange ; il n'a pas changé de nom ni de figure, et pourtant il n'est plus ce qu'il était. L'esprit de la foule s'cst communiqué à lui ; on ne le reconnaît plus, et souvent il a peine à se reconnaître lui-même. (1) »

Les savants expliquent ce fait par des hypothèses, sans oublier celle des microbes, mais en oubliant le magnétisme. Il est pourtant assez naturel d'admettre que les esprits des hommes assemblés influent les uns sur les autres ; qu'ils exercent ainsi une magnétisation inconsciente Les idées dominantes se transmettent ainsi, d'une façon occulte ; l'unisson, ou du moins l'harmonie s'éta-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1892, p. 203.

blit sans que l'on s'en doute, et l'idée se réalise. Le lâche est tout étonné ensuite d'avoir été brave; le doux et pacifique d'avoir été turbulent et brutal; l'un et l'autre étaient exaltés, suggestionnés par le milieu psychique et entraînés malgré eux par le courant d'idées.

Si l'on se magnétise ainsi mutuellement sans le savoir et sans le vouloir, sans direction d'intention et de volonté, et s'il en résulte une exaltation si grande des facultés intellectuelles ou morales. à plus forte raison ce fait doit-il se produire quand on s'y applique de propos délibéré et systématiquement.

Quoi d'étonnant alors, que l'esprit des plus impressionnables atteigne un degré d'exaltation qui surprend, mais qui n'a pourtant rien que de naturel, et qui ne présente qu'une différence de degré et non de nature avec l'état psychique des moins intelligents ? C'est une pure question de fait; si cela se produit, c'est que cela est possible. C'est donc à l'expérience qu'il faut en appeler.

Or, l'expérience prouve qu'il y a des personnes douées d'une sensitivité si vive, qui sont susceptibles d'une telle exaltation et qui s'élèvent à une si grande hauteur au-dessus du commun des mortels, qu'on les appelle des génies : ce sont les poètes, — qu'il ne faut pas confondre avec les versificateurs, — les inventeurs et les prophètes.

Il est un fait attesté par un grand nombre d'hommes de génie, et même par des génies très

médiocres, c'est que leurs idées capitales, leurs découvertes les plus importantes et les plus fécondes, sont des inspirations subites, des traits de lumière, des « coups de foudre », des idées qui n'ont souvent aucun rapport avec la tournure habituelle de leur esprit.

Ce fait semble confirmer la théorie angelo-humaine de la génération des idées ; et les idées ainsi conçues par les poètes et les inventeurs ne sont pas sans analogie avec celles des voyants, des prophètes, qu'ils soient en état de veille ou de sommeil, peu importe.

Les phénomènes supérieurs du magnétisme n'ont donc rien que de naturel, pourvu qu'on prenne la nature dans toute son étendue. La science admet mille phénomènes aussi étranges, et qui trouveraient d'ailleurs leur explication dans les lois du magnétisme. Citons-en quelques exemples. Nous les emprunterons à la grave *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1893, p. 302, pour qu'on ne nous accuse pas de les choisir dans l'intérêt de notre cause :

« Moreau de Tours a soigné deux jumeaux physiquement semblables, atteints de la même folie, ayant des hallucinations identiques, avec les mêmes intervalles de répit aux mêmes époques. L'un était à Bicêtre, l'autre à l'hospice de Sainte-Anne.

« Trousseau donnait ses soins à un jumeau pour une ophtalmie rhumatismale : — « En ce

moment, lui dit le patient, mon frère, qui est à Vienne, doit avoir une ophtalmie de même nature que la mienne. » — Trousseau se récrie. Quelques jours après, une lettre de Vienne confirmait le fait.

« Dans 9 cas sur 35, M. Galton a constaté une étonnante similitude (entre jumeaux) en ce qui concerne les associations d'idées : — « Ils font les mêmes remarques dans les mêmes occasions, commencent à chanter le même refrain au même moment, et ainsi de suite ; ou encore, l'un commence une phrase et l'autre la finit. » — Dans 16 cas sur 35, les goûts étaient tout à fait identiques ; dans les 19 restants, ils étaient très analogues, mais avec certaines différences. Un jumeau, dit M. Galton, se trouvant par hasard dans une ville d'Écosse, achète un service de verres à champagne, pour faire une surprise à son frère. Celui-ci, étant en Angleterre, achète à la même époque un service semblable du même modèle pour faire une surprise à l'autre. »

Observons que les faits de ce genre ne se rencontrent pas seulement chez les jumeaux : les personnes qui sympathisent, les époux mariés depuis plus ou moins longtemps, ont souvent de ces communications de pensée ; on en connaît des milliers d'exemples. Or, il est bien évident que ces phénomènes se produisent par une « influence occulte » quelconque, à moins qu'ils ne soient des effets sans causes. Les savants qui admettent

ces faits ne sont donc pas fondés à rejeter *à priori* les phénomènes supérieurs du magnétisme.

De ces diverses considérations nous sommes en droit de conclure que les facultés intellectuelles de l'homme s'enchaînent entre elles sans rupture et que des facultés supérieures : lucidité, prévision, n'ont rien de plus surnaturel que ce que l'on nomme le génie, lequel, quoi qu'en disent quelques-uns, est autre chose que la patience.

VI. — La sensitivité.

Il est à remarquer, nous insistons sur ce fait, que les facultés intuitives, dont la lucidité et l'esprit prophétique sont les principales manifestations, sont d'autant plus fréquentes et plus nettes que les sujets sont moins civilisés, qu'ils vivent plus simplement, c'est-à-dire en se rapprochant plus de l'état primitif, en ne se créant pas de besoins factices et luxueux, qui ne profitent au corps, si même ils lui profitent, qu'au détriment de l'esprit. Ce sont les paysans et surtout les paysannes qui fournissent les somnambules et les médiums les plus lucides.

« La pythie, dit Plutarque, ne le cède à personne pour la pureté de la conduite et des mœurs. Elevée chez de pauvres paysans, d'où elle n'apporte ni art, ni expérience, ni talent, elle vient à Delphes pour servir d'interprète au dieu. On la consulte sur les maladies et sur toute autre chose.



La PYTHIE rendant ses oracles, d'après une gravure ancienne (Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. 20.)

Nous retirons beaucoup d'avantages de cette faveur accordée aux sibylles ; celles de Grèce ont rendu les plus grands services soit publics, soit privés. C'est une chose si bien connue de tout le monde qu'elle n'a pas besoin de preuves. »

« Plus un homme est bien doué intellectuellement, dit Goethe, plus il est sujet à des influences spirituelles. Je crois que des Esprits ont inspiré Raphaël, Mozart et Shakespeare et aussi Napoléon, quoique personne ne lui ait été comparable pour le génie inné. J'appelle influence spirituelle ce qu'on ne peut pas expliquer par la raison, *je l'ai éprouvé moi-même.* C'était ainsi avec notre Grand-Duc ; tout ce que j'ai fait par ses conseils a toujours réussi ; il eût été digne d'envie s'il eût été constamment capable de mes efforts et de mes aspirations, car quand l'Esprit l'abandonnait, il ne savait plus comment agir, et cela l'inquiétait beaucoup. J'ai été poussé à écrire les métamorphoses des plantes, presque contre ma volonté, par quelque influence spirituelle à laquelle je n'ai pu résister. »

La haute estime de laquelle jouissaient les devins dans l'antiquité, non seulement parmi le peuple, mais auprès des savants et l'autorité qu'on leur accordait dans les affaires publiques, attestent aussi la supériorité de leurs facultés. Il suffit de citer Tirésias, Calchas, Mopsus. Debay en cite beaucoup d'autres dans son *Histoire des sciences occultes* (p. 73, 74), et il observe avec raison, p. 68

que : « L'origine des devins remonte aux premières époques de la généalogie humaine ; Hésiode, Pindare, Homère, Pythagore, Platon, Hérodote, etc., nous apprennent que les peuples des temps héroïques étaient aussi fiers de leurs devins que nous de nos savants. »

Mais cet auteur a tort d'ajouter que les anciens « ajoutaient une *aveugle* confiance » à toutes les prédictions de leurs devins. Car il ne donne aucune preuve de l'aveuglement de cette confiance ; il n'y a nulle apparence qu'étant aveugle elle eut pu être si universelle et durer si longtemps. Je ne sais même pas trop si ce n'est pas nous qui mettons une confiance aveugle dans nos savants.

Il découle de ces observations que les facultés magnétiques et somnambuliques ont dû être plus développées et plus sûres dans l'antiquité que de nos jours, et d'autant plus que l'on remonte plus haut dans les âges.

C'est effectivement ce que les faits démontrent. Nous voyons par la tradition et par l'histoire, que la haute antiquité a possédé des magnétiseurs bien plus puissants que ceux de nos jours ; des magétiseurs qui guérissaient presque instantanément des maladies incurables, et même qui ressuscitaient des morts.

Nous croyons également qu'elle a eu des devins et des prophètes bien supérieurs à nos somnambules ; le tout s'est présenté aussi bien chez les payens que chez les hébreux et les chrétiens.

VII. — Le magnétisme compris dans la magie.

Après avoir montré par le raisonnement que le magnétisme a dû être connu dès la plus haute antiquité et qu'il a été appliqué aux deux fins que nous lui reconnaissons encore aujourd'hui : 1° la guérison des maladies, c'est-à-dire le renforcement du principe vital ; 2° le développement de facultés intellectuelles supérieures, c'est-à-dire le renforcement du principe mental ; il s'agit maintenant de prouver ces assertions par les faits ; de montrer que le magnétisme a effectivement été connu et pratiqué chez les peuples anciens ; que les moyens étaient généralement les mêmes que nous employons encore aujourd'hui ; et que les résultats obtenus étaient de même nature.

Le nom de magnétisme n'ayant été donné à l'objet de notre étude qu'à une date relativement récente, il va sans dire que nous ne le trouverons pas dans l'antiquité ; mais à défaut du nom nous trouverons la chose, ce qui est l'essentiel.

Pour établir que le magnétisme a été connu et pratiqué de tout temps, nous devons nous rappeler que ce que nous appelons aujourd'hui le magnétisme — c'est-à-dire l'influence occulte de l'homme sur l'homme — faisait autrefois partie de la magie ; si nous considérons ensuite que la magie est aussi ancienne que le monde, il sera

prouvé par-là même que le magnétisme est son contemporain.

Ces preuves se tirent des documents et des monuments. Je ne vous les présenterai pas toutes, par la bonne raison que je suis loin d'avoir la prétention de toutes les connaître. Je ne vous rapporterai même pas toutes celles que je connais, car ce serait plutôt faire preuve d'érudition que de discernement. Ces preuves ont été d'ailleurs recueillies en plus ou moins grand nombre par divers auteurs : Teste, Charpignon, Du Potet, Loubert, etc., et plus récemment M. Durville dans une série d'articles du *Journal du magnétisme*, nous ont fourni des faits qui prouvent la connaissance et la pratique du magnétisme et du somnambulisme chez tous les peuples de l'antiquité.

Je me bornerai donc, ici comme ailleurs, à citer le nombre de preuves strictement nécessaire pour établir et confirmer les principes que je poserai.

Autant que possible je me bornerai à rapporter les phénomènes de magnétisme, c'est-à-dire, d'après la définition ceux qui peuvent être attribués à l'influence directe ou indirecte de l'homme sur l'homme, laissant de côté ceux qui, du moins dans l'état actuel de la science, ne peuvent être rattachés à cette cause et sont attribués par les uns aux hallucinations, par d'autres au diable, par d'autres encore aux esprits et qui sortent ainsi de notre programme.

VIII. — Méthode historique.

Étant donné l'état actuellement stationnaire des arts et des sciences chez la plupart des peuples de civilisation antique, tels que les Indiens, les Egyptiens, les Perses, etc., on peut affirmer que ce qu'ils connaissent aujourd'hui, ils le connaissaient dans les temps anciens, et même mieux que de nos jours ; que ce qu'ils ne font plus que par routine, ils le faisaient autrefois par principes.

Lorsque les voyageurs modernes nous citent des faits d'ordre magnétique dont ils ont été témoins parmi ces nations, nous devons donc croire que le magnétisme y est connu depuis les temps les plus reculés.

Cette règle nous sera d'un grand usage dans nos recherches sur l'existence du magnétisme chez les peuples anciens, et nous ne devrons jamais la perdre de vue.

Il en sera de même de la suivante :

Chez les peuples dits civilisés, où les arts et les sciences progressent ou du moins changent de formes et d'apparences ; lorsque nous trouvons des connaissances, des pratiques qui ne sont enseignées ni par l'Église ni par l'École, nous pouvons assurer que ces connaissances remontent aussi à une très haute antiquité.

A plus forte raison notre conclusion sera-t-elle logique, si ces pratiques et ces théories ont été et sont encore combattues, prohibées, persécutées par les puissances établies. Par exemple, en France, si nous trouvons dans tous les siècles des traces du magnétitme, nous sommes certains que ce n'est point l'Église ni l'Université qui les ont inventées et enseignées et que par conséquent, elles remontent à coup sûr au temps des Gaulois; car rien n'indique qu'elles aient été importées par d'autres peuples.

Voilà donc trois principes qui doivent nous servir de critères dans nos recherches historiques sur le magnétisme:

1° Dans les documents anciens, partout où il est question de magie, le magnétisme était connu ;

2° Chez les peuples stationnaires ou rétrogrades les faits et les documents contemporains peuvent être reportés à l'antiquité ;

3° Chez les peuples progressifs, ce qui ne fait pas partie de l'enseignement religieux ou scolaire, doit être considéré comme d'origine ancienne et parvenu à nous par tradition.

Munis de cette triple boussole, nous pouvons nous embarquer sur la mer de l'histoire avec de grandes chances de ne pas trop nous égarer.

Arrivons maintenant aux preuves de fait qui démontrent que le magnétisme a été connu et pratiqué dans l'antiquité et dans tous les pays connus.

Le Magnétisme en Egypte

SOMMAIRE. — Auteurs cités : Strabon, Diodore de Sicile, Prosper Alpin, Galien, Arnobe, Jamblique, Tacite, Capitaine Jobson, de Laborde, de Pietra-Santa, Dupuis, Pluche, Loubert.

L'histoire classique considère l'Egypte comme le berceau de la civilisation. Beaucoup d'auteurs se sont inscrits contre cette opinion depuis Trogue-Pompée et même avant.

Il paraît, en effet, peu vraisemblable, physiquement parlant, qu'un pays relativement bas et plat, émergé plus tard que beaucoup d'autres, ait été peuplé et civilisé avant ceux-ci.

Il est encore moins admissible, moralement parlant, que le berceau de la civilisation en soit aussi le tombeau irrévocablement fermé ; qu'après y avoir fleuri pendant quelque temps, ce qui est incontestable, la civilisation soit morte pour n'y plus renaître, malgré tous les efforts que l'on fait pour la ranimer.

Quelques penseurs estiment que la civilisation égyptienne n'a été qu'une civilisation transplantée, exotique, et que c'est pour cette raison qu'elle n'a eu qu'une durée éphémère, suivie d'une décadence rapide et définitive. Mais il importe peu pour nous que les Egyptiens soient ou non les pères de la civilisation, et nous pouvons

aussi bien commencer par ce peuple que par un autre à citer nos preuves.

Un papyrus découvert par Ebers dans les ruines de Thèbes porte cette formule : « Pose ta main sur lui pour calmer la douleur, et dis que la douleur s'en aille. »

Beaucoup d'auteurs, grecs, latins et autres, nous disent que le magnétisme et le somnambulisme étaient connus des prêtres égyptiens. Strabon (l. VII) dit que les égyptiens allaient dormir dans le temple de Sérapis pour recouvrer la santé.

Diodore de Sicile, qui avait visité l'Egypte, rapporte que : « les prêtres égyptiens prétendent que, du sein de son immortalité, Isis se plaît à indiquer aux hommes, dans leur sommeil, les moyens de guérison. Elle indique à ceux qui souffrent, les remèdes propres à leurs maux ; la fidèle observation de ses prescriptions a guéri d'une manière surprenante, des malades abandonnés des médecins. »

Ce n'étaient pas seulement Isis et Sérapis qui possédaient des temples où les malades obtenaient leur guérison par des songes. Galien nous apprend que Vulcain avait aussi un temple près de Memphis où les malades guérissaient par des songes.

Il paraîtrait même que le traitement magnétique des maladies n'était pas le monopole absolu et exclusif des prêtres, comme on le croit généralement, puisque Arnobe dit qu'il existait

chez les Egyptiens, depuis un temps immémorial, des individus qui, au moyen d'attouchements et d'insufflations, triomphaient de certaines maladies devant lesquelles la médecine avait échoué.

Prosper Alpin parle aussi dans son traité *de Médecinâ Ægyptiorum*, de femmes qui guérissent la dysentérie en tenant la main appliquée sur le nombril. (THOURET, *Recherches et doutes sur le magnétisme animal*, p. 138.)

Le même auteur décrit ainsi qu'il suit la manière de procéder des Egyptiens dans leurs opérations : « Les frictions médicales et les frictions mystérieuses étaient les remèdes secrets dont se servaient les prêtres pour guérir les maladies incurables.

« Après de nombreuses cérémonies, les malades, enveloppés de peaux de bélier étaient portés dans le sanctuaire du temple, où le dieu leur apparaissait en songe et leur révélait les remèdes qui devaient les guérir. Lorsque les malades ne recevaient pas les communications divines, des prêtres nommés *onéiropoles* s'endormaient pour eux et le dieu ne leur refusait jamais le bienfait demandé. »

La manière dont les dieux se manifestaient et dont les songes étaient reçus par les dormeurs nous est décrite par Iamblique dans son *Traité des Mystères égyptiens* :

« On reçoit, dit-il, dans le temple d'Esculape des songes à l'aide desquels les malades sont

guéris ; l'art de la médecine ne s'est formé que par ces songes divins. Le moment venu, nous entendons une voix entrecoupée qui nous enseigne ce que nous devons faire. Souvent cette voix frappe notre oreille dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Quelques malades sont enveloppés d'un esprit immatériel que leurs yeux ne peuvent apercevoir, mais qui tombe sous un autre sens. Il n'est pas rare qu'il se répande une clarté douce et resplendissante qui oblige à tenir les yeux à demi fermés. Ce sont là, positivement, les songes divins envoyés dans l'état mitoyen entre la veille et le sommeil. »

On voit que ce n'est pes seulement le magnétisme et le somnambulisme qui étaient connus de l'antiquité, mais aussi le spiritisme.

On pourrait croire que les prêtres égyptiens connaissaient des « trucs » pour opérer tous ces phénomènes ; mais le fait suivant, qui se produit après avoir fait sortir tout le monde du temple, prouve qu'il n'en était rien, que les visions et *a fortiori* les songes et les guérisons étaient des phénomènes naturels et authentiques.

« Pendant son séjour à Alexandrie, dit Tacite, Verpasien voulut aussi consulter Sérapis pour savoir s'il serait empereur ou non. Il ordonne qu'on fasse sortir tout le monde du temple ; il entre : et tout à coup, au moment où son attention était porté vers le dieu, il aperçoit derrière lui un des principaux Egyptiens nommé Basi-

lides, qu'il savait être éloigné d'Alexandrie de plusieurs journées de chemin, et retenu malade au lit. A sa sortie, il s'informa des prêtres si ce jour-là Basilides ne s'était pas présenté au temple. Il interroge tous ceux qu'il rencontre pour savoir si on ne l'avait pas vu dans Alexandrie. Enfin Vespasien envoie sur le champ des cavaliers au lieu où résidait Basilides, et il apprend qu'au moment où il l'avait vu, cet Egyptien était à une distance de 80.000 pas. »

Basileos signifiant roi, Verpasien en conclut qu'il parviendrait à l'empire.

Lors même que nous n'aurions aucune preuve directe de la connaissance du magnétisme par les Egyptiens, il nous suffirait de nous rappeler notre second principe relatif aux peuples stationnaires.

L'Egypte, étant restée immuable, pour ne pas dire rétrograde depuis les temps historiques jusqu'à nos jours, si le magnétisme y est connu aujourd'hui, nous sommes sûrs qu'il n'est point d'invention récente, mais que sa connaissance remonte au temps de la civilisation antique.

Or, nous avons de nombreuses preuves de la connaissance actuelle du magnétisme chez les Egyptiens et chez les peuples limitrophes non moins stationnaires, tels que les Arabes, les peuples de la Barbarie. En voici quelques-unes.

Tous los peuples africains ayant à peu près les mêmes mœurs et coutumes, on peut considérer le fait suivant comme appartenant à l'Egypte :

Le capitaine Jobson rapporte qu'étant en Afrique, en 1620, et revenant de Poupetane, il trouva sur les rives un portugais nommé Gaspar Consalvo qui le salua sans aucune marque de surprise de son arrivée inopinée, et le pressa de venir dîner chez lui où tout était préparé pour le recevoir. Jobson, ne concevant pas comment il pouvait être attendu, marquait de l'étonnement et de la curiosité ; mais le Portugais répondit naturellement qu'il avait appris le jour de son arrivée par un marbulh (prêtre du pays) qu'il lui montra, lequel l'avait su de Horey (le diable).

(*Histoire générale des voyages*, t. 9, p. 131. Cité par Aub. GAUTIER, t. II, p. 145.)

M. de Laborde a publié, dans la *Revue des Deux Mondes* (1841) des *Recherches sur la Magie égyptienne* dans lesquelles il relate le fait suivant :

Se trouvant au Caire, M. de Laborde entendit parler des merveilles qu'opérait un magicien arabe, nommé Achmed. Il alla le trouver et le fit opérer devant lui. Voici le résumé de l'expérience. rapporté par l'auteur dans la *Revue des Deux Mondes* de 1841 :

Le magicien était un homme de 30 ans, grand, beau, d'une physionomie douce et affable ; il avait le regard vif, perçant et même accablant, et, pour cela évitait de fixer ses yeux sur ceux d'autrui, car il connaissait la puissance de son regard. Au jour indiqué pour la séance, M. de Laborde s'y rendit accompagné de plusieurs personnes, parmi les-

quelles était lord Prudhoe; quelques enfants étaient aussi présents, les uns européens, les autres arabes. Toute la société s'étant rangée en cercle, le magicien fit asseoir un des enfants auprès de lui, et, lui ayant pris la main, le regarda attentivement. Cet enfant âgé de douze ans, fils d'un européen, avait été élevé dans le pays et parlait facilement l'arabe. Achmed lui dit en tirant son écritoire de sa ceinture: « Enfant, n'aie pas peur, je vais t'écrire quelques mots dans la main et tu y regarderas. » Il traça dans la main de l'enfant un carré, au milieu duquel il inscrivit quelques chiffres, puis il versa dessus l'encre contenue dans l'encrier.

— Vois-tu ton image, lui demanda le magicien.

— Oui, répondit l'enfant.

Le magicien prit alors un réchaud, y jeta quelques parfums, et, plongeant ses regards dans les yeux de l'enfant, l'engagea à regarder de nouveau dans sa main, en l'avertissant qu'il allait voir passer un soldat turc.

Le silence était profond : l'enfant avait les yeux fixés sur sa main, la fumée s'élevait en épais flocons du réchaud, répandant une odeur aromatique, Achmed, de sa voix tantôt faible et douce, tantôt bruyante et saccadée, semblait commander à l'apparition, quand tout à coup l'enfant s'écria en jetant sa tête en arrière, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure horrible, et ses traits annonçaient une grande frayeur.

Le magicien dit, sans en paraître étonné :

Cet enfant a peur, il faut le laisser ; car si l'on continuait, son imagination serait trop vivement frappée.

On prit un enfant arabe qui se prêta fort tranquillement aux préparatifs magiques. L'encre fut versée dans sa main, les parfums s'élevèrent en fumée et le magicien chanta une prière d'une voix tantôt forte et d'autre fois légère, étouffée ; puis, s'adressant à l'enfant :

— Regarde bien, vois-tu quelque chose ?

— Oui, le voilà !

— Que vois-tu ?

— Le soldat.

— Comment est-il habillé ?

— Il a une veste rouge, brodée d'or, un turban sur la tête et des pistolets à la ceinture.

— Que fait-il ?

— Il déploie un tapis devant une tente rayée de rouge et de vert avec des boules d'or en haut.

— Regarde qui vient à présent ?

— C'est le sultan suivi de ses gardes... Oh ! que c'est beau ?

Et l'enfant regardait dans sa main avec une attention qui annonçait son plaisir de voir le sultan et sa cour.

— Comment est son cheval ?

— Blanc, avec des plumes sur la tête.

— Et le sultan ?

— Il a une barbe noire et un turban vert.

L'enfant fit une longue description du cortège qui accompagnait le sultan, il le vit descendre de cheval et s'asseoir dans la tente où des officiers lui apportèrent une longue pipe.

Le magicien se tourna vers la société en disant :

— Messieurs, vous pouvez nommer les personnes que vous désirez faire paraître, n'importe la distance du pays ou elles se trouvent et le temps où elles vivaient ; il suffit de les nommer pour que l'enfant les voie apparaître dans le creux de sa main.

— Fais paraître Shakspeare, dit lord Prudhoe.

Le.magicien répète la demande :

— Enfant, ordonne au soldat que tu vois de t'amener Shakspeare.

Et l'enfant cria d'une voix de maître :

— Soldat, amène ici Shakspeare.

Quelques secondes après, l'enfant s'écria : Le voilà !

— Comment est-il ?

— Il porte une barbe longue et un manteau noir ; tous ses vêtements son noirs.

— Où est-il né ?

— Dans un pays entouré d'eau, une île bien loin d'ici.

Cette réponse étonna beaucoup lord Prudhoe, qui ajouta : « Faites venir Cradock. »

M. Cradock se trouvait en ce moment en mis-

ion diplomatique auprès du pacha à Alexandrie.
L'enfant ordonna au soldat invisible d'amener
[. Cradock, et fut obéi.

— Comment est-il habillé, demanda Lord
rudhoe.

— Il a un habit rouge et un grand chapeau
oir. Oh! quelles drôles de bottes, elles sont
oires, et lui montent jusqu'aux genoux.

Toutes ces réponses, d'une exactitude frap-
ante, étaient d'autant plus extraordinaires,
u'elles indiquaient d'une manière évidente, que
enfant voyait devant lui des choses tout à fait
euves, hommes et costumes. Shakspeare, avec
a barbe et le petit manteau noir de son époque ;
. Cradock, avec son chapeau à 3 cornes et ses
ottes noires par dessus le pantalon.

On demanda plusieurs autres apparitions qui
e succédèrent toutes avec la même exactitude;
ais Achmed, ayant fait observer que l'enfaut
uait, respirait péniblement, était fatigué, lui
leva la tête en lui appliquant les pouces sur les
eux, et termina la séance.

La profonde attention de M. de Laborde et son
f étonnement lui firent craindre quelque mysti-
cation. Il résolut donc d'acheter le secret d'Ach-
ed, afin de connaître à fond tout ce mystère. En
fet, moyennant une autre somme d'argent,
rabe consentit à lui apprendre son art.

« Je puis, lui disait Achmed, par le geste, la
oix et le regard, endormir telle ou telle per-

sonne, la faire tomber, rouler par terre, et la forcer à répondre à mes questions. »

M. de Laborde observa que les gestes et mouvements d'Achmed offraient une grande analogie avec ceux de nos magnétiseurs européens, et il pensa que l'art magique de l'arabe était tout simplement du magnétisme entremêlé de pratiques superstitieuses et de formules plus ou moins insignifiantes.

Après quelques leçons, M. de Laborde essaya sur des enfants l'art qu'il venait d'apprendre, et obtint les mêmes résultats qu'Achmed.

En veut-on un autre exemple?

Dans l'*Union médicale* du 2 janvier 1860, le Dr de Pietra Santa décrit deux procédés de fascination employés en Algérie par les gzanes et par les marabouts.

« Sur la paume de la main, la gzane décrit avec une matière colorante noirâtre un cercle, au centre duquel est indiqué un point également noir.

« En fixant attentivement ce cercle pendant quelques minutes, les yeux se fatiguent ; comme on dit communément, ils papillotent et se brouillent, bientôt à la fatigue succède le sommeil, au sommeil une sorte d'insensibilité dont elle profite pour exercer plus sûrement ses manœuvres...

Par le second procédé : Sur une table, recouverte d'une nappe blanche, l'on place une bouteille ordinaire remplie d'eau, derrière laquelle brûle une petite lampe.



Les Derviches tourneurs.

« A quelques pas de distance, l'on fait asseoir commodément sur une chaise, le sujet, et l'on dirige ses regards vers le point lumineux placé devant lui. Au bout de quelques minutes, la personne éprouve de la lourdeur dans les paupières, puis peu à peu elles s'abaissent, et le sommeil arrive. Avec un tempérament nerveux, l'on voit apparaître des palpitations de cœur, et des céphalalgies assez marquées.

« Pour donner à ces phénomènes un parfum de surnaturel, le marabout marocain fait brûler derrière la table, une certaine quantité de benjoin, et pendant que les vapeurs se répandent dans la chambre, la personne soumise à l'expérience est plongée dans un état complet d'anesthésie. »

On voit par tous ces documents que le magnétisme était connu des anciens Egyptiens dans ses doubles effets : physiologiques et psychologiques.

Les procédés employés par les Egyptiens, les Arabes et les autres peuples d'Asie et d'Afrique pour obtenir des effets analogues à ceux dn magnétisme sont nombreux et divers, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont tous recommandables.

On connaît par de nombreuses descriptions ceux qu'emploient des derviches en général et les aïssaouas en particulier.

La figure ci-contre en donne un aperçu, que nous conseillons... de ne pas imiter, c'est pourquoi nous n'entrons pas dans plus de développements.

Après les documents écrits viennent les monuments comme preuves de l'existence du magnétisme dans l'antiquité.



Isis imposant la main sur son fils Orus.
(Tiré du *Zodiaque de Denderah*).

On cite un certain nombre de preuves de ce dernier genre, en Egypte et ailleurs. Comme il est difficile, même parmi les spécialistes, de s'entendre sur la signification des hiéroglyphes, des emblêmes, des symboles employés par les anciens, et que nous n'avons pas de compétence spéciale à cet égard, nous ne donnons ces témoignages que pour ce qu'ils valent, comme confirmatifs de documents, plutôt que comme démonstratifs par eux-mêmes.

Un des plus connus et qui a été souvent reproduit, notamment par Dupuis, dans l'*Origine de tous les Cultes*, c'est le zodiaque de Denderah.

Parmi les groupes qui le composent, on remarque une femme, Isis, qui tient son enfant, Horus, et qui, dirigeant sa main droite vers la poitrine de l'enfant semble lui faire des passes.

On a aussi appelé l'attention sur la planche XI, tome I de *l'Histoire du ciel* de l'abbé Pluche. On y voit un bas relief, le second de cette planche qui paraît se rapporter au magnétisme, quoique l'auteur, et aussi les égyptologues modernes, l'interprètent dans un autre sens.

Un jeune homme, Horus, est étendu sur un lit figuré par le corps d'un lion. Près de lui, un homme à tête de chien, Anubis, pose la main gauche sur la poitrine d'Horus et étend la main droite. C'est à peu près la manœuvre qu'exécuterait un magnétiseur moderne.

A la tête du lit, se trouve une femme, Isis, qui

élève la main droite vers Horus en le regardant, et qui semble vouloir seconder Anubis dans son opération.



Le Réveil d'Orus (Tiré de l'*Histoire du Ciel*, par Pluche).

Cette figure se rapporte assez bien à celle qu'Aspasie dit avoir vue dans le temple de Memphis ; « J'ai vu la déesse et son fils Orus, assis sur un trône supporté par deux lions. » (Voir plus loin le *Magnétisme en Grèce*).

Quoique personne n'en ait parlé, j'inclinerais à voir dans la première figure de la même planche le petit dieu Harpocrate, dont parle également

Aspasie, étendu sur des feuilles de lotus, enveloppé depuis les pieds jusqu'à la tête et semblant demander quelque chose. Il n'y manque que la femme affligée d'un engorgement du sein.

Bas-relief égyptien. (Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. XIX.)

La planche XII du même ouvrage n'a été signalée à l'attention par personne que je sache. Les deux premières figures de cette planche paraissent pourtant présenter beaucoup d'analogie avec les opérations magnétiques.

Dans un autre bas-relief d'un artiste inconnu, on voit un malade debout, qui paraît souffrir de la tête, puisqu'une autre personne la lui soutient de la main droite, pendant qu'elle lui pose la main gauche, les doigts écartés, sur l'épigastre. Cette interprétation est d'autant plus naturelle que l'estomac est très souvent le véritable siège des céphalalgies, et des odontalgies.

Gruter, Berrius Valentianus, Thomasinus et d'autres ont relevé et traduit des tablettes de marbre, ex-voto déposés par les malades dans les temples en l'honneur du dieu qui les avait guéris par ses conseils. Nous en citerons quelques-uns plus loin. (*V. Origine de la Médecine.*)

Comme il est très facile, nous l'avons déjà dit, de se tromper sur l'interprétation des monuments anciens, nous n'insisterons pas davantage sur cet ordre de preuves. Ceux que nous mentionnons ici et ceux dont nous parlerons par la suite, ne sont que des preuves par surabondance ; les preuves écrites étant largement suffisantes pour démontrer notre thèse.

C'est donc sous toute réserve que nous reproduisons les conclusions suivantes de l'abbé Loubert sur cette matière :

« Le temple d'Isis, consacré à la nature, contenait des hiéroglyphes dont la traduction n'est que la science du magnétisme. Ici on voit un homme placé sur un lit devant lequel un autre promêne à distance la main des pieds à la tête. Là, un autre est soumis aux mêmes pratiques, maisil est placé sur un siège et dans l'attitude d'un homme endormi. Plus loin, un opérateur des mystères égyptiens tient un pot de fleurs dans la main gauche, et de la droite exerce l'action magnétique en agissant de haut en bas. Ailleurs, c'est un vase rempli d'un liquide qui reçoit la même influence. » (LOUBERT. *Le Magnétisme à la cour de Rome, etc.* p. 446.)

Le Magnétisme en Perse

SOMMAIRE. Auteurs cités : Aristote, Arnobe, Cicéron, Elien, Xenophon, Hérodote, Sibylle persique, Sibylle Erythrée.

Comme on n'en finirait pas s'il fallait prendre à part tous les peuples de l'antiquité et que ce serait se condamner à des redites fastidieuses et inutiles, nous pouvons réunir les Lydiens aux Perses, ainsi que les autres peuples limitrophes, comme nous avons réuni les arabes et les africains aux Egyptiens.

Que les Perses aient connu la magie, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré, puisque c'est

d'eux qu'est venu le nom : la Perse est le pays des mages, de l'astrologie et de toutes les sciences occultes.

Aristote nous dit que, 1500 ans avant notre ère, les mages de Perse rivalisaient de science avec les prêtres d'Egypte, les druides de Gaule et les gymnosophistes de l'Inde.

Arnobe nous apprend que, dans la guerre soutenue par Zaroastre contre Ninus, roi de la Bactriane, on employa de part et d'autre les secrets magiques non moins que les armes.

Puisque la magie a été cultivée par les Perses, le magnétisme a dû l'être aussi.

Effectivement « La divination. dit Cicéron, n'a pas même été négligée chez les barbares... La Gaule a ses Druides... *Chez les Perses*, les mages sont augures et devins ; et nul ne peut être roi de Perse qu'il n'ait été auparavant instruit dans la science des mages. » (Cicéron, *Divin.* l. I.)

Elien nous fournit des renseignements encore plus précis sur la science des Mages, et nous donne un échantillon de leur talent divinatoire.

« La science des Mages chez les Perses, dit-il, n'était pas bornée aux objets dont ils devaient être instruits par état ; elle s'étendait à beaucoup d'autres choses, et particulièrement à la connaissance de l'avenir. C'est ainsi par exemple, qu'ils annonçèrent que le règne d'Ochus serait cruel et sanguinaire : ce qu'ils connurent à des signes qu'eux seuls pouvaient entendre.

« Lorsqu'après la mort d'Artaxercès, Ochus, son fils. monta sur le trône de Perse, les mages ordonnèrent à un eunuque du nombre de ceux qui approchaient le plus près de la personne du roi, d'observer, quand on aurait servi, auquel des plats Ochus porterait d'abord la main. L'eunuque qui regardait avec attention, remarqua que le roi étendant à la fois ses deux mains, prit de la droite un des couteaux qui étaient sur la table, de la gauche un très gros pain, sur lequel il mit de la viande, et qu'après l'avoir coupé il mangea avec avidité.

« Les Mages, sur le compte qui leur fut rendu, firent cette double prédiction, que l'année serait fertile dans toutes les saisons, et que les récoltes seraient abondantes durant tout le règne d'Ochus, mais qu'il y aurait beaucoup de sang répandu. Leurs prédictions furent accomplies. » (*Histoires diverses.* l. II.)

Xénophon (*Cyropédie*) l. VIII, ch. VII) nous donne un aperçu des idées des Perses sur la nature de l'âme et sur sa faculté de prévoir l'avenir.

Cyrus eut, dans sa vieillesse, un songe qui lui annonça sa mort prochaine. Il fit appeler ses fils, ses amis. ses courtisans et leur dit :

« Je ne pense pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien lorsque j'aurai cessé de vivre... Quand un homme est mort, on voit les différentes parties de son corps rejoindre

les éléments qui les composaient. Mais l'âme échappe toujours aux regards, soit qu'elle séjourne dans le corps, soit qu'elle le quitte.

« Vous le savez, rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil. C'est alors que l'âme se montre toute divisée, et qu'elle voit les choses futures : c'est qu'elle est entièrement libre. »

Les Lydiens n'étaient pas moins adonnés aux songes et à la divination que leurs voisins les Perses.

Crésus voulant éprouver les oracles, envoie des députés aux principaux d'entre eux avec ordre de les consulter le centième jour à compter de celui de leur départ, sur ce qu'il faisait ce jour-là même dans son royaume. La Pythie de Delphes répondit :

« Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la chair d'agneau dans une chaudière d'airain, dont le couvercle est aussi d'airain. »

C'est effectivement ce que faisait Crésus.

Confiant dans la Pythie, il l'envoya de nouveau consulter pour savoir s'il devait déclarer la guerre aux Perses. Elle répondit qu'en faisant la guerre aux Perses, Crésus détruirait un grand empire.

Crésus fut vaincu et fait prisonnier.

Il envoya de nouveau des ambassadeurs à Delphes. avec ordre de demander au dieu s'il ne rougissait pas de l'avoir invité à la guerre contre les Perses ; il leur dit de lui montrer ses chaînes,

seules prémices qu'il pût lui offrir de cette expédition. La Pythie répondit :

« Crésus a tort de se plaindre : Apollon lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire. S'il eût voulu prendre sur cette réponse un parti sage, il aurait dû envoyer demander au dieu s'il entendait l'empire des Lydiens ou celui de Cyrus. N'ayant ni saisi le sens de l'oracle, ni fait interroger de nouveau le dieu, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. » (HÉRODOTE. l. I.)

Tout le monde connaît l'histoire du fils de Crésus qui était muet. On avait tout fait pour le guérir sans y parvenir. Ayant eu recours à l'oracle de Delphes, il en reçut cette réponse :

« Lydien, roi de plusieurs peuples, insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton fils ; il te serait plus avantageux de ne jamais l'entendre, car il commencera de parler le jour où commenceront tes malheurs. »

Effectivement, Crésus vaincu par Cyrus et sa capitale prise, un Perse allait le tuer, sans le connaître. A cette vue, le prince muet, saisi d'effroi, fit un effort qui lui donna la voix et s'écria :

« Soldat, ne tue pas Crésus. » Depuis lors, il conserva la parole.

Le même roi apprit en songe que son fils Atys devait périr par une arme de fer. Crésus lui choi

sit une épouse, l'éloigne des armées, écarte de lui tous les instruments tranchants. Sur ces entrefaites, il parut en Mysie un sanglier énorme, et le prince dit à son père : « Votre songe vous a fait connaître que je devais périr par une arme de fer ; mais un sanglier a-t-il des mains, est-il armé de ce fer aigu que vous craignez ? Puisque ce ne sont pas des hommes que je vais combattre laissez-moi partir. »

Le roi y consent. On trouve le sanglier, on l'environne, un phrygien, Adraste, lance son javelot, manque le sanglier et frappe Atys qui meurt de la blessure. (HÉRODOTE l. I.)

Les Kaldéens avaient averti Alexandre-le-grand de ne point entrer à Babylone. Il ne tint pas compte de leur conseil ; mais il y mourut.

On voit, par ces quelques exemples, que les Perses étaient grands partisans de la divination. Pratiquaient-ils aussi le magnétisme curatif ? C'est ce que nous ne pouvons pas affirmer faute de documents positifs ; l'histoire n'en fournit pas, ou du moins ils ne nous reviennent pas à la mémoire.

Mais il y a tout lieu de croire que la guérison des maladies par le toucher, les frictions, la suggestion, etc., était pratiquée en Perse comme dans les pays voisins.

On lit, en effet, dans le Zend-Avesta :

Beaucoup de guérisons ne réusisissent que par le couteau, ou par les végétaux, ou par la *parole*.

Lorsque le médecin réussit par la parole excellente, c'est la meilleure et la plus sûre des guérisons. (*Zend-Avesta,* trad. Anquetil du Perron.)

Nous n'avons pas non plus de preuves directes de l'usage du magnétisme en Syrie : mais quand nous voyons Naaman, général syrien, s'adressant au prophète Elisée pour obtenir la guérison de sa lèpre, dire : « Je croyais que cet homme viendrait à moi, qu'il invoquerait son Dieu et qu'il toucherait de sa main le lieu de ma lèpre et me guérirait. »

Lorsqu'on voit cela, dis-je, on est bien forcé de reconnaître que l'usage de toucher les malades était répandu en Syrie, aussi bien qu'en Judée, malgré que l'histoire n'en ait rien dit.

La Sibylle persique, comme l'indiquo son nom, dovait être d'origine persane. Elle se nommait Sambethes ou Sabée. Justin le martyr l'appelle chaldéenne ; d'autres la disent fille de Bérose, prêtre de Bélus ; on a dit aussi qu'elle était une des brus du patriarche Noé. Quoiqu'il en soit, elle eut le don de prophétie à un degré si élevé que les autres sibylles qui sont venues après elle ont été surnommées Sambethes, de son nom propre.

Elle composa 24 livres de prophéties. On lui en attribue sur l'avénement de Jésus-Christ, sa vie et ses miracles.

On assure notamment qu'elle avait prédit le miracle des cinq pains et des deux poissons avec

lesquels Jésus rassasia plus de 5,000 personnes.

Saint-Augustin (*Cité de Dieu*, l. XVIII) fait mention de cette sibylle et cite quelques oracles



(Tiré de la *Chronologie collée.* Portraits des douze Sibylles, 1622).

d'elle. On lui attribue cette prophétie (dit la *Chronologie collée*) :

« O mort, tu seras foulée aux pieds, le fils de

Dieu naîstra au monde, il apportera quant et luy le salut des hommes : Le Verbe invisible sera visible. »

Je ne garantis pas l'authenticité de cette prophétie, pas plus que de beaucoup d'autres ; mais je dis seulement qu'on ne prête qu'aux riches.

Une autre sibylle que l'on peut considérer comme appartenant aux mêmes contrées, c'est Erythrée, originaire de Babylone, qui prédit aux Grecs se rendant au siège de Troye qu'ils ruineraient cette ville. Elle vaticina aussi les erreurs (voyages) d'Enée. On raconte que, si tôt qu'elle fut née, elle appela chacune des personnes présentes par son propre nom, et qu'elle récita sur le champ plusieurs beaux vers.

Elle acquit rapidement tout son développement corporel : dès sa jeunesse elle desservit le temple d'Apollon Smynthien et elle expliqua les songes et les visions de ceux qui couchaient dans le temple d'Hécate.

La *Chronologie collée* lui attribue les vers suivants sur le Messie :

Ie voy le fils de Dieu de l'Olympe venu,
D'une vierge Hébraïque entre les bras tenu,
Et qui succe le lait de ses pures mamelles,
En son âage viril, maintes peines cruelles
Il souffrira pour ceux qu'il a fait naiytre ici :
Montrant qu'il a des siens comme un pere souci.

Le Magnétisme dans l'Inde

SOMMAIRE. — Auteurs cités : Quinte-Curce. Philostrate. Pline. Jacolliot. Osborne.

L'Inde dispute à l'Egypte l'honneur d'avoir été le berceau de la civilisation. Mais cette dispute n'a lieu que dans l'imagination de nos savants, car elle ne repose sur aucun fondement ni même sur aucune vraisemblance.

L'Inde possède, dit-on, des écrits d'une très haute antiquité. Belle merveille que d'autres peuples, par exemple les Chinois et les Gaulois n'en possèdent pas de plus anciens encore, alors que l'on sait qu'ils les ont brûlés, qu'ils ont même renoncé à l'écriture parce qu'ils ont reconnu qu'elle présentait plus d'inconvénients que d'avantages, ce qui implique que ces peuples en avaient fait une plus longue expérience que nous.

On convient que ni la théologie, ni la poésie, ni la science, ni même la langue des Indiens ne sont originaires du pays. N'y a-t-il pas lieu de croire que ce sont des monuments échappés aux incinérations de livres qui ont eu lieu dans d'autres contrées, et que l'Inde, au lieu d'être le berceau de la civilisation antique, n'en est au contraire que le tombeau?

La décadence dans laquelle ce peuple est tombé et dans laquelle il reste depuis si longtemps s'ex-

pliquerait ainsi tout naturellement : n'ayant point été créée, vécue dans le pays même, la civilisation n'a pu y prendre racine. C'est une fleur coupée et conservée dans un vase qui n'a point fructifié.

Quoiqu'il en soit de l'origine de la civilisation indienne, le magnétisme est connu et pratiqué dans l'Inde de très ancienne date ; et, n'ayant pas, semble-t-il, été persécuté par les prêtres, comme il l'a été en Occident, sous prétexte de sorcellerie, il s'y est perpétué et conservé mieux que partout ailleurs.

Aujourd'hui encore, les fakirs nous émerveillent par les phénomènes extraordinaires et inexplicables pour nous qu'ils opèrent.

La mythologie indienne représentait Vichnou avec une main levée, ayant au bout des doigts une flamme qui s'élance des cieux sur la terre suivant la volonté du dieu.

Alexandre ayant condamné au bûcher un devin indien, nommé Calamus, celui-ci s'écria avec enthousiasme : « Oh ! le beau départ de la vie ! Mon corps, détruit par les flammes, va laisser mon âme s'élever librement au séjour de la lumière ! » Alexandre, qui assistait à l'exécution, demanda à Calamus s'il avait autre chose à dire. « Oui, dit-il, c'est que je te reverrai bientôt. » Alexandre mourait quelque temps après.

Alexandre se préparant à attaquer la ville d'Oxidraques, un devin indien nommé Démo-

phoon, chercha à l'en détourner, lui disant qu'il y avait danger pour sa vie. « Si quelqu'un, lui répondit Alexandre, venait t'interrompre au milieu des pratiques de ton art, il me semble que tu le trouverais importun. — Sans doute, répondit le devin. — Eh bien ! Crois-tu que lorsque j'ai sous les yeux d'aussi grandes choses, il puisse me survenir de pire contre-temps qu'un devin plein de superstitions? »

Sur ce, il commande l'assaut et s'élance lui-même sur la muraille. Un indien lui décocha une flèche qui entra profondément dans sa poitrine ; ses armes lui tombèrent des mains et il demeura comme mort. (Quinte-Curce, l. IX, ch. 5.)

Dès le temps d'Alexandre (et encore aujourd'hui), les brahmes promenaient leurs mains depuis l'épigastre jusqu'à la tête et ils prétendaient par ce moyen transporter l'âme au cerveau et s'unir ainsi à la divinité.

Ce procédé est conforme à la théorie de la polarité longitudinale, qui assimile l'homme à un aimant dont le centre est le plexus solaire et dont les deux pôles sont la région céphalique et la région pelvienne.

Apollonius de Thyane, qui voyagea dans l'Inde rapporte plusieurs faits extraordinaires, et guérisons miraculeuses opérés par des sages indiens.

Pierre Borel (XVIe siècle) dit que de son temps, il existait encore aux Indes une secte de méde-

cins qui guérissaient les malades par des insufflations (CENTURIES 3 obs. 88).

L'un d'eux, Jarchas, guérit successivement un obsédé, un boiteux, un borgne, un manchot, etc.

« Ensuite vint un boiteux âgé de trente ans. C'était un ardent chasseur de lions. Attaqué par un de ces animaux, il s'était déboité la hanche, et une jambe était devenue plus courte que l'autre. Le sage frotta la partie avec les mains, et le garçon s'en alla rétabli. Un borgne recouvra l'œil qu'il avait perdu ; un manchot reprit l'usage de la main dont il ne pouvait plus se servir. » (*Vie d'Apollonius de Thyane*, l. III, ch. XXIX.)

Le même Jarchas donne plus loin (ch. XLII) le conseil suivant, dont magnétiseurs, somnambules et malades de tout temps feront bien de profiter ;

« Puisque l'art veut que ceux qui demandent des oracles soient purs et nets, ou qu'ils soient chassés du temple, je juge que celui qui veut prévoir l'avenir, doit mener une vie pure et sainte, en sorte que son esprit soit exempt de toute tache et de toute trace du vice, un tel homme fera des prédictions qui seront entendues de lui-même et de l'oracle qui est dans son cœur. De cette manière il rendra des réponses plus claires et plus vraies. »

Pline (*Hist. nat.* l. VII) dit que les gymnosophistes de l'Inde « sont accoutumés à regarder le soleil fixement et sans remuer, depuis son lever jusqu'à son coucher, et à se tenir des journées

entières dans les sables brûlants, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ».

Aujourd'hui encore, — comme autrefois, puisque les Indiens n'ont rien inventé depuis la haute antiquité, — on voit des fakirs suspendre en eux toutes les fonctions vitales et se faire enterrer pendant plusieurs mois, au bout desquels on les déterre et les rappelle à la vie. D'autres se tiennent suspendus en *l'air*, dans des postures tout a fait anormales (v. la figure ci-contre), sans que rien de visible les soutienne. On en voit qui, par leur influence magnétique sur une graine, la font germer, pousser une tige, des feuilles, des fleurs et des fruits, le tout en quelque sorte à vue d'œil, dans l'affaire de 2 ou 3 heures.

Ces faits sont attestés par Louis Jacolliot et par beaucoup d'autres européens très dignes de foi, qui ne les ont pas entendu raconter, mais qui les ont vus.

Après avoir raconté que son fakir avait fait pousser une plante en deux ou trois heures de magnétisation, Jacolliot ajoute le fait suivant :

« A notre gauche s'étendait un jardin assez vaste, au milieu duquel un *métor* (serviteur indien) tirait nonchalamment de l'eau d'un puits... Covindusamy imposa les mains dans la direction du puits et aussitôt le pauvre métor de haller avec fureur sur la corde qui ne voulait plus glisser sur la poulie. Dès que quelque chose arrête un indou dans son travail, il attribue l'obstacle à l'influence



Un Fakir indien (Tiré du *Journal du Magnétisme.*)

des mauvais génies, et il se met à chanter toute la série des conjurations magiques ; ainsi fit le métor, mais à peine eut-il modulé en chantant quelques paroles, que paroles et musique expirèrent dans son gosier sans qu'il lui fût possible, malgré les plus grotesques contorsions, d'articuler un seul mot. Le fakir abaissa les mains au bout de quelques instants et le métor recouvra l'usage de la voix et la possession de sa corde. »

Voici une autre relation du même genre, extraite d'un livre intitulé : *La cour de Rundjet-Sing*, par M. Osborne, et reproduit par M. Victor Meunier dans la *Presse* du 24 octobre 1851, dans le *Journal du Magnétisme* et dans plusieurs autres publications :

« Le 6 juin 1838, la monotonie de notre vie de camp fut heureusement interrompue, dit M. Osborne, par l'arrivée d'un individu célèbre dans le Pendjab. Il jouit parmi les sikes d'une grande vénération, à cause de la faculté qu'il a de rester enseveli sous terre aussi longtemps qu'il lui plaît. On rapportait dans le pays des faits si extraordinaires sur cet homme, et tant de personnes en garantissaient l'authenticité que nous étions extrêmement désireux de le voir. Il nous raconta lui-même qu'il exerçait ce qu'il appelle son métier (celui de se faire enterrer) depuis plusieurs années ; on l'a vu, en effet, répéter cette étrange expérience sur plusieurs points de l'Inde. Parmi les hommes graves et dignes de foi qui en rendent té-

moignage, je dois citer le capitaine Wade, agent politique à Lodhiana. Cet officier m'a affirmé avoir assisté lui-même à la résurrection de ce fakir, après son enterrement, qui avait eu lieu quelques mois auparavant, en présence du général Ventura, du maharadjah et des prinaipaux chefs sikes. Voici les détails qu'on lui avait donnés sur cet enterrement et ceux qu'il ajoutait d'après sa propre autorité sur l'exhumation : a la suite de quelques préparatifs qui avaient duré plusieurs jours et qu'il répugnerait d'énumérer. Le fakir déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadjah, le chef sike et le général Ventura se réunirent près d'une tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous leurs yeux, le fakir ferma avec de la cire, à l'exception de sa bouche, toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air; puis il se dépouilla des vêtements qu'il portait : on l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière, de manière à lui boucher l'entrée du gosier ; aussitôt après cette opération, le fakir tomba dans une sorte de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé et un cachet y fut apposé par le maharadjah. On plaça ensuite le sac dans une caisse de bois cadenassée et scellée qui fut descendue dans la tombe ; on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre et on y sema de l'orge ; enfin des sentinelles furent placés tout à l'entour, avec ordre de

veiller jour et nuit. Malgré toutes ces précautions le maharadjah conservait des doutes ; il vint deux fois dans l'espace de dix mois, temps pendant lequel le fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe ; le fakir était dans le sac tel qu'on l'y avait mis, froid et inanimé. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive.

« Le général Ventura et le capitaine Wade virent ouvrir le cadenas, briser les scellés et élever la caisse hors de la tombe. On retira le fakir : nulle pulsation, soit au cœur, soit au pouls, n'indiquait a présence de la vie. Comme première mesure destinée à le ranimer, une personne lui introduisit e doigt dans la bouche et replaça sa langue dans sa position naturelle. Le sommet de la tête était seul demeuré le siège d'une chaleur sensible. En versant lentement de l'eau chaude sur le corps, on obtint peu à peu quelques signes de vie. Après deux heures de soins, le fakir se releva et e mit à marcher en souriant.

« Cet homme vraiment extraordinaire raconte ue pendant son ensevelissement, il a eu des rêves élicieux, mais que le moment du réveil lui est oujours très pénible. Avant de revenir à la conscience de sa propre existence, il éprouve des vertiges.

« Il est âgé de trente ans, sa figure est désaréable et a une certaine expression de ruse. »

On pourrait ergoter longuement pour expliquer e phénomène; on pourrait même en citer d'au-

tres analogues, non seulement parmi les animau[x]
mais parmi les hommes ; mais nous sortirion[s]
peut-être alors du magnétisme pour entrer da[ns]
le vampirisme. Il vaut donc autant s'en tenir l[à].





2e LEÇON

SOMMAIRE. — Chez les Gaulois. — Chez les Grecs. — Chez les Romains.

Le magnétisme en Gaule.

SOMMAIRE — Auteurs cités : Abaris, Justin, Elien, Cicéron, Aristote, Saxon le grammairien, Jean et Olaüs Magnus, Tacite, Pline, Pomponius Méla. Walter Scott, Suétone, Vopiscus, La sybille Cimmérienne, Lampride, Plutarque.

D'après notre troisième principe : chez un peuple progressif, une science qui n'est pas enseignée publiquement et qui cependant est répandue parmi le peuple doit être considérée comme remontant à une très haute antiquité, nous pouvons donc affirmer que la connaissance de la magie en Gaule remonte à une époque bien antérieure à notre ère.

En effet, pendant tout le moyen âge, nous en

verrons les preuves en temps et lieu, cette science
a été connue et pratiquée, non seulement quoi
qu'elle ne fût pas enseignée dans les écoles, mais
quoiqu'elle fut traquée, persécutée de toutes les
façons.

Pour qu'elle ait survécu si vivace, malgré les
persécutions dont elle a été l'objet, il fallait
qu'elle fût bien enracinée, qu'elle fût, en quelque
sorte, dans le sang du peuple.

Nous pouvons donc sans hésiter, affirmer
qu'elle remonte en Occident, à une date au moins
aussi reculée que celle où nous l'avons trouvée
chez les Orientaux, lors même que nous n'aurions
aucune preuve positive de ce fait.

Mais nous n'en sommes pas là, et rien ne nous
empêche de dire que l'Europe a été le berceau de
la magie, et non l'Egypte, la Perse ou l'Inde.

Des historiens non inféodés à la caste universi-
taire affirment, en effet, que le plus ancien magi-
cien qui ait jamais existé, est Abaris, prêtre
d'Apollon, auteur de plusieurs ouvrages, notam-
ment d'un livre de la *Génération des Dieux* ; d'un
autre sur l'arrivée d'Apollon chez les Hyperbo-
réons, d'un troisième sur les noces du fleuve Hé-
brus. On lui attribue encore un recueil d'Oracles
et un autre d'Expiations. (V. Feijoo. *Théâtre cri-
tique.*)

Or, Abaris était hyperboréen, par conséquent
européen, et les historiens nous apprennent qu'il
vivait avant la guerre de Troie.

On sait, d'autre part, que les Scythes disputaient aux Egyptiens, non sans de bonnes raisons, le privilège de la plus haute antiquité. On peut voir dans Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, le résumé des pièces de ce procès.

Il suffit aussi de savoir lire l'histoire pour s'assurer que presque tous les initiateurs des Grecs — et à plus forte raison des Romains — étaient d'origine européenne.

Orphée, l'importateur des mystères en Grèce, était originaire de la Thrace.

On suppose que Pythagore était grec ou italiote, mais cette supposition est purement gratuite, dénuée de toutes preuves et même en opposition avec des faits positifs. Les Crotoniates, parmi qui ils vivaient, devaient être aussi bien renseignés que nous sur ce point : or, d'après eux, il était hyperboréen :

« Selon Aristote, dit Elien, les Crotoniates surnommèrent Pythagore l'Appollon hyperboréen. Il rapporte de plus que Pythagore fut vu par plusieurs personnes, le même jour et à la même heure à Métaponte et à Crotone ; qu'il apparut au milieu du peuple assemblé pour les jeux, et qu'il y montra une de ses cuisses, qui était d'or. Il ajoute encore que ce philosophe, passant le fleuve Cosas, entendit une voix qui l'appelait, et que plusieurs l'entendirent comme lui. » (L. II, ch. 26).

Cicéron, qui pouvait connaître l'histoire de l'an-

tiquité aussi bien que nos bacheliers, improvisés
professeurs d'histoire par simple décret ministé-
riel et sans posséder de connaissances spéciales(1)
qui avait en mains des documents qui n'existent
plus, dit que ce sont les druides gaulois qui ont
inventé la philosophie. Si les Gaulois n'avaient
pas précédé les Egyptiens et les autres peuples
il est évident que le prince des orateurs aurai
attribué à ceux-ci ce qu'il accorde à ceux-là.

Aristote dit également que la philosophie a com-
mencé chez les *Semnothées* (adorateurs de Dieu
des Gaulois et qu'ils l'ont transmise à la Grèce.
nous apprend aussi, comme nous l'avons déjà dit
que, 1.500 ans avant l'ère moderne, les druides
gaulois rivalisaient de science avec les prêtres
égyptiens, les mages de la Chaldée et les gymno-
sophistes de l'Inde.

Ces attestations, et beaucoup d'autres que l'on
pourrait citer, prouvent qu'il est fort loin d'êt
établi que nos aïeux n'étaient que des barbares,
qu'ils ne formaient qu'une quantité négligeable
dans la balance de la civilisation antique.

Pour nous borner à notre objet, la magie, nous
savons que la Gaule, la Germanie et la Scandi-
navie ont joui, depuis la plus haute antiquité,
la réputation d'exceller dans cette science, ain

(1) Voyez M. Lavisse : *L'Enseignement historiq*
en Sorbonne, dans la *Revue des Deux Mondes* du
février 1882.

que dans les arts qui s'y rattachent : la théurgie, la divination, etc.

Saxon le grammairien, Jean et Olaüs Magnus, historiens des pays scandinaves, disent que les rois de ces pays faisaient usage des arts magiques dans la guerre.

En Germanie, au rapport de Tacite, les femmes surtout excellaient dans la magie et dans les arts divinatoires. Elles jouissaient à ces titres, d'une grande considération, tant dans les affaires religieuses que dans les affaires politiques et militaires.

Dans les Gaules, il n'en était pas autrement. Les druidesses, sur le même pied que les druides, les vates et les bardes, prophétisaient, exerçaient la médecine haute et basse, participaient au ministère sacerdotal.

Pline parle dans beaucoup d'endroits de son *Histoire naturelle*, notamment aux chap. XVI, XXIV, XXX, des connaissances magiques et autres, et des inventions et découvertes que les Romains et autres peuples alors civilisés devaient aux druides des Gaules et de la Grande-Bretagne.

Pour désigner les druides, il se sert de cette expression caractéristique : « Cette sorte de devins et de médecins », qui prouve que le magnétisme et le somnambulisme étaient dans leurs attributions.

« Il y a dans les Gaules, dit Cicéron, des druides du nombre desquels était Divitiac ; j'ai autrefois

conversé avec lui, il se vantait de connaître le
secrets de la nature, que les Grecs appellen
physiologie, et il prédisait l'avenir, partie par de
augures et partie par conjecture. » (*Divination*..

Pomponius Méla nous apprend que les drui
desses de l'île de Sein, jouissaient du pouvoir d
se transformer et de transformer les autres (hom
mes et femmes) en animaux de diverses espèces, d
deviner l'avenir et les pensées d'autrui, etc. Voic
le témoignage que porte cet auteur des talents e
de la science des druidesses : « Douées de talent
singuliers, elles guérissent les maladies réputée
incurables, connaissent l'avenir et l'annoncen
aux hommes. »

Exactement comme le faisaient au moyen âg
et comme le font encore aujourd'hui, les sorcier
les rebouteurs, les meiges, les magnétiseurs e
les somnambules ; avec cette différence que l
plupart de ceux-ci ne sont que des routinier
tandis que les druidesses joignaient la science
l'art.

Au sujet du pouvoir des druidesses de trans
former les hommes en animaux, Walter Scot
dans sa *Démonologie* (lettre III), rapporte le fa
suivant :

« On trouve dans l'Eyrbiggia Saga, dit Walte
Scott, un remarquable épisode, qui donne le ré
sultat d'une lutte entre deux de ces femmes in
spirées. L'une d'elles, Geirada, était résolue à d
couvrir et à faire mourir le fils de l'autre, nom

née Kalta, qui, dans une dispute, avait coupé
une main à sa bru. Ceux qui devaient venger
l'offense sur Oddo partirent et revinrent décon-
certés par l'habileté de la mère. Ils avaient ren-
contré seulement, dirent-ils, Kalta filant du lin à
une grande quenouille. « Fous, dit Geirada, cette
quenouille était l'homme que vous cherchiez. »
Ils retournèrent, saisirent la quenouille et la brû-
lèrent. Cette seconde fois, la sorcière avait caché
son fils sous la forme d'un chevreau apprivoisé,
Un troisième, c'était un porc grattant dans les
cendres. Ils revinrent à la charge, avec une ser-
vante de Kalta qui les épiait, et fit avertir sa
maîtresse par une autre enveloppée d'un manteau
bleu. « Ah ! s'écria Kalta, c'est cette sorcière de
Geirada contre laquelle mes charmes sont im-
puissants. » En conséquence ils entrèrent pour la
quatrième fois, s'emparèrent de l'objet de leur
animosité et le mirent à mort. »

Un auteur moderne peu sérieux, mais aussi peu
suspect, Debay (*Histoire des sciences occultes*)
avoue que « les druides et les druidesses, au mi-
lieu de leurs pratiques superstitieuses usaient du
magnétisme; leurs guérisons étaient si nombreuses
qu'on venait les consulter de tous les pays »
(p. 497).

Les Romains ne se privaient pas de recourir
aux lumières des druidesses. Les historiens de
l'époque nous ont conservé plusieurs de leurs
consultations et de leurs prophéties.

Dioclétien, ayant consulté une druidesse de Tongres, en reçut cette réponse : *Tu seras empereur quant tu auras tué le sanglier.*

Dioclétien se mit à chasser avec ardeur et tua beaucoup de sangliers ; mais il vit successivement monter sur le trône Aurélien, Probus, Tacite et Carus, et il disait : « Je tue toujours les sangliers et un autre les mange. »

Enfin, l'empereur Numérien venait d'être poignardé par Arius Aper, quand Dioclétien s'élança sur le meurtrier et s'écria en l'égorgeant : « Voici l'assassin, et j'ai tué le fatal sanglier. (1) » Le peuple le proclama empereur.

Justin dit que l'armée gauloise qui entra en Pannonie s'avança sous la conduite des oiseaux, ce qui prouve que les Gaulois tiraient des présages du vol des oiseaux.

Le même auteur ajoute que les Gaulois étaient plus savants que tous les autres peuples dans l'art de deviner. (*Hist. univ.* l. 24.)

L'empereur Aurélien, dit Vopiscus, consulta les druidesses pour savoir si l'empire resterait dans sa famille. Elles lui répondirent qu'il n'y aurait point dans la république de nom plus illustre que celui des descendants de Claude.

« Sous l'empereur Vespasien, dit Tacite, Veléda fut honorée par la plupart de ces peuples

(1) *Aper* en latin signifie un sanglier.

omme un être divin. Ils ont aussi jadis porté une grande vénération à Aurinia et à quelques autres emmes, mais ce culte était sans adoration. »

Ce qui avait valu cet honneur à Velléda, c'est a science de l'avenir, et notamment sa prédiction le la victoire des Allemands et de la défaite des égions romaines.

Velléda ne donnait pas ses consultations direcement. C'était un de ses parents à qui l'on coniait la question à résoudre, qui allait la consulter t qui rapportait sa réponse.

La Celtide a d'ailleurs fourni des sibylles au nonde dans des temps bien plus reculés.

La sibylle de Cumes, qu'Enée alla consulter, l'après Virgile, à son arrivée en Italie, est dite *Cimmérienne*, ce qui indique une origine Gallo-Germanique. Elle annonça qu'un fils de Dieu naîtrait d'une Vierge « sans compagnie d'homme; » nais elle ne dit point que cette vierge elle-même urait une semblable origine.

Il ne faut pas confondre la sibylle *cimmérienne* vec la sibylle *cumane*, Amalthée, qui fut aimée l'Apollon et qui prophétisait aussi à Cumes, mais lus tard, du temps de Numa Pompilius, (V. EuÈBE.)

Si l'on en croit certains chrétiens, qui trouvent uelquefois que les sibylles sont inspirées par le aint-Esprit, la sibylle cimmérienne aurait prédit avénement du Roi des Rois et l'adoration des nages.

Lampride rapporte que, lorsqu'Alexandre Se-vère partit pour une expédition de laquelle il n[e] revint point, une druidesse lui cria en langu[e] gauloise : Allez, n'espérez pas la victoire, et n[e] vous fiez pas à vos soldats.

Les Gaulois en usaient d'ailleurs comme le[s] Romains ; ils n'entreprenaient rien d'ardu san[s] consulter leurs femmes, plus intuitives que le[s] hommes. Au lieu d'avoir comme nous, des diplo-mates pour résoudre les différends avec les étran-trangers — ou pour les créer ; — au lieu d'avoir un[e] armées de légistes et de magistrats pour concilie[r] les divisions d'intérêts entre concitoyens, ils aban-naient ce soin aux femmes, et rien n'en allait qu[e] mieux.

Plutarque (*Des vertus des femmes*) dit que le[s] Celtes et les Germains délibèrent avec leur[s] femmes sur la paix ou la guerre ; et que c'est pa[r] elles qu'ils éclaircissent les difficultés qui s'él[è]-vent entre eux.

Ceux d'entre les druides qui se livraient spécia-lement à la divination portaient le nom de vate[s]. Leur réputation était si bien établie et si universel[le] que, de leur nom on a fait le verbe *vaticiner* (prédire[)] le mot vaticination, pour désigner la chose, et q[ue] le *vatican* même (camp des vates, résidence d[u] chef des devins) semble en dériver.

Une autre preuve de la haute renommée do[nt] jouissaient les vates, c'est que leur nom s'est co[n]-servé à travers les âges jusque dans le liturg[ie]

catholique, en compagnie de celui des apôtres et des sibylles. Dans l'hymme de la Toussaint et dans plusieurs proses de divers diocèses, il est parlé des vates.

Le soin que mettaient les premiers chrétiens à éliminer de leur rituel tout ce qui rappelait de près ou de loin le paganisme, et surtout le druidisme; la fureur avec laquelle ils ont poursuivi les débris de ces vieux cultes, nous sont garants qu'ils n'ont pas conservé ces expressions mal sonnantes de bon gré, mais qu'ils y ont été contraints par le courant populaire.

Il y a tout lieu de croire que ces chants, paroles et musique, existaient dès l'origine du christianisme, et que les chrétiens, les Hilaire, les Ambroise, n'ont fait que les approprier à la nouvelle religion autant qu'ils l'ont pu sans froisser l'opinion publique par des suppressions incongrues.

En tout cas, il est certain que les chrétiens n'ont pas introduit ces expressions payennes dans leurs offices de propos délibéré. Cela suffit pour nons prouver combien était grande la popularité des vates.

Traqués continuellement par les romains d'abord, par les chrétiens ensuite, les druides et les druidesses n'ont pas moins continué, plus ou moins ostensiblement, mais réellement, à guérir les maladies incurables et à vaticiner.

Il faut être universitaire ou académicien, c'est-à-dire avoir renoncé au bons sens, pour croire et

dire que le bardisme et le druidisme ont complè-
tement disparu devant la prétendue civilisation
romaine et la non moins prétendue divinité du
christianisme.

Les connaissances des gaulois se sont trans-
mises autant qu'il a été possible, la plupart du
temps par la seule tradition orale, en dehors du
monde officiel clérico-romain.

On peut affirmer *a priori* que toutes les con-
naissances hétérodoxes que nous possédons,
toutes celles qui ne font pas partie des pro-
grammes scolaires, — et elles sont légion — re-
montent au druidisme, puisqu'elles ne peuvent
pas avoir eu d'autre origine, à l'exception, bien
entendu, de celles dont la découverte est plus ou
moins moderne.

Les Turlupins, les Albigeois, les Templiers,
les Vaudois, les hérétiques de toutes sortes, sont
autant d'héritiers partiels des druides et des
bardes. C'est ce qui explique la haine dont les
ont toujours poursuivis les cléricaux et les uni-
versitaires : les uns sous prétexte de théologie,
les autres sous couleur de philosophie.

A côté de la science *officielle* qui se borne et
qui s'est toujours bornée à n'apprendre et à n'en-
seigner que ce qu'il est strictement nécessaire
de savoir pour être admis à participer aux béné-
fices et privilèges laïques, ou ecclésiastiques,
suivant les temps, et à émarger au budget, il y a
toujours eu, et il y a encore aujourd'hui, la science

réelle, les savants indépendants, vrais conservateurs des bonnes traditions et initiateurs des nouveaux progrès, dont la science officielle s'empare lorsqu'ils sont accomplis, pour les exploiter.

Les connaissances magiques et magnétiques des Gaulois, qui étaient d'ailleurs celles de toute l'antiquité, ont ainsi traversé les âges, et il est relativement facile d'en retrouver les traces ; nous en verrons les preuves dans la suite de cette histoire.

Pour la pratique, les meiges, les sorciers, les enchanteurs. les guérisseurs de toute sorte, nous la montreront.

Pour la théorie, nous la trouverons éparse dans Roger Bacon, Marsile Ficin, Pierre Pomponace, Paracelse, Van Helmont, Maxwell, etc.

Le magnétisme en Grèce

SOMMAIRE. — Homère — magicien, Orphée, Temples d'Epidaure, d'Amphiaraus, de Pluton et de Junon, d'Esculape, de Sérapis, d'Ino, de Pasiphaé, de Jupiter Olympien, de Delphes, de Vesta, la sybille Daphné, guérison d'Aspasie, les songes particuliers, Simonide, Sophocle, Alexandre, les philosophes grecs : Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Plutarque, Galien, Artémidore, Asclépiade, Pyrrhus, Apollonius de Thyane.

Les Grecs n'étaient que des enfants au dire des Egyptiens, grands enfants, puisque ce n'est guère par ceux-là que nous connaissons ceux-ci.

Les Egyptiens sortaient peu de chez eux dans les temps historiques, mais les Grecs étaient des grands voyageurs, il n'est guère de philosophes parmi eux qui n'ait visité l'Egypte ou les pays dits barbares : la Perse, la Scythie, etc.

Les Egyptiens ayant connu et pratiqué le magnétisme, il est donc vraisemblable que les Grecs n'ont pas dû l'ignorer, car, même en supposant qu'il fût tenu secret dans les temples, on sait que les philosophes grecs se faisaient initier aux mystères des pays qu'ils visitaient.

Pour la Grèce et Rome, nous ferons le contraire de ce que nous avons fait pour les peuples orientaux dont l'histoire est peu connue, quoique les Grecs et les Romains n'aient pour ainsi dire fait qu'un peuple et que leurs mœurs et usages soient les mêmes, nous en parlerons séparément vu l'abondance des matériaux ; mais cette division n'a pour but que d'aider la mémoire, et nous empiéterons quelquefois de l'un sur l'autre.

L'histoire et la tradition nous apprennent qu'en Grèce, comme en Egypte, les sciences occultes et par conséquent le magnétisme étaient en grande vogue.

Dès les temps héroïques, on guérissait les malades par des procédés magnétiques.

Homère nous dit, dans l'Odyssée, qu'Ulysse étant blessé, son sang fut arrêté de couler par des paroles magiques.

On observait également les songes, on les inter-

prêtait, on consultait les devins sur toutes sortes de sujets.

« Fils d'Atrée, dit Achille à Agamemnon, consultons un devin, un sacrificateur, un interprète des songes, afin qu'il nous découvre le sujet de la colère d'Apollon, et qu'il nous déclare si ce Dieu, apaisé par les sacrifices de nos agneaux et de l'élite de nos chèvres, voudra bien éloigner de nous le fléau de la peste. » (*Iliade*, trad. Mme Dacier, l. I.)

On voit par ce passage que l'onéirocritique marchait de pair avec l'oneirologie : elles ne peuvent, en effet, guère se passer l'une de l'autre.

Pénélope, croyant qu'Ulysse était mort et se voyant obligée d'épouser l'un des prétendants qui se la disputaient, raconte à Ulysse lui-même le songe qu'elle a eu la nuit précédente ; un aigle lui était apparu et avait détruit dans la basse-cour vingt oisons, puis il avait disparu. Mais il revint tout à coup vers elle et lui dit :

« Fille d'Icare, prenez courage ; ces oisons, ce sont les prétendants à votre main, et moi qui vous ai apparu en aigle, je suis votre mari qui veut vous délivrer et les punir. Ce n'est point un vain songe, mais une vision réelle qui va s'accomplir. » (*Odyssée*. l. 19, vers. 547.)

Mille autres passages dans Homère prouvent que de son temps la divination, l'onéirologie, et l'onéirocritique étaient connues. Cassandre prédit la ruine des Troyens. Hélénus, frère de Cassandre,

était aussi devin. Hector mourant annonce à Achille que sa mort est prochaine.

On sait d'ailleurs que les poésies d'Homère, surtout l'Odyssée, sont des poèmes initiatiques. Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'Homère lui-même était magicien. C'est pourtant ce dont il est facile de s'assurer en lisant la *Vie d'Homère*, attribuée à Hérodote.

Homère voulant aller d'Erythrée à Chios, demande à des pêcheurs de le prendre à leur bord ; mais sans daigner faire attention à ses prières, les pêcheurs levèrent l'ancre. Homère fit là-dessus ces vers :

« Nautoniers qui traversez la mer, toujours en butte aux tristes malheurs, et qui, tels que les timides plongeons, tirez une subsistance pénible de cet élément, respectez l'auguste Jupiter-Hospitalier qui règne sur nous. Sa vengeance est terrible : craignez qu'elle n'éclate sur la tête de ceux qui l'offensent. »

Les pêcheurs ayant levé l'ancre furent contrariés par les vents et se virent forcés de revenir au lieu d'où ils étaient partis. Homère était encore assis sur le rivage. Apprenant leur retour, il leur adressa ces paroles :

« Vous avez été contrariés par les vents ; recevez-moi sur votre bord, vous en aurez un favorable. »

Les pêcheurs, touchés de leur faute, l'engagent à monter sur leur navire et lui promettent de

e point abandonner. Et ils arrivent à bon port. *Vie d'Homère*, par HÉRODOTE.)

Une autre preuve qu'Homère était magicien peut se tirer d'un autre passage de sa vie où il promet aux potiers de Samos toutes sortes de biens s'ils lui donnent la récompense qu'ils lui ont promise pour ses chants, et la colère des dieux s'ils ne tiennent pas leur promesse.

Il paraît aussi que la *lithomancie* (divination par le moyen de pierres) était connue dès le temps d'Orphée.

Dans le poème des *Pierres*, attribué à Orphée, il est parlé d'une pierre qu'Apollon donna à Hélénus. Cette pierre, dit le poète, s'appelle *sidérites* et a le don de la parole ; elle est un peu raboteuse, dure, pesante, noire et a des rides qui s'étendent circulairement sur sa surface. Quand Hélénus voulait s'en servir, il s'abstenait pendant 21 jours du lit conjugal, des bains publics et de la viande des animaux : ensuite il faisait plusieurs sacrifices, il lavait la pierre dans une fontaine, l'enveloppait pieusement et la portait dans son sein. Après cette préparation, qui rendait la pierre animée. il la prenait par la main pour l'exciter à parler, et faisait semblant de la vouloir lancer. Alors elle jetait un cri semblable à celui d'un enfant qui désire le lait de sa nourrice. Hélénus profitant de ce moment interrogeait la pierre sur ce qu'il voulait savoir, et en recevait des réponses certaines. C'est sur ces réponses qu'il prédit

la ruine de Troie, sa patrie. ». (*Le Livre d'or*, par HORTENSIUS FLAMEL, 1842, p. 12.)

Pausanias (l. 2 et 35) rapporte que dans le temple d'Epidaure, il y avait une antique colonne, séparée de toutes les autres, et sur laquelle on lisait qu'Hippolyte avait offert à Esculape un cheval de bronze pour le remercier de lui avoir rendu la vie.

Les prophètes d'Israël n'étaient donc pas les seuls à ressusciter les morts, nous verrons d'ailleurs d'autres exemples de résurrections.

Pour nous borner aux temps historiques de la Grèce, nous dirons que la plupart des historiens grecs parlent de l'usage établi d'aller dormir dans les temples sur des peaux de mouton pour obtenir en songe la révélation des remèdes propres à guérir les maladies dont on était atteint et même pour obtenir beaucoup d'autres révélations ; il nous disent également que l'on consultait les oracles pour les mêmes objets.

Hérodote nous apprend que l'oracle du temple d'Amphiaraüs, en Béotie, était estimé par Crésus comme l'un des plus véridiques de tous ceux qu'il avait fait interroger. Cet oracle était principalement consulté pour la guérison des malades.

Voici ce que dit Pansanias à son sujet :

« C'est par des songes, qu'Amphiaraüs fait connaître l'avenir, depuis qu'il est au rang des dieux. Celui qui veut le consulter se purifie d'abord par un sacrifice qu'il offre à Amphiaraüs ; après

plusieurs jours d'abstinence et de fréquentes expiations, il lui immole un bélier sur la peau duquel il se couche, et il attend en dormant qu'un songe lui apprenne ce qu'il veut savoir » (L. I, c. 34.)

Le même auteur ajoute :

« Il y a tout auprès du temple une fontaine qui porte le nom d'Amphiaraüs. On n'y offre pas de sacrifices, et son eau ne sert ni pour les lustrations, ni pour laver les mains; mais ceux qui ont été guéris de quelques maladies par les conseils de l'oracle y jettent de l'or et de l'argent monnayé. »

D'après Strabon, il existait entre Népe et Pralies une caverne consacrée à Pluton et à Junon dans laquelle les prêtres s'endormaient pour les malades qui venaient les consulter.

Aristophane nous donne, sur la manière dont les choses se passaient en pareille circonstance, les détails suivants qui ne manque pas d'intérêt:

Dans son Plutus, après avoir décrit les mystères du temple d'Esculape et les cérémonies qui s'y pratiquaient, Aristophane fait parler Carion, l'esclave de Plutus, ainsi qu'il suit :

« Nous avons mené Plutus aveugle se baigner, puis nous sommes revenus au temple du dieu, où nous avons consacré les pains et fait brûler la fleur de farine; après nous avons fait coucher Plutus sur un petit lit, selon la coutume. Il y avait avec nous un nommé Néoctide qui était aveugle, et bien d'autres atteints de diverses

maladies. Après que le sacrificateur eut éteint les lampes, il nous a commandé de dormir et de ne dire mot si quelqu'un entendait du bruit. Pour moi je ne pus pas dormir... J'ai eu peur quand j'ai vu Esculape arriver, et je me suis enfoui dans le lit, voyant tout à travers mon manteau.

« Le dieu s'est assis auprès de Plutus et lui a d'abord touché la tête, ensuite il lui a essuyé les yeux, il a sifflé, et deux serpents sont sortis du sanctuaire ; je crois qu'ils ont sucé les yeux de Plutus, car il a recouvré la vue... Moi, j'ai battu des mains de joie et me suis mis à réveiller notre maître. »

Le temple de Sérapis (à Canope), est très fréquenté. dit Strabon. Les personnes les plus considérables ont en ce dieu la plus grande confiance et vont dans ce temple chercher des songes pour eux ou pour les autres.

On consultait donc les oracles et l'on allait chercher des songes dans les temples, non seulement pcur soi, mais pour les autres, on faisait plus : on les consultait pour les animaux. Elien rapporte qu'un nommé Lœnëus alla consulter Sérapis sur les moyens de guérir un cheval malade auquel il tenait beaucoup, et que le dieu lui indiqua un remède qui fut suivi de succès.

Il y avait en Laconie un temple dédié à Ino. Pausanias dit qu'il « est célèbre par les oracles qui s'y rendent. Ceux qui s'y endorment reçoivent des lumières sur les choses qui doivent leur

arriver, et la déesse, par le moyen des songes, leur apprend ce qu'ils ont envie de savoir. »

Les Grecs avaient recours aux oracles et aux songes dans toutes les circonstances importantes de leur vie tant publique que privée.

Cicéron (*de Divin.*) nous apprend qu'à Lacédémone, quand les magistrats étaient embarrassés dans l'administration des affaires publiques, ils allaient dormir dans le temple de Pasiphaë, qui était près de la ville, et qu'ils avaient la plus grande confiance dans les oracles qu'elle leur donnait par des songes.

Agésipolis, avant d'attaquer Argos, alla consulter Jupiter Olympien, pour savoir s'il pouvait, en conscience, refuser la trève que lui offraient les Argiens, puisqu'ils prétextaient les mois sacrés, non en temps convenable, mais quand une invasion les menaçait. Le dieu lui répondit qu'il pouvait, sans impiété, rejeter une trève proposée de mauvaise foi.

De là, Agésipolis se rendit à Delphes, et demanda à Apollon s'il était de l'avis de son père. Sur la réponse favorable qu'il en reçut, il entra dans l'Argolide. (XENOPHON. *Hist.* I. V.)

Les armées grecques étaient toujours accompagnées d'un devin et n'entreprenaient rien sans prendre son avis.

Pausanias nous apprend qu'à la bataille de Platée, Tisamène d'Elée servit de devin aux grecs (l. VI. ch. 14).

« Après la bataille de Platée, dit Hérodote, les ennemis furent encore battus à Micale en Ionie. Les grecs avaient pour devin Déiphobe d'Apollonie. Il était fils d'Evénius. Les Corinthiens l'avaient mené avec eux : il faisait dans l'armée les fonctions de devin. » (L. VIV.)

Dans la guerre des Phocéens contre les Thessaliens, Tellias d'Elée faisait les fonctions de devin dans l'armée. Il était en grande estime auprès des généraux, et c'était surtout en lui que les Phocéens avaient mis leur confiance. (PAUSANIAS. (L. XX., ch. I).

L'oracle de Delphes acquit surtout une renommée universelle : on venait le consulter de toutes parts. Nous avons déjà vu Crésus y envoyer des ambassadeurs, et Agésipolis lui demander la confirmation de l'oracle de Jupiter.

Le temple de Delphes était si fréquenté que les principales villes de la Grèce y avaient une chapelle où étaient réunis leurs présents. Ces richesses accumulées excitaient la cupidité des étrangers ; et le temple fut plusieurs fois saccagé. Néanmoins, au temps de Plutarque il y restait encore beaucoup de présents très anciens.

« Dans le lieu où fut le sanctuaire de l'oracle de Delphes dit Diodore de Sicile (*Hist*. l. XVI ch. 26) il y avait une ouverture profonde dont quelques chèvres qui paissaient dans ces campagnes solitaires, s'approchèrent par hasard. Saisies tout-à

coup d'une espèce de fureur, elles poussent des cris extraordinaires.

« Le berger qui les conduisait, fut surpris d'un effet aussi singulier. Curieux d'en connaître les causes il se présente à l'ouverture de la caverne, et frappé lui-même subitement d'un enthousiasme prophétique, il se mit à prédire l'avenir. Le bruit s'en étant répandu dans le pays, on y accourût de tous côtés ; et ceux qui en firent l'essai furent saisis du même enthousiasme. Ces expériences, souvent répétées, confirmèrent la vertu prophétique des exhalaisons qui s'élevaient du fond de la caverne, et dès lors l'autorité sacerdotale s'en empara. (1) »

Il paraît, d'après Elien (*Hist. div.*, l. III ch. I.) que la Terre (Vesta) rendait des oracles à Delphes avant qu'Apollon s'y établit. Les abords du temple étaient gardés par Python, fils de la Terre. Apollon tua le serpent Python et, sur l'ordre de Jupiter fut obligé de se purifier de ce meurtre. Ensuite il s'empara du siège de l'oracle, qui ne fit ainsi que changer de dieu.

C'est dans ce temple que la sibylle Daphné remplit les fonctions de Pythie.

Diodore de Sicile raconte que la sibylle Daphné était fille de Tirésias : qu'ayant été faite prisonnière, elle fut déposée à Delphes comme une oblation au Dieu ; que, déjà instruite dans l'art de

(1) Pourquoi pas cela aussi bien que l'eau de Lourdes

deviner, elle avait fait à Delphes de bien plus grands progrès dans cette science ; enfin, qu'ayant pour inspirateur la nature, ce guide admirable, elle donna par écrit une multitude de réponses.

Daphné vivait longtemps avant le siège de Troye, et vaticina tous les événements de cette guerre, Varron dit que c'est la première devineresse qui fut appelée sibylle.

Lorsqu'un malade n'obtenait pas dans un temple par lui-même ou par le moyen des onéiropoles, la révélation des remèdes qui devaient le guérir, il allait la demander dans un autre s'il en avait les moyens et pouvait même faire plusieurs stations de ce genre, jusqu'à ce qu'enfin il obtint le songe désiré.

C'est ce qui arriva à Aspasie. Dans *Le Vieux-Neuf*, Ed. Fournier rapporte une de ses lettres à Périclès dans laquelle elle raconte ses pérégrinations dans plusieurs temples afin d'obtenir la guérison d'une grave maladie dont elle était atteinte, guérison qu'elle trouva enfin dans le temple de Podalyre à Lycère.

« J'ai suivi exactement, dit-elle, le conseil du sage médecin Naucratès. Je me rends d'abord à Memphis, où j'ai visité sans succès le temple d'Isis. J'ai vu la déesse et son fils Orus, assis sur un trône supporté par deux lions ; de brillants fétiches ornaient son autel, où le matin brûlait de l'encens, le jour de la myrrhe, et durant la nuit, s'exhalaient de délicieux parfums

de Céphis. Là, j'appris que le jeune Alexandre s'était endormi dans le sanctuaire : on lui avait révélé dans un songe un remède pour guérir son ami Timoléon et son vœu avait été exaucé.

« Moi-même, je m'endormis dans ce lieu sacré, sans obtenir de faveur, et l'on me dit que mon incrédulité était cause de mon malheur. Je partis pour Patras, où je vis la déesse Hygie, non telle que la représente Aristophane, agile, gracieuse, ses robustes flancs ceints d'un léger vêtement, tenant d'une main la coupe d'une muse, d'où s'élance un serpent, mais je la vis sous une forme mystérieuse à cinq faces. Une fontaine sacrée s'offrit à ma vue, et pendant que je déposais mon offrande au pied de la déesse,je devais, suivant le conseil des prêtres, attacher mes regards sur un objet flottant, sur l'onde de la fontaine. Mais je n'obtins rien. J'allai plus loin, et partout où j'arrivais, les dieux me semblaient aussi sourds que ton Aspasie était chagrine. Soudain, j'entends nommer Podalyre ; je demande, on me dit que son temple est à Lycère ; je m'y rends aussitôt. A peine suis-je arrivée, que je me baigne dans le fleuve. En sortant de l'eau, je répandis sur moi un baume adorant que Sozime, notre ami, m'avait donné le jour où je quittai Athènes.

« Je tâchai par mes prières de me rendre digne de la réponse du dieu. A l'approche de la nuit, je me couchais sur la peau d'une chèvre, près de

la colonne qui portait la statue du dieu et je fus plongée dans un doux sommeil. Bientôt autour de moi se répandit une clarté suave. Crois-moi, Périclès, oui crois-moi ; dans ce calme de l'âme, le divin Esculape, enveloppé d'un brillant nuage, m'apparut avec ses deux filles et me promit la santé. Mon sommeil fut profond jusqu'au point du jour. A mon réveil, je me trouvai sur le même côté où je m'étais mis la veille. Je vis Cyprine ; Cyprine, qui fut aimée de Podalyre, vint elle-même ; elle vint et me guérit. O vous ! Podalyre, Cyprine, Esculape, recevez à jamais l'encens de la main d'Aspasie et de Périclès !

« Apprends, de plus, que le même jour, une femme infortunée, affligée d'un engorgement au sein, vit en songe le petit dieu Harpocrate étendu sur des feuilles de lotus, enveloppé depuis les pieds à la tête et qui lui demandait le lait de ses mamelles ; ce qui fut cause qu'on lui donna un remède salutaire.

« Les prêtres désignent ces songes sous divers noms, soit qu'ils les interprêtent pour la guérison, soit que la divinité elle-même apparaisse dans le songe et donne la santé. Quels rêves ! dis-tu, Périclès, et peut-être en ris-tu. Ce qui toutefois n'est pas un rêve, c'est que je suis guérie et que je t'aime. »

Ces derniers mots prouvent qu'au temps de Périclès la médecine occulte avait beaucoup perdu de sa faveur ; que les gens instruits

n'y croyaient plus et ne faisaient qu'en rire.

Les temples paraissaient des lieux plus favorables pour obtenir des songes ; mais ce n'est pas seulement dans ces lieux que l'on songeait ; on obtenait de ces révélations partout. Comme le dit Aub. Gauthier (*Hist. du Somn.* t. I. p. 243.) : « Dès les premiers temps de la Grèce, on sait que Cléonyme fut guéri par Achille dans un songe. »

Socrate eut un songe dans sa prison trois jours avant sa mort ; ce fut en voyage, et en passant par Phérès, que Eudémus eut le sien ; Simonide songea un moment avant de s'embarquer ; l'Arcadien de Mégare était couché chez un de ses amis quand il songea à son ami couché et assassiné dans une hôtellerie: Alexandre était assis sur le lit de Ptolémée lorsqu'un dragon lui apparut avec la racine qui devait guérir le malade ; Quintus était chez lui en Asie quand il vit, en dormant, Cicéron qui tombait dans un fleuve, et Cicéron lui-même était à sa maison d'Atina lorsqu'il fut informé par un songe de ce qui se passait à son sujet ».

Simonide ayant rencontré sur son chemin le corps mort d'un homme qu'il ne connaissait pas, l'enleva; et comme il allait pour s'embarquer, il lui sembla en dormant que l'homme à qui il avait donné la sépulture l'avertissait de ne point monter en mer, ou qu'autrement il périrait. Cet avertissement le fit changer de résolution, et l'on

sut depuis que le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer avait fait naufrage. (Cicéron, *Divin.* l. I.)

On avait dérobé dans le temple d'Hercule une coupe d'or d'un prix considérable, et le dieu étant apparu en songe à Sophocle, lui indiqua celui qui avait commis ce larcin. Sophocle négligea deux fois de suite le même avertissement; mais le songe étant revenu à plusieurs reprises, il en alla rendre compte à l'Aréopage. Aussitôt, les Aréopagistes firent arrêter celui que Sophocle avait nommé, on le mit à la question ; il confessa le vol et rendit la coupe. Ce temple fut depuis appelé le temple d'Hercule accusateur. (Ciceron, *Divin.*, l. I.)

Ptolémée, l'un des principaux lieutenants d'Alexandre, avait été blessé par une flèche empoisonnée et souffrait cruellement. Alexandre, qui était au chevet de son lit, fut pris de sommeil; alors le dragon que nourrisait sa mère lui apparut en songe avec une racine dans la gueule, lui désigna le lieu où on la trouverait et lui dit qu'elle guérirait Ptolémée. Alexandre, à son réveil, raconta ce songe à ses amis, on envoya au lieu indiqué chercher la racine, et Ptolémée fut guéri, ainsi que plusieurs soldats dans la même situation. (Ciceron. *Divin.* l. II.)

Pythagore prétendait, dit Elien, que les morts, en se rassemblant, produisaient des tremblements de terre; et que l'espèce de bourdonnement qui retentit souvent dans les oreilles est la voix des

Génies. Lorsqu'en voyageant, ajoute Elien, Pythagore arrivait dans une ville, on disait : Pythagore vient ici, non pour enseigner, mais pour guérir.

Effectivement ce philosophe guérissait les maladies du corps aussi bien que celles de l'âme.

Pour opérer ses cures, il ne faisait pas seulement ni principalement usage des médicaments tirés des trois règnes de la nature, mais du chant et d'autres moyens et procédés magnétiques.

Si quelqu'un était malade de corps, dit Porphyre, Pythagore le guérissait ; s'il était malade de l'esprit, il le consolait ; il calmait sa douleur, partie par des enchantements et des vers magiques, partie par des signes. Il savait certains vers au moyen desquels il remédiait aux maladies du corps. Il suffisait qu'il les chantât pour que le malade recouvrât sa première santé. Il en avait avec lesquels il procurait l'oubli de la douleur, apaisait la colère et comprimait les désirs.

Socrate, qui avait pris pour maxime la devise de l'oracle de Delphes : Connais-toi toi-même, considérait comme la partie la plus importante de la connaissance de soi-même, les inspirations qui nous viennent en songe ou autrement. Son démon est devenu légendaire.

« Tel que tu me vois, dit-il, mon cher Phèdre, je suis devin. Non pas, il est vrai, très habile : je ressemble à ceux dont l'écriture n'est lisible que

pour eux-mêmes, j'en sais assez pour mon usage. » (SOCRATE, *in Phèdre*).

« La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance : c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne de ce que je vais faire et ne m'y pousse jamais » (I. 1er *Alcibiade*).

Si Socrate vivait aujourd'hui, les spirites diraient qu'il est médium auditif.

« Un phénomène extraordinaire, dit-il encore, s'est manifesté à moi depuis mon enfance : c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exorte à rien entreprendre. C'est elle qui s'est toujours opposée à moi, quand j'ai voulu me mêler des affaires de la République, et elle s'y est opposée fort à propos ; car sachez bien que, depuis longtemps, je ne serais plus en vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé, ni pour vous, ni pour moi (1). »

Ce démon ne lui donnait pas seulement des conseils pour lui-même mais encore pour ses amis.

On lit dans le Théagès : « Si l'un de mes amis me communique un dessein, et que la voix se fasse entendre, c'est une marque sûre qu'elle

(1) Combien de nos politiciens auraient besoin d'avoir à leur service une pareille voix et surtout de lui obéir !

n'approuve pas ce dessein et qu'elle l'en détourne. »

« Socrate conseillait à ses amis de faire, le plus parfaitement qu'ils pourraient, les choses nécessaires ; mais touchant celles dont l'issue était douteuse, il les envoyait consulter les oracles pour savoir s'il fallait les entreprendre ; il ajoutait : que ceux qui veulent gouverner heureusement les familles et les états avaient grand besoin de la divination.

« ... Il assurait qu'il y avait de l'impiété à consulter les oracles sur ce qui se peut peser ou compter, parce qu'il faut apprendre ce que les dieux ont bien voulu que nous puissions savoir ; mais qu'il fallait avoir recours à la divination pour s'instruire des choses qui surpassent notre connaissance, puisque les dieux les révèlent à ceux qui se les sont rendus propices. » (XÉNOPHON. *Choses mémorables.*)

On voit que les idées de Socrate se concilient très bien avec le libre arbitre de l'homme ; les génies, démons, esprits, inclinent, mais ne nécessitent pas ; ils conseillent, mais ils ne commandent pas. Il nous indique par là même en quoi consiste l'usage de la divination, et où commence l'abus, la superstition.

Les paroles suivantes, qu'il adresse à ses juges, développent cette thèse et nous montrent que souvent ce que nous considérons comme un mal est en réalité un bien :

« Je veux vous raconter comme à des amis, dit-il, une chose qui m'est arrivée aujourd'hui, et vous apprendre ce qu'elle signifie :

« Cette voix prophétique du démon qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans tout le cours de ma vie ; qui, dans les moindres occasions, n'a jamais manqué de me détourner de ce que j'allais faire de mal, aujourd'hui, qu'il m'arrive, comme vous voyez, des choses que l'on pourrait penser assurément être les plus grands des maux, ce Dieu a gardé le silence. Sa voix ne m'a pas arrêté, ni ce matin, quand je suis sorti de ma maison, ni quand je suis venu devant ce tribunal, ni tandis que je parlais, et quand j'allais dire quelque chose. Cependant, dans beaucoup d'autres circonstances elle vient m'interrompre au milieu de mon discours. Aujourd'hui, elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, ni de mes paroles. Quelle peut être la cause de cela ? Je vais vous le dire : c'est que ce qui m'arrive est, selon toute vraisemblance, un bien ; et nous nous trompons sans doute, en pensant que la mort est un mal. Une preuve évidente pour moi, c'est qu'infailliblement, si j'eusse dû faire mal aujourd'hui, le signe ordinaire m'en eût averti. »

Hermogène engageant Socrate à se concilier la bienveillance de ses juges par quelques paroles flatteuses, il répond : « De par Jupiter, m'étant déjà mis deux fois à méditer quelque chose pour ma défense, mon démon s'y oppose ;... peut-être,

par un effet de sa bonté, m'invite-t-il à terminer mes jours, non seulement dans le moment le plus favorable de ma vie, mais de la manière la plus douce. »

Si chacun de nous écoutait aussi attentivement son intérieur et suivait ses conseils, nous aurions moins de panamistes et d'anarchistes.

Le divin Platon, principal disciple de Socrate, ne faisait pas moins de cas des songes et des oracles que son maître ; et s'il faut être fou pour prendre au sérieux ces futilités, nous serons obligés de le classer dans cette catégorie, en compagnie, dieu merci, de beaucoup d'autres profonds penseurs.

« Les plus grands biens, dit-il, nous arrivent par un délire inspiré des dieux. C'est dans le délire que la prophétesse de Delphes et les prêtresses de Dodone ont rendu, aux citoyens et aux états de la Grèce, mille importants services. De sang froid, elles ont fait fort peu de bien, ou même elles n'en ont fait aucun. Parler ici de la sibylle et de tous les prophètes qui, remplis d'une inspiration céleste, ont, dans beaucoup de rencontres, éclairé les hommes sur l'avenir, ne serait passer beaucoup de temps à dire ce quo personne n'ignore. » (PLATON, *Phèdre.*)

La raison est utile, mais elle est souvent insuffisante pour nous diriger dans les circonstances critiques de la vie. Pour y suppléer, Platon, comme Socrate, nous conseille d'avoir recours à

la divination, c'est-à-dire d'interroger le Dieu qui est en nous ; et pour obtenir une réponse, de nous placer dans des conditions physiques et morales convenables.

« Comme pendant le sommeil la partie de l'âme qui est le siège de l'intelligence et de la raison est languissante et assoupie, et que la partie animale et féroce est encore excitée par le boire et le manger qui surchargent le corps, celle-ci profite du sommeil pour se livrer à son délire ; alors les images les plus déraisonnables viennent l'assiéger.

« Mais si un homme, accoutumé à une vie sobre et réglée, ne se livre au sommeil qu'après avoir nourri de bonnes pensées la partie raisonnable et intelligente de son âme; s'il accorde à la partie animale ce qu'elle demande, mais sans la rassasier, afin qu'elle ne trouble pas l'intelligence par l'excès de la joie ou par le cri des besoins ; s'il a su maîtriser et faire fléchir la troisième partie où réside l'ardeur de la colère, alors il arrivera que ces deux parties de l'âme seront réprimées, et que la première, celle de la raison, accueillera les songes avec toute la vigueur et la pureté de la nature, comme ils se représenteront à elle dans tout leur calme et leur vérité. » (*République*.)

Il dit encore (*In Meno, vel de virtute*) que « les inspirés n'entendent pas et ne comprennent pas ce qu'ils disent dans leurs vaticinations, quoiqu'ils

prédisent beaucoup de grandes choses, et que le succès accompagne leurs prédictions. »

Il faut donc leur adjoindre des interprètes. A l'onéirologie il faut ajouter l'onéirocritie. C'est l'avis de Platon. Il ne faut pas croire aveuglément tous les songes, il faut les éprouver au creuset de la conscience ; en dernier ressort, la divination est subordonnée à la raison.

« C'est à l'homme sain, dit-il, d'examiner, si sa mémoire le lui retrace, ce qui a été révélé dans le sommeil ou dans la veille, de peser avec prudence les visions qu'il a reçues et de rechercher le bien et le mal, passé, présent et futur, dont elles sont le signe ; mais celui dont la raison est égarée, et qui n'est pas encore revenu de son trouble, ne doit pas juger ses propres paroles et ses propres visions. Il y a longtemps qu'on a dit avec raison que, faire ses affaires et se connaître soi-même n'appartient qu'à l'homme sage. »

Aristote même, le positif Aristote, a beaucoup étudié et médité sur l'onéirologie ; il en parle dans beaucoup d'endroits de ses œuvres, et il a même composé un traité spécial sur *la Divination par le sommeil*, où l'on trouve les raisonnements les plus judicieux sur cette matière. On pourra en juger par les quelques extraits qui suivent :

« Dans le sommeil, on sent mieux que dans la veille les petites émotions intérieures. Ce sont elles qui apportent les visions qui mettent dans

le cas de présager sur les choses mêmes d'où sont émanées les impressions.

« Les commencements dans les maladies comme dans tout le reste, sont faibles, et dès lors, peu sensibles. Mais s'ils se dérobent au tumulte du jour et à l'inattention des sens, ils doivent être nécessairement plus évidents la nuit, et faire présager, pendant le sommeil, les maladies ou les affections qui doivent se développer dans le corps. » (*De la Divination par le sommeil.*)

D'après Aristote, cette faculté ne s'exerce pas seulement pour soi-même, mais encore pour ses amis et connaissances :

« Il y a des hommes qui ont des songes très exacts et qui prévoient principalement les choses futures, parce qu'elles intéressent leurs amis ou leurs connaissances intimes. Cela vient de ce qu'ils sont mutuellement inquiets les uns des autres. » (*De la Divination par le sommeil*, ch. II

On prétexte, pour rejeter tous les songes, les visions, les révélations, que la plupart ne se réalisent pas. On pourrait donner beaucoup de raisons de ce fait. Aristote donne la suivante qui n'est pas sans fondement :

« Il n'est pas étonnant que, parmi les songes, il y en ait plusieurs qui ne se réalisent pas. Souvent les pronostics qui nous présagent le vent ou la pluie ne s'effectuent pas ; il suffit qu'un mouvement inattendu change l'atmosphère.

« Vous prenez une résolution ; vous l'avez fa

précéder d'une sage et mûre délibération ; vous êtes prêt d'agir ; mais il survient, en sens contraire, d'autres motifs plus graves, et la résolution n'a plus lieu. Il en est de même des songes : les circonstances subséquentes peuvent détruire ce qui, naturellement, devait arriver au moment du songe. Car tout ce qui devait arriver n'arrive pas, et ce qui sera n'est souvent pas ce qui devait être. »

Le Père de la médecine n'est pas comme certains de ses enfants, prétendant qu'on ne doit jamais s'élever au-dessus des faits matériels: il admet comme les autres philosophes de son temps, l'art de conjecturer et aussi celui de deviner.

« C'est par les choses qui sont évidentes, dit-il, que l'on apprend à connaître celles qui sont cachées ; les choses futures par celles qui sont présentes ; celles qui sont, par celles qui ne sont plus ; et celles qui ne se comprennent pas, par celles qui se comprennent. » (HIPPOCRATE, *Du Régime*. l. I.)

Il dit aussi qu'il y a des songes divins qui indiquent les choses bonnes ou mauvaises qui peuvent arriver aux Etats ou aux particuliers. Il y a d'autres songes où l'âme annonce à l'avance les affections du corps, un excès des choses naturelles, de plénitude, de vacuité, ou un changement dans celles qui sont les plus habituelles.

On peut se tromper, ajoute-t-il, dans l'inter-

prétation de ces songes, et c'est pourquoi on ne doit pas s'y fier aveuglement et se contenter d'adresser des prières aux dieux, mais il faut s'aider soi-même.

Néanmoins, Hippocrate estime que c'est une chose très importante que la divination, et il affirme que celui qui juge bien des songes, possède une grande partie de la sagesse. Quant à l'explication des songes, voici celle qu'il donne

« L'âme veille toujours. A la vérité, divisée et comme séparée d'elle-même quand elle fait le service du corps, non seulement elle ne s'appartient pas, mais elle est distribuée par parties dans le corps; aux sens pour entendre, pour voir, pour toucher, pour agir, et enfin pour tous les besoins du corps, à tel point qu'elle ne peut pas s'occuper d'elle-même.

« Mais lorsque le corps repose, l'âme se met en mouvement, et s'insinuant doucement dans toutes les partie de sa demeure, elle la gouverne et achève toutes les actions du corps.

« Car le corps, qui dort, ne sent pas; mais l'âme qui veille a une entière intelligence; elle voit les choses visibles, entend celles qui se font entendre, elle va, elle touche, s'attriste ou réfléchit; tout ce qui constitue enfin les fonctions de l'âme et du corps, l'âme les fait elle-même pendant le sommeil.

« Celui qui sait bien juger toutes ces choses possède une grande partie de la sagesse. » (Hipp

ᴘᴏᴄʀᴀᴛᴇ. *Livre des songes.* Trad. Aub. Gautier.)

Plutarque, qui a beaucoup médité et beaucoup écrit sur les oracles, les songes, la divination, exprime une opinion analogue à celles que viennent d'émettre Hippocrate et Aristote.

« L'âme, dit-il, possède la faculté de deviner quand elle est unie au corps ; mais son union intime avec une nature mortelle en émousse l'activité.

« Pourrions-nous en douter, ou même en être surpris, quand nous voyons, sans parler des autres facultés de l'âme, combien la mémoire, qui est l'opposé de la divination, a de force et de pouvoir pour retenir et conserver les choses passées ou plus tôt pour leur donner un nouvel être ? Car ce qui est passé n'a plus d'existence, tout existe et périt successivement, les actions, les paroles et les affections. Le temps, comme un fleuve rapide, les entraîne dans sa course ; mais la mémoire, par je ne sais quel moyen, donne une substance et une forme à ce qui n'est plus. Elle est pour nous, l'ouïe des sourds et la vue des aveugles.

« Il ne faut donc pas s'étonner que, pouvant saisir ce qui n'est plus, elle prévoie ce qui n'est pas encore. L'avenir la touche même davantage et est plus intéressant pour elle ; elle tend vers le futur et l'embrasse déjà, au lieu qu'elle est séparée du passé et n'y tient que par le souvenir. Les âmes ont donc cette faculté innée, mais à la vérité faible et obscure ; elle n'a-

git qu'avec difficulté. Cependant, il est des âmes en qui elle se développe tout à coup, soit dans les songes, soit dans les sacrifices, quand le corps est purifié ou qu'il se trouve dans une disposition favorable à l'enthousiasme, et que la partie raisonnable et contemplative, dégagée de l'impression des objets présents qui troublaient son action, applique l'imagination à prévoir l'avenir... PLUTARQUE. *Des Oracles abandonnés*).

Galien croit fermement à l'efficacité des remèdes indiqués par les songes ; il en cite un grand nombre d'exemples. Il rapporte entre autres faits de ce genre, qu'un homme riche du milieu de la Thrace atteint d'une maladie incurable, avait été averti en songe de se rendre à Pergame dans le temple d'Esculape, que là, le Dieu avait prescrit de former une boisson avec des vipères, et de s'en frotter tout le corps, que son mal prit alors le caractère de la lèpre, mais qu'ensuite, à l'aide du remède que lui avait conseillé le dieu, il fut entièrement guéri.

Il dit ailleurs qu'un prêtre d'Esculape se guérit d'un long et violent mal de côté en se saignant au haut de la main, d'après l'ordre que le dieu lui en avait donné en songe.

Au surplus, Galien parle des remèdes indiqués en songes d'après sa propre expérience : il avait été guéri lui-même par ce moyen et il avait guéri nombre d'autres personnes ; il va jusqu'à dire



Bas-relief d'un artiste inconnu *(Tiré du Journal du Magnétisme*, t. XIX.*)*

que « assisté de la divinité » il ne s'est jamais trompé dans ses pronostics.

Artémidore nous a conservé, dans son livre des songes, la prière suivante adressée à Sérapis par un malade : Il demande que, s'il doit guérir, le dieu en songe lui secoue la main droite, et, dans le cas contraire, la main gauche.

On trouve peu d'exemples en Grèce de guérisons des malades par l'action directe du magnétisme, c'est-à-dire par l'influence de l'homme sur un autre.

Celse nous apprend qu'Aclépiade endormait au moyen de frictions ceux qui étaient atteints de frénésie et qu'il arrivait même souvent que les malades se trouvaient plongés dans une véritable léthargie.

Il employait surtout ces frictions contre l'hydropisie, nous dit Leclerc (*Hist. de la méd.*) ; et Cœlius Aurelianus observe qu'Asclépiale faisait souvent continuer les frictions jusqu'à ce que le malade tombât dans un sommeil qu'il considérait comme salutaire.

Le bas-relief ci-contre représente évidemment Asclépiade ou un autre guérisseur quelconque dans l'exercice de sa fonction.

Galien recommande également des frictions surtout celles que l'on exécute en tournant la main. (*De sanitate*, l. 5.)

Ce que Plutarque nous raconte de Pyrrhus

prouve que l'on connaissait alors non seulement le magnétisme, mais la polarité longitudinale, qui a pour centre le plexus solaire, pour pôle négatif la *lune* (le cerveau) et pour pôle positif la *terre*, (les viscères abdominaux).

« Pyrrhus, dit Plutarque, passait pour avoir la vertu de guérir les rateleux, en sacrifiant un coq blanc, et en pressant doucement de son pied droit ce viscère des malades couchés sur le dos. Il n'y avait point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fit ce remède quand il en était prié, et pour récompense, il ne prenait que le coq même qui avait été sacrifié, et ce présent lui était très agréable.

« On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avait une vertu divine ; comme cela parut après sa mort, car son corps ayant été brûlé sur le bucher et réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, et sans aucune marque qu'il eut été endommagé par le feu. »

S'il existe une fluide magnétique qui, partant du centre vital, le plexus solaire, s'irradie en tous sens, mais principalement dans le sens longitudinal, il est naturel que la région pelvienne soit magnétisée par les membres pelviens ; le procédé employé par Pyrrhus est donc très logique.

Notons aussi qu'il pose le pied droit sur la rate qui est située à gauche ; et que, suivant toute apparence, il aurait mis le pied gauche sur le foie. On sait d'ailleurs que Pyrrhus était très ver-

sé dans les sciences occultes. Plutarque va même jusqu'à lui reprocher son entêtement pour les songes et les présages.

Dans une histoire du magnétisme, on doit consacrer au moins quelques pages à Apollonius de Thyane, qui fut à la fois un thaumaturge et un prophète de premier ordre, que l'on a souvent mis en parallèle avec Jésus, non pas pour faire d'Apollonius l'égal de Dieu, mais pour ramener Jésus au rang des hommes, homme supérieur, à la vérité, mais homme.

« Cet Apollonius, dit Hiéroclès, ce mortel qui fit tant de choses étonnantes, nous ne le regardons pas comme un Dieu, mais comme un homme qui fut chéri des dieux ; tandis que les chrétiens croient leur Jésus, Dieu. »

Apollonius de Thyane était pythagoricien, comme le prouve sa conduite à défaut d'autres témoignages : Pour se préparer à sa mission, il observa le silence pendant cinq années.

Il n'était encore qu'un jeune homme lorsqu'il guérit un hydropique. Ce malade avait eu en songe la révélation d'aller trouver Apollonius et qu'il le guérirait.

On le voit plus tard guérir un démoniaque à Athènes, faire de nombreux miracles, opérer des merveilles extraordinaires à Alexandrie et partout où il passe.

Ici, il apprivoise un satyre ; là, il guérit un fou ;

lus loin il guérit un hydrophobe ; ailleurs, il ésuscite une jeune fille que l'on portait en terre. ltant en prison et enchaîné, il se délivre de ses haînes, et fait un grand nombre de prédictions ui se réalisent.

Et ces prophéties et ces miracles ne sont con- estés de personne parmi ses contemporains ; les hrétiens, aussi bien que les payens, en recon- aissent l'authenticité et l'identité extérieure vec ceux de Jésus.

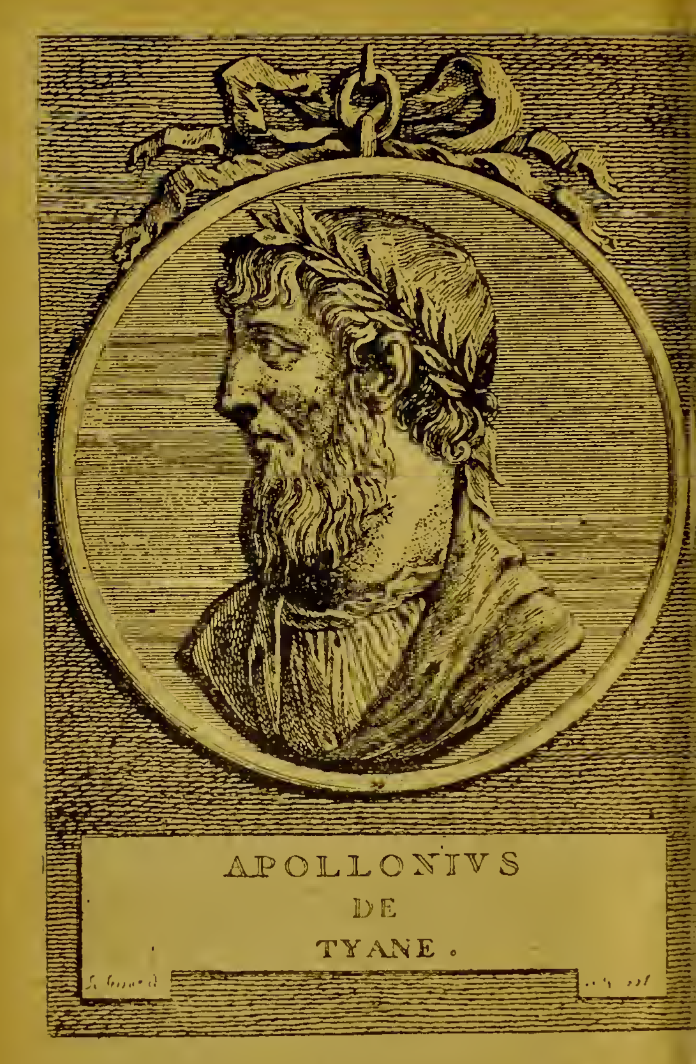
Toute la différence qu'ils y trouvent, ou plu- ôt qu'ils y mettent, c'est que Jésus est Dieu, andis qu'Apollonius est un suppôt de Satan.

Saint Justin, son contemporain ; Lactance, Ar- obe, Eusèbe, Saint Jean Chrysostôme, qui le uivent de près, reconnaissent la réalité des iracles d'Apollonius. Ils sont suivis par Saint érome, Saint Augustin, Sidoine, Apollinaire, édrénus, Georges le Syncelle.

La plupart de ces saints personnages attri- uent les hauts faits d'Apollonius à l'interven- on du diable ; mais il ne les révoquent pas en oute, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire 'ils l'avaient pu.

Saint Justin va même jusqu'à dire que les ou- rages de cet « imposteur » ont résisté à la vio- nce de la mer, à la force des vents et aux assauts es rats et des bêtes sauvages.

Saint Jérôme, tout en convenant de la réalité es miracles opérés par Apollonius, les regar-



(Tiré de la *Vie d'Appollonius de Thyane*, par LEGRAND D'AUSSY.)

de comme des prestiges qu'on ne doit pas comparer au pouvoir du Sauveur. Et il ajoute : « Ce fut un sage qui sut profiter partout où il alla et qui revint de ses longs voyages plus savant et meilleur. »

Si le commerce avec les démons rend plus sages et meilleurs les hommes qui s'y livrent, pendant que tant de chrétiens, qui prétendent avoir le monopole des communications avec les bons esprits sont si peu sages, il s'en suit que le démon est le vrai Dieu.

Sidoine Apollinaire n'est pas si absolu que ses confrères en christianisme ; il ne considère pas Apollonius comme un prestidigitateur ou un possédé. Dans une lettre à un de ses amis il s'exprime ainsi qu'il suit :

« Vous m'avez demandé une vie du pythagoricien Apollonius, je vous l'envoie... En suivant dans votre lecture notre Thyanéen sur le Caucase et dans l'Inde, chez les Gymnosophistes l'Ethiopie et les Brahmanes indiens, voyagez en quelque sorte avec lui. Lisez la vie d'un homme qui, la religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses ; d'un homme recherché des riches et qui n'a point recherché les richesses, qui aima la science et méprisa l'argent ; d'un homme frugal au milieu des festins ; habillé de lin parmi les gens vêtus de pourpre ; austère au centre de toutes les voluptés... enfin pour tout dire en un mot, d'un homme tel que peut-être

l'historien chercherait vainement dans tout le passé une vie de philosophe comparable à la sienne. »

Avant de devenir évêque de Clermont, Sidoine avait été préfet du Prétoire, ambassadeur, patrice, sénateur, et il était avec tout cela savant et lettré. Son jugement est donc d'un grand poids.

Pour qu'il ait pris la peine d'écrire la vie d'Apollonius et pour qu'il en ait porté le jugement qu'on vient de voir, il faut que ces éloges soient mérités.

D'où vient que, contrairement à Jérôme, Augustin, etc., Sidoine n'attribue pas à Apollonius des rapports avec le démon ? Est-ce parce que le christianisme triomphant au temps de Sidoine (Ve siècle), n'avait plus à redouter et par conséquent à dénigrer un concurrent de Jésus ?

Mis en prison par ordre de Vespasien, Apollonius se délivre de ses fers et présente lui-même sa défense devant le tribunal; puis il se rend invisible à tous les regards et se fait voir le même jour à cinquante lieues de là à ses disciples.

Les Actes des apôtres racontent qu'une aventure semblable arriva à Pierre ; toute la différence, c'est que Pierre fut délivré par Dieu, tandis que le libérateur d'Apollonius fut Satan. Mais Pierre ne s'étant pas rendu invisible d'un côté et visible de l'autre à cinquante lieues plus loin, il s'ensuivrait que Satan est un plus puissant thaumaturge que Dieu.

Apollonius eut un grand nombre de disciples : il est dit au livre IV, ch. 37 de sa vie, qu'il en perdit beaucoup dans une circonstance, ce qui implique qu'ils étaient nombreux. Parmi eux l'on compte Vespasien et Titus.

A l'âge de cent ans Apollonius disparut et l'on ne sait pas ce qu'il devint.

Dans sa vie d'Alexandre Sévère, l'historien Lampride dit (ch. XXIX) que cet empereur « passait dès le matin dans son oratoire pour y pratiquer des cérémonies religieuses en l'honneur des patrons qu'il s'était choisis. Là se trouvaient, avec les bons princes qui avaient reçu l'apothéose, des âmes saintes parmi lesquelles Apollonius ; et à ce que rapporte un écrivain de ce temps, le Christ, Abraham, Orphée, et d'autres dieux de cette sorte, ainsi que les images de ses ancêtres. »

L'empereur Adrien recueillit avec soin toutes les lettres d'Apollonius qu'il put trouver et les déposa dans son beau palais d'Antium, avec un petit livre écrit par ce philosophe sur les réponses qu'il avait reçues de l'oracle de Trophonius.

Ce livre se voyait encore à Antium lorsque Philostrate vivait et il n'y avait point de singularité qui rendit cette ville célèbre, autant que la conservation de ce manuscrit. (Philostrate l. VIII, ch. VIII.)

Le Magnétisme à Rome

SOMMAIRE : Les Étrusques. Les Toscans. Janus. Carmenta. La Sibylle Cimmérienne. La Sibylle Cumane. La Sybille Samienne. Confiance qu'inspiraient les sibylles. Les songes dans les temples. Les songes particuliers. Opinion des Romains sur la divination. Les philosophes. Les poètes. Prédictions à J. César, à Tibère. Le temple d'Esculape, d'Héliopolis, d'Amphiloque, d'Antinoüs, de Latobius. Les livres de magie à Rome. Les Ophiogènes. Vespasien. Asclépiade. L'Amphitrion de Plaute. Le somnambulisme. Simon le magicien. Apulée. Tablettes des temples.

Les Romains ont puisé leurs connaissances un peu à toutes les sources : chez leurs prédécesseurs en Italie, les Latins et les Étrusques, chez les Troyens et chez les Gaulois, plus tard chez les Grecs, qui avaiênt eux-mêmes mis à contribution les orientaux et les barbares.

Il paraît, par une allusion qu'y fait Clément d'Alexandrie, que les Etrusques excellaient dans la nécromancie :

« Que les secrets des temples des Egyptiens, dit-il, et que la *nécromancie des Etrusques* demeurent dans les ténèbres. Toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes et de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés.

« Les chèvres qu'on a dressées à la divination et les corbeaux que l'on a instruits à rendre des oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les associés de ces charlatans qui trompent tous les hommes. »



ÉVOCATION

Tirée du *Recueil des Antiquités égyptiennes, étrusques*, etc., par DE CAYLUS.

D'autre part, Cicéron nous apprend qu'ils excellaient dans divers genres de divination qu'ils ont transmis aux Romains :

« Je crois apercevoir, dans la nature des lieux où chaque genre de divination s'est établi, les raisons qui l'on fait naître. Les Egyptiens et les

Babyloniens, qui habitent dans ces vastes plaines où nulle hauteur ne peut empêcher qu'on ne découvre entièrement le ciel, se sont principalement appliqués à la connaissance des astres. Les Etruriens, au contraire, plus soigneusement instruits des choses de la religion, et immolant plus souvent des victimes, ont particulièrement étudié les entrailles des animaux ; et comme il résulte de la nature de leur climat qu'on y voit plus fréquemment des éclairs, des tonnerres, des phénomènes célestes ou des productions bizarres de la terre ou des conceptions monstrueuses de la part des hommes ou des animaux, ils se sont rendus très habiles dans l'interprétation des prodiges». (CICERON. *De la Divination*, l. I.)

La figure ci-contre, donnée par Caylus dans son *Recueil des antiquités égyptiennes, étrusques, etc* a tout l'air d'une invocation adressée aux dieux, peut être à la lune, pour obtenir la guérison d'un malade. C'est l'interprétation que lui donne Caylus lui-même :

« La figure couchée, dit-il, a le visage découvert et colorié, elle a les pieds séparés et la femme ou le jeune homme debout a les bras étendus et paraît implorer du secours pour un mourant en s'adressant à un astre que l'on aperçoit dans un coin de la composition. »

Les anciens Toscans n'étaient pas moins initiés à la magie que leurs voisins les Etrusques.

Lorsque Rome fut assiégée pour la première fois par Alaric, en 408, des enchanteurs toscans proposèrent de mettre les Goths en fuite par le moyen de secrets qu'ils possédaient. Zosime dit que le préfet, les sénateurs romains et même le pape Innocent I y consentirent et que, si les enchantements ne furent pas achevés, ce fut parce que les Toscans voulurent faire renouveler les anciens sacrifices qu'on faisait autrefois au capitole et à la porte de la ville. Le peuple romain ne voulut pas y assister et aima mieux se délivrer d'Alaric avec de l'argent.

Janus, qui conduisit les premiers Romains en Italie et les établit à Rome, possédait, comme l'indique sa représentation à double visage, la connaissance du passé et de l'avenir ; il voyait ce qui était devant lui aussi bien que ce qui était derrière, et il prédit les hautes destinées de la cité qu'il fonda.

Carmenta, mère d'Evandre, faisait l'admiration des peuples par ses prédictions, et cela avant l'arrivée de la sibylle de Cumes en Italie. (Tite-Live, l. I.)

La sybille de Cumes prophétisait déjà dans la Campanie lorsqu'Énée y aborda. Virgile dit qu'elle rendait ses oracles dans un antre profond près du lac Averne. Lorsqu'elle vaticinait, elle éprouvait des convulsions violentes. Son visage

changeait de couleur, ses cheveux se hérissaient, sa poitrine se gonflait, l'écume paraissait sur ses lèvres. (*Enéide*, l. VI.)

Cette prophétesse est la sibylle dite cimmé-rienne, dont nous avons déjà parlé.

Il y eut plus tard à Cumes une autre sibylle dite sibylle Cumane dont le nom était Amalthée ou Démophile ; elle ne vint à Rome que sous Numa Pompilius, d'après les uns, ou sans Tarquin d'a-près d'autres.

Ce fut elle qui apporta à Tarquin les fameux livres sibyllins dont on connaît l'histoire. Ces livres étaient au nombre de neuf, dont elle deman-dait 300 pièces d'or. Tarquin ayant refusé d'en donner ce prix, la sibylle en jeta trois au feu et demanda le même prix des six autres. Tarquin refusant et se moquant d'elle, elle en brûla trois autres et demanda toujours le même prix des trois derniers. Etonné de son obstination, Tarquin se décida à les prendre pour le prix des neuf ; ces livres furent soigneusement gardés au capitole.

Amalthée prédit, dit-on, non seulement l'avène-ment de J.-C. et par là le retour de l'âge d'or, la paix universelle ; mais encore sa résurrection trois jours après sa mort.

Les trois volumes de la sibylle de Cumes achetés par Tarquin ne furent pas les seuls que l'on pos-sédât à Rome. Le Capitole ayant été brûlé du temps de Sylla, et avec lui les livres sibyllins, le Sénat fit recueillir tout ce qu'il put des vers des

sibylles ; on les mit dans lė Capitole reconstruit ; Du temps d'Auguste, on en brûla 2.000, et le reste ut déposé dans le temple d'Apollon, pour être consulté dans des moments critiques.



(Tiré de la *Chronologie collée. Portraits des douze sibylles.*)

Ovide (*Métamorphose*, l. XIV) raconte que la si-ylle de Cumes avait été aimée d'Apollon, ce qui

la fait remonter à une très haute antiquité, Apo
lon lui avait promis de lui accorder tout ce qu'ell
désirerait. Elle ramassa une poignée de sable
demanda de vivre autant d'années qu'elle en tena
de grains. Apollon le lui accorda. Mais la nymph
ayant oubliée de lui demander de conserver s
jeunesse et sa fraîcheur, au bout d'une longu
carrière elle se dessécha tellement qu'il ne li
restait plus que la voix.

Il paraît qu'Amalthée était originaire d'Erithr
et qu'elle y rendait ses oracles avant de venir
Cumes, car on raconte qu'Apollon, en lui acco
dant cette longue vie qu'elle lui avait demandé
y mit pour condition qu'elle abandonnât Erithr
et qu'elle ne vit jamais de la terre de cette île.

Soit par commisération de la voir si vieille
incapable de mourir, soit pour tout autre moti
les citoyens d'Erithrée lui envoyèrent une lett
écrite avec de la craie du pays ; aussitôt qu'e
vit cette lettre, elle rendit l'âme et la voix.

La sibylle samienne, nommée Phyto ou Hé
phile florissait aussi du temps de Numa, d'apr
Eusèbe. Elle mourut âgée de soixante-treize an
possédée d'un tel enthousiasme de prophét
qu'elle oublia l'usage du boire et du manger.

Les sibylles ne manquaient pas du temps
Numa ; et ce sage législateur aurait pu, à la
gueur, se passer des conseils de la déesse Egér

On sait aussi que Numa lui-même était ma

en. On raconte qu'il fit servir aux sénateurs un
xcellent repas par le seul ministère des esprits.

Les Romains avaient une entière confiance dans
s prophéties des sibylles. — Je parle des hommes
érieux et instruits.

Plutarque assure que l'éruption du Vésuve
ui engloutit Pompéia et Herculanum avait été
rédite par la sibylle.

Pline dit que de son temps, il y avait trois sta-
ues de sibylles devant la tribune aux harangues.

« Je ne souffrirai pas, dit Varron, que l'on con-
este à la sibylle d'avoir prédit des choses qui,
orsqu'elle vivait, étaient utiles aux hommes ; et,
près sa mort, l'étaient également même aux plus
nconnus. Ne sommes-nous pas accoutumés, en-
ore à présent, après tant d'années, de recourir
ubliquement à ses livres, lorsque nous voulons
avoir ce qu'il faut faire dans le cas de quelque
rodige ? » (*De Re rustic.* l. I. Cap. I).

Pour que les sibylles aient joui d'une si grande
élébrité, il faut sans doute qu'il y ait de bonnes
aisons à l'appui ; à moins de supposer que nous
euls modernes possédions le monopole du bon
ens, et que nous ayons le bon goût de le tenir
aché.

Il semble que les sibylles étaient errantes et
olitaires, comme les prophètes hébreux. Elles
ésidaient ordinairement dans des lieux retirés,
« dans un antre profond », dit Virgile.

Celle de Cumes se tenait près du lac Averne.

Cicéron distingue la sibylle de la pythie, en ce que la première est inspirée naturellement, tandis que la seconde ne l'est qu'artificiellement elle ne prophétise qu'étant excitée par une exhalaison souterraine, ou par une autre cause.

A Rome, comme en Grèce, on allait dormir dans les temples pour y obtenir des songes divins, et il s'y trouvait des prêtres, faisant le métier de songer, pour les personnes qui n'y étaient pas aptes.

Existait aussi la coutume d'envoyer les malades d'un temple à un autre, lorsqu'ils n'obtenaient pas leur guérison dans le premier. Galien nous apprend que c'était sur l'ordre reçu en songe que l'on faisait ainsi voyager les malades.

La manière de procéder dans les temples était la même à Rome qu'en Grèce.

Virgile nous apprend que « toute l'Italie allait consulter l'oracle de Faune, dans les bois touffus de l'Albunée. Après de nombreux sacrifices, le prêtre ou le consultant s'étendait pendant la nuit sur les toisons des brebis immolées. Bientôt un sommeil profond appesantissait leurs sens. Des visions de tout genre, des images merveilleuses leur apparaissaient ; ils entendaient différentes voix ; ils jouissaient de l'entretien des dieux, et interrogeaient les ombres de l'Achéron. C'est ainsi

u'ils recevaient la réponse qu'ils venaient cher-
her. » (*Enéide.*)

Un peu plus loin, il raconte que Latinus alla
onsulter cet oracle. « Il immole cent brebis,
ont il étend les peaux. Il se couche sur leurs
isons. »

Les songes s'obtenaient aussi bien à la maison
ue dans les temples, ou du moins on en obtenait
ouvent et l'on en faisait autant de cas.

Pline assure que, dans les songes, il peut nous
tre révélé les remèdes propres à guérir nos
aux ou ceux de nos proches : il cite plusieurs
lantes dont les vertus médicinales ont été dé-
ouvertes par des songeurs, et il rapporte entre
utres le fait suivant :

« Il y a quelques années, dit-il (*Hist. nat.l.* XXV,
II), la mère d'un homme qui servait dans la
arde prétorienne vit en songe la racine de la
ose sauvage qu'on appelle *Cynorodon.* Elle avait
encontré la veille cette plante dans son verger
l'avait regardée avec plaisir. Il lui est ordonné,
ans ce songe, d'envoyer cette racine à son fils,
vec injonction d'en boire. Son fils était alors en
spagne. Elle lui envoie la racine. Il était temps.
e fils avait été mordu par un chien enragé. Déjà
commençait à craindre l'eau. La plante arrive,
la prend comme l'y exhortait sa mère, et se
rouve parfaitement guéri, ainsi que le furent
eux qui, dans la suite, furent dans le cas d'en
ire usage. »

Dans son *Traité de la divination* et dans plusieurs autres ouvrages : la Nature des dieux et les Tusculanes, Cicéron exprime les mêmes opinions que les philosophes grecs sur les songes et la divination.

« Quand l'esprit, dit-il, est comme séparé du commerce et de la société du corps, il se souvient du passé, il juge le présent, il voit l'avenir. Le corps, pendant le sommeil, est comme mort, au lieu que l'esprit est plein de vie et de force. »

Il ne voit pas de différence essentielle entre la poésie et la divination, mais seulement une différence de degré.

« Quelquefois, dit Quintus, l'agitation des esprits atteste que l'âme est sous une influence divine. Démocrite soutient qu'il ne peut y avoir de grand poète sans une espèce de fureur. Platon est du même avis. Que dis-je ? Votre éloquence, Cicéron, votre action peut-elle être véhémente, riche, persuasive, si votre âme n'est profondément émue ? »

Il demande, comme Platon et les autres philosophes grecs, que l'on se prépare à recevoir les songes par un régime modéré sous tous les rapports.

» On ne peut douter, dit-il, que le nombre de songes vrais ne fût plus grand si nous nous en dormions mieux disposés ; mais comme nous nous couchons chargés de vin et de viande, nous

n'avons ordinairement que des songes troubles et confus. »

Cicéron (ou du moins son frère Quintus) reconnaît aussi l'utilité de l'interprétation des songes :

« Les interprètes ne me paraissent pas moins approcher des devins, que les grammairiens des poètes dont ils interprètent les ouvrages. Les oracles et les vaticinations ont leurs interprètes comme les poètes ont des grammairiens pour les expliquer. »

Les poètes, aussi bien que les philosophes, rendent témoignage en faveur de la divination et des guérisons obtenues par l'intercession des dieux.

« Apollon, dit Œnone, m'a lui-même enseigné son art, tout ce qu'il y a d'herbe et de racine dans le monde, pour l'usage de la médecine, est à ma connaissance. Mais hélas ! malheureuse que je suis ! l'amour ne peut se guérir par aucune herbe et toute ma science m'est inutile. (Ovide. *Métamorphoses*.)

« Grande déesse, s'écrie Tibulle, s'adressant à Isis, venez à mon secours. Vous pouvez apporter du soulagement à mes maux. La multitude des tableaux appendus dans vos temples, prouve la multitude des guérisons que vous avez opérées. »

Suétone rapporte que la foudre étant tombée à Rome sur le fronton d'un édifice, y effaça la première lettre du mot Cæsar. Le mot *æsar*, qui restait, étant étrusque et signifiant suzerain, les augures, consultés sur le sens de cet évènement, annoncèrent à César l'empire du monde.

La fin de ce premier empereur romain fut également annoncée.

L'oracle avait prédit à Jules César sa fin tragique pour les ides de mars. Voilà cependant le jour fatal des ides de mars arrivé, dit César. Oui. répondit l'oracle, mais elles ne sont pas passées, Et l'on sait qu'en effet elles ne passèrent pas sans qu'il fut assassiné.

Avant de parvenir à l'empire, Tibère, se trouvant à passer dans l'Illyrie, alla consulter sur son avenir l'oracle de Gérion, qui était dans le voisinage de Padoue. On le renvoya au sort de la fontaine d'Apone (non loin de là), où ayant jeté des dés d'or, ils lui présentèrent au fond de l'eau le plus haut nombre de points qu'il pouvait amener. Suétone ajoute qu'on voyait encore de son temps ces mêmes dés au fond de la fontaine.

Sous l'empereur Claude, le temple d'Esculape, dans l'île du Tibre, était si fréquenté, et les guérisons si communes, que les maîtres y envoyaient leurs esclaves dès qu'ils étaient malades pour les y faire guérir. Les prêtres s'en plaignirent sans doute, car Suétone nous apprend que Claude

rendit un décret portant que tous les esclaves qui obtiendraient leur guérison, deviendraient libres.

Ce dieu, dit Marc-Aurèle en parlant d'Esculape, ordonne à celui-ci de monter à cheval, à celui-là de se faire verser de l'eau froide sur le corps, à un autre de marcher nu-pieds sur la terre.

Cet empereur, adressant ses remerciements aux dieux pour les bienfaits qu'il en avait reçus, n'oublie pas les songes. « Je vous rends grâces, dit-il, de m'avoir indiqué, en songes, différents remèdes, surtout pour mes crachements de sang et mes étourdissements, comme il m'est arrivé à Gaëte. »

Le traducteur des *Réflexions* de Marc-Aurèle, Dacier, ajoute à ce propos les judicieuses observations qui suivent :

« Rien n'est plus commun chez les anciens que les remèdes indiqués aux malades dans leurs songes ; et cela était si généralement reçu dans l'antiquité, qu'on allait coucher dans les temples, croyant que les dieux se communiquaient là plus volontiers et révélaient aux malades pendant leur sommeil les choses qui pouvaient opérer leur guérison.

« Mais je ne m'attacherais pas beaucoup aux coutumes des peuples toujours crédules et superstitieux, si des gens très sages et très dignes de foi n'avaient parlé de ce qui leur était arrivé dans leurs songes d'une manière qui ne permet presque pas d'en douter. Aristide témoigne qu'il a été

très souvent guéri par des remèdes qui lui avaient été révélés en songes. Synésius assure que, par le même secours, il avait évité de très grands dangers. On sait ce que Socrate dit de ces songes. »

Si des hommes comme Virgile, Pline, Varron, etc., avaient la naïveté, comme on l'insinue volontiers, de croire trop légèrement aux oracles, d'autres étaient plus défiants et prenaient leurs précautions.

L'empereur Trajan envoya au dieu d'Héliopolis une lettre cachetée à laquelle il demandait une réponse sans l'ouvrir. C'était, dit Rollin, la manière la plus ordinaire de consulter les oracles fameux. L'oracle répondit qu'on lui renvoyât un papier tout blanc, bien plié et bien cacheté. Trajan le recevant fut dans l'admiration : il n'avait rien écrit dans la lettre qu'il avait envoyée. (Rollin. *Hist. anc.* t. V, p. 46).

Dion Cassius, qui écrivait sous le règne d'Alexandre Sévère, dit que, de son temps, Amphilocus de Cilicie rendait encore des oracles en songes.

Sous Domitien, Apollonius de Thyanes visita tous les principaux oracles de la Grèce, celui de Dodone, celui de Delphes, celui d'Amphiaraus, etc.

Sous Constantin on consultait encore l'oracle d'Apollon et de Didime.

L'empereur Adrien ayant perdu en Egypte son favori Antinoüs, lui fit élever un temple à Man

tinée, en Arcadie, avec une fête et des jeux solennels en son honneur. On lui donna des prêtres et des prophètes, et il rendit des oracles. (Pausanias, *Arcadie* ; Spartien, *Vie d'Adrien.*)

On faisait d'ailleurs des dieux « à la douzaine », comme dit Montaigne, et tous rendaient des oracles et guérissaient les malades.

« Gruter a donné deux inscriptions trouvées au monastère le St-Paul dans la Carinthie, où il est fait mention du dieu *Latobius,* qui, à ce qu'il paraît par l'inscription, était invoqué pour la santé. » (Montfaucon.)

La magie était tellement répandue à Rome vers le commencement de l'ère moderne, que Suétone nous dit que plus de 2.000 volumes de magie et de prédictions étaient entre les mains des romains.

Pline, qui a ramassé dans son *Histoire naturelle* un très grand nombre de choses curieuses et extraordinaires, prétend (l. I) avoir recueilli 20.000 faits de ce genre, tirés d'environ 2.000 volumes provenant d'une centaine d'auteurs.

Horace rapporte que les Romains de son temps erraient dans les tombeaux, ramassant des ossements et des herbes pour pratiquer les évocations.

Néron, voulant être initié à tous les secrets de la magie, fit venir à Rome le magicien Tiridate pour lui enseigner son art.

Suétone assure que Thiogènes prédit l'empire

à Auguste. On sait que Tibère le prédit aussi à Claude, contre toutes les vraisemblances.

On lit dans Don Cassius, que l'empereur Adrien fut guéri de l'hydropisie par des charmes et des enchantements.

Spartianus, dans la *Vie de l'empereur Adrien*, dit que ce prince étant en Pannonie, un aveugle vint vers lui, avec l'assurance qu'il pourrait le guérir. Sur ses instances, Adrien le toucha et aussitôt il recouvra la vue. L'aveugle guéri toucha à son tour l'empereur qui avait la fièvre et la fièvre le quitta.

Les mathématiciens, chassés de Rome par Vitellius, lui prédirent le genre de sa mort et sa date, aux calendes d'octobre, prédiction qui se réalisa si l'on en croit Xiphilin.

Varron dit qu'Esculape lui apparut en songe et lui ordonna de manger de l'oignon et du sésame pour obtenir sa guérison.

Carracalla, d'après Hérodien, alla à Pergame pour consulter Esculape, et passa dans son temple autant de nuits qu'il le jugea nécessaire pour recevoir les songes qui devaient l'éclairer sur la nature de son mal et sur les moyens de le guérir.

Les divers procédés magnétiques employés en Egypte et ailleurs étaient également en usage à Rome.

Celse et Arnobe disent qu'il existait depuis un temps immémorial chez les Egyptiens, des indi-

vidus nommés *guérisseurs* qui, au moyen d'attouchements et d'insufflations, triomphaient de certaines maladies contre lesquelles la médecine avait échoué, et ces moyens étaient aussi employés à Rome.

Cratès de Pergame, dit Pline, a écrit qu'il y avait dans l'Hellespont, du côté de Parion, une espèce d'hommes appelés ophiogènes, qui avaient le don de guérir par le toucher les morsures des serpents et de faire sortir tout le venin du corps en y appliquant seulement la main. (*Hist. nat.* l. VII.)

Varron assure que dans le même pays, il restait encore de son temps, quelques-uns de ces ophiogènes dont la salive est un remède contre la morsure des serpents.

Pline nous apprend encore (l. XVIII) que la lèpre, les dartres, la chassie des yeux, se guérissent en frictionnant la partie qui en est affectée avec de la salive.

Virgile dit que la main de l'homme est médicatrice, ce qui sous entend que l'on peut guérir par son moyen.

Pline va plus loin et dit qu'il y a des hommes dont tout le corps est médicinal, et que la force de l'intention peut donner à ce qui émane de l'homme une vertu curative. (*Hist. nat.* l. VI.)

Vespasien, disciple d'Apollonius de Thyane, guérissait aussi par le moyen du toucher et de la salive.

Tacite rapporte qu' « un homme d'Alexandrie, de la lie du peuple, connu pour être aveugle, vint se jeter à ses genoux pour le supplier de le guérir. Cette démarche lui avait été inspirée, disait-il, par le dieu Sérapis, que ce peuple livré aux superstitions, honore d'un culte particulier ; il conjurait le prince de vouloir bien lui humecter les joues et les yeux avec sa salive. Un autre, perclus d'une main, sur la foi du même dieu, pria l'empereur de marcher sur cette main et de la fouler aux pieds.

« Vespasien d'abord se mit à rire ; il rejette bien loin leurs demandes ; puis, comme ils redoublaient leurs instances, il hésite : tantôt il craint de se compromettre, tantôt l'ardeur de leurs supplications et les flatteries des courtisans lui font naître l'espoir. Enfin, il ordonne aux médecins d'examiner s'il y avait des moyens humains de guérir un aveugle et un paralytique de cette espèce. Les médecins, après différentes discussions répondent que la faculté de voir n'était pas entièrement détruite chez cet homme, et qu'elle pourrait revenir si on levait les obstacles ; que de même, cette main dont les muscles étaient déplacés, pourraient, par un heureux effort, se rétablir dans son premier état, que les dieux avaient à cœur ce prodige, et qu'ils avaient destiné Vespasien à être l'instrument de leur puissance ; qu'enfin, s'il réussissait, la gloire en serait pour lui, le ridicule pour ces malheureux s'il échouait. Vespasien, plein de l'idée que sa fortune lui apla-

nissait tout, et qu'ensuite il ne trouverait plus rien d'impossible, prend un air de confiance, et au milieu d'une multitude attentive qui l'observait, il fait ce qu'on lui demande. Dans l'instant, le paralytique recouvra l'usage de sa main, et l'aveugle revit la lumière ; les témoins de ces deux faits les attestent encore aujourd'hui qu'ils n'ont plus d'intérêt à tromper. » (TACITE. *Hist.* l. IV.)

Nous voyons ici un exemple de l'emploi de la salive et un autre de l'usage du pied. Il faut aussi remarquer que Vespasien et les médecins eux-mêmes considèrent ces procédés magnétiques comme des *moyens humains*, et non comme des moyens surnaturels ; Vespasien est regardé comme l'instrument des dieux et non comme Dieu lui-même.

La manipulation magnétique n'était pas seulement employée pour guérir, mais encore pour provoquer le sommeil magique.

Asclépiade considérait le pavot comme une chose superflue, sinon dangereuse, pour procurer le sommeil aux malades qui en sont privés. Il suffit, dit son disciple Celse, d'une douce friction de manière que la main se contracte à peine, et l'on continue. Le sommeil s'obtient de cette manière et il arrive parfois que, par une friction trop prolongée, une personne bien confiante en ce moyen amène le péril d'une léthargie. »

Ailleurs, il observe que les longues frictions ne conviennent ni dans une maladie aiguë, ni au début d'aucun mal, excepté si l'on veut par là donner du sommeil aux personnes en délire.

Ces frictions douces, de manière que la main se contracte à peine, étaient connues de tout le peuple, ainsi que leurs effets : il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que Plaute fût compris des spectateurs dans la scène 1re de son *Amphytrion*, où il fait tenir aux acteurs Mercure et Sosie, le dialogue suivant :

Mercure a pris la figure de Sosie, et veut se débarrasser de sa présence, afin de pénétrer en son lieu et place dans la demeure d'Amphytrion. Il songe d'abord à chasser Sosie à coups de poings ; mais il se reprend :

Mercure : *Quid si ego illum tractim tangam ut dormiat.*
Sosie : *Servaveris, nam continuas has tres noctes per- [vigilavi.*

Les classiques traduisent ces deux vers ainsi qu'il suit :

Mercure. — Si je le caressais un peu, seulement pour l'endormir.

Sosie. — Vous me rendriez service, car voilà trois nuits que je veille.

L'abbé Loubert, plus hardi, modifie ainsi la traduction :

MERCURE. — Si je le touchais *à grandes passes* pour le faire dormir.

SOSIE. — Vous me sauveriez la vie, car voilà trois grandes nuits que je n'ai dormi (1).

Il importe peu que le mot *tractim* soit traduit par *caresse* ou par *passe :* la caresse n'est autre chose qu'une passe avec contact, et réciproquement, la passe n'est qu'une caresse à distance. L'essentiel est que les moyens mânuels de provoquer artificiellement le sommeil étaient connus du public et couramment employés ; or, c'est ce qui ressort irréfutablement de cette scène.

Il n'est pas dit que les romains connaissaient et utilisaient les facultés divinatrices qui se manifestent dans le sommeil artificiel, comme le font les magnétiseurs modernes depuis Puységur ; mais il est plus que probable que c'était là un secret gardé dans les temples et qui n'a transpiré que plus tard, lorsque les initiations ont perdu leur sanction (2).

(1) Le *Magnétisme et le Somnambulisme* devant les corps savants, la cour de Rome et les théologiens, in-8°, Paris, Germer-Baillère, 1844, p. 452.

(2) « L'intérieur particulier des temples, le sanctuaire était interdit au peuple. La science de la divination et les cérémonies intérieures devaient rester secrètes. Hédérodote (l. II, § 51), Pausanias (l. IV, ch. 33) déclarent, très souvent qu'il ne leur est pas permis d'en parler. » AUBIN GAUTHIER. *Hist. du Somnamb.* I. 247.)

Simon le magicien fut un émule des apôtres
comme Apollonius fut un concurrent de Jésus
Il se montra de nuit sur une tour, envoloppé d'u
manteau de flamme; l'agitation de l'air multiplia
les flammes et augmentait leur intensité sans qu'i
en fut incommodé.

On lui attribue un grand nombre de miracle
et de prophéties, et même des résurrections. Il
bien loin que ces faits soient contestés par se
adversaires, ce sont eux-mêmes qui nous les ap
prennent.

Saint Marcel et Saint Clément d'Alexandrie ra
content beaucoup de prodiges opérés par Simo
Ils nous assurent qu'il avait le pouvoir de se m
tamorphoser en bête, en oiseau, de se rend
invisible au milieu d'une assemblée et d'y rep
raître tout à coup, — comme le font encore le
fakirs indiens, — de changer de sexe et de couleu
Il opèra toutes ces merveilles à la cour de Néro

Arnobe et Justin, disent avec Clément, que S
mon envoyait sa faucille moissonner dans l
champs, et que cette faucille faisait seule plus d
besogne que dix moissonneurs.

Saint Clément et Hégésippe mentionnent pl
sieurs résurrections opérées par Simon.

Un jour, il fit voir sa femme, Sélène, dans u
tour ayant vingt fenêtres, à toutes les fenêtres
même temps, de façon que tout le peuple asse
blé sur la place pût la voir.

Non seulement Simon se transformait en oiseau, mais il s'élevait aussi dans les airs sous la forme humaine. C'est ainsi, paraît-il, que sur la prière de Simon-Pierre, son adversaire, il tomba et en mourut.

Les romains lui élevèrent une statue en marbre avec cette inscription : *Simoni Deo* (au dieu, Simon). Si les payens étaient seuls à nous annoncer ces faits, nous pourrions en douter ; mais ils nous sont attestés par Saint Justin, Saint Irénée Tertullien, Eusèbe, Théodoret.

Lucius Apulée mérite aussi une mention dans cette histoire, non pas précisément comme magnétiseur, car nous ne connaissons aucune guérison opérée par lui, mais comme magicien.

Apulée entreprend le voyage de Thessalie, qui était alors le principal centre de la magie, pour y apprendre cette science. En voyage, il fait connaissance d'un nommé Fotis, dont la maîtresse Pamphile, se transformait en oiseau. Lucius veut aussi se transformer en hibou (emblême de la sagesse), mais s'étant trompé d'onguent, il fut changé en âne.

Après bien des périgrinations et des épreuves, il parvient à manger des roses, ce qui devait lui rendre la forme humaine, et il la reprend en effet. Ensuite il est reçu dans la confrérie d'Isis et d'Osiris.

Apulée fut accusé de magie à cause de son mariage avec une veuve, Pudentilla. Il se défen-

dit lui-même, et dit à ses accusateurs, les parents do la veuve :

« Vous vous étonnez qu'une femme se soit remariée après treize ans de viduité : il est bien plus étonnant qu'elle ne se soit pas remariée plus tôt. »

L'*Ane d'or* est une histoire initiatique, et par conséquent toute en allégories.

C'est bien ainsi que l'entendaient ses contemporains, qui prièrent Saint Augustin de réfuter les doctrines d'Apulée.

Soit que l'évêque d'Hippone ne se sentît pas de force à remplir cette tâche, soit pour tout autre motif, il se contenta de répondre qu'Apulée, avec toute sa magie, n'avait jamais pu parvenir à aucune charge de magistrature, quoiqu'il fut de bonne maison, et que son éloquence fût fort estimée.

Saint Augustin était trop savant pour ignorer que les initiés ne recherchent pas les hauts emplois, au contraire. Ulysse refuse tous les royaumes qui lui sont offerts, pour se contenter de celui d'Ithaque.

Nous avons vu Socrate en faire autant.

Apulée dit lui-même qu'il n'a étudié la magie que pour sa satisfaction personnello et non pour en tirer profit; gagne de l'argent en suffisance à plaider de causes en latin.

Ce n'est pas la manière de voir des initiés

chrétiens, ils l'ont assez fait voir; mais c'est pourtant la bonne.

Les doctrines d'Apulée, bien résuméos dans son *Démon de Socrate*, sont les mêmes que celles de Platon; inutile donc de les exposer.

Les tablettes déposées dans les temples en reconnaissance des guérisons obtenues, sont très nombreuses citerons-en.

« Cissus, dévot à Sérapis, dit Elien, empoisonné par sa femme, avec des œufs de serpent qu'elle lui avait fait manger, eut recours à Sérapis, qui lui ordonna d'acheter une murène, animal venimeux, et de fourrer sa main dans le vase où elle serait. Il le fit, la murène le mordit à la main, et il se trouva subitement guéri. »

Similia similibus !

« Du temps de Néron, un nommé Chryserme qui avait bu du sang de taureau et qui était près de mourir, fut guéri par Sérapis ; Bathylis de Crète, phtisique et en grand péril de mort, reçut ordre de Sérapis de manger de la chair d'un âne ; il en mangea et fut d'abord guéri. Le même Elien dit que Sérapis guérit le cheval malade d'un nommé Lenœus. On trouve dans les inscriptions d'autres guérisons faites par Sérapis, qui semblent prouver qu'il était ordinairement invoqué pour la santé... » (MONTFAUCON, t. IV, p. 299.)



IIe LEÇON

SOMMAIRE. — Chez les Israëlites. — Les miracles de Jésus.

Le magnétisme en Israël

SOMMAIRE : Les patriarches. Joseph. Moïse. L'imposition des mains. Divination naturelle et artificielle. La musique. Le prophète Aaron. Daniel. Jérémie. Michée. Rétribution des devins. Le prophète Ahias. Isaïe guérisseur. Elie-résurrecteur. Elisée et la Sunamite. Guérison de Naaman. Transfert de sa maladie à Giézi. Lois de Moïse sur la divination et leurs conséquences. Les prophètes de Baal.

Que les Hébreux fussent une colonie Celte, sortie d'Espagne, comme le croient quelques savants (1) ; qu'ils dérivent des Chaldéens, qui eux-mêmes provenaient des Celtes ; ou qu'ils doivent

(1) TH. CAILLEUX, SAINT-YVES D'ALVEIDRE et d'autres.

leur civilisation aux Egyptiens, chez qui ils furent longtemps dans un état de demi-hospitalité et de demi-captivité, il est en tout cas certain que la magie et le magnétisme étaient connus et pratiqués chez les Hébreux dès la plus haute antiquité.

Avant le déluge, la tradition nous dit que les filles des hommes étaient en commerce avec les anges ; ce qui leur fut commun avec beaucoup d'autres peuples.

Aux temps patriarchaux, les relations étaient encore très fréquentes entre les anges et les hommes : la Bible en fournit des preuves nombreuses dans les histoires d'Abraham, de Jacob, de Tobie, etc., etc.

L'art de songer et celui d'interprêter les songes étaient cultivés chez les Hébreux, autant, sinon plus, que chez les Egyptiens. On sait que Joseph se distingua dans ces deux arts. Ses frères le voyant venir, dirent : « Voici le songeur qui vient, tuons-le. » Le fait est que ses songes n'étaient pas de nature à flatter l'amour-propre de ses frères.

Les talents onéiropoliques de Joseph furent la cause de son malheur, puis de son bonheur et de celui de sa famille. C'est à cause de ses songes qu'il fut vendu par ses frères ; c'est grâce à sa science pour interprêter ceux de Pharaon, qu'il devint premier ministre de ce roi.

Il semble, d'après ces faits, que les Hébreux ne tenaient par les sciencos des Egyptiens, puis-

qu'ils les connaissaient mieux que ceux-ci avan de passer sous leur domination ; ce qui est u indice que les Hébreux ne sont pas originaires d l'Orient.

Pendant leur séjour en Egypte, il y a tout lie de croire que les juifs continuèrent à cultiver le sciences magiques. Les faits et gestes de Moïs nous en fournissent la preuve.

On nous assure que Moïse fut élevé et instru à la cour de Pharaon. S'il en était ainsi, il n'aura dû savoir tout au plus que ce que savaient le prêtres Egyptiens. Or, nous le voyons lutter d science et d'habileté dans la magie contre ceux-c et remporter la victoire. Il faut donc : ou qu'il ai puisé sa science à une autre source ; ou qu'il ai fait lui-même de nouvelles découvertes ignorée de ses maîtres.

L'imposition des mains, l'un des principau moyens d'action magnétique est très usitée che les Hébreux. C'est par ce moyen que Dieu mêm communique à ses fidèles le don de prophétie.

« Dieu imposa sa main sur lui et il prophétisa. (*Deuter*. ch. XXXIV.)

A plus forte raison les hommes usaient-ils de ce procédé. Lorsque Moïse délégue à Aaron la mission de conduire le peuple d'Israël dans la terre promise, il lui impose les mains.

« Et Josué, dit le Livre, fut rempli de l'esprit d sagesse, parce que Moïse lui avait imposé le mains : et les enfants d'Israël lui obéirent, en

faisant ce que le seigneur avait commandé à Moïse » (*Deuter*. ch. XXXIV).

Comme j'étais assis dans ma maison, dit Ezéchiel, la main du Seigneur tomba tout d'un coup sur moi et j'eus cette vision :

« L'esprit m'éleva entre le ciel et la terre et m'amena à Jérusalem dans une vision de Dieu, (ch. VIII).

« Un jour, dit-il encore (ch. XXXVII), la main du seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne toute couverte d'ossements. »

Si la main était en usage pour développer la faculté prophétique, c'est-à-dire pour renforcer le principe intellectuel, nous verrons plus loin qu'elle l'était aussi pour guérir les malades, c'est-à-dire pour renforcer le principe vital.

L'imposition des mains n'exerce pas seulement une influence magnétique sur les êtres terrestres ; elle appelle aussi les bénéficences des puissances célestes. Instinctivement, nous levons les mains vers le ciel lorsque nous avons besoin d'aide et de consolation, et il ne faut pas croire que ce soit en vain.

Tous ceux qui l'ont expérimenté savent que cette aspiration des vertus divines, cette élévation de l'âme vers sa source, réconforte et donne du courage et de la résignation.

Les effets de cet appel aux puissances supérieures peuvent aller très loin. C'est ainsi que



« Et lorsque Moïse tenait ses mains élevées, Israël était victorieux. » (Exode, c. 17, v. II), d'après un dessin de Golthius. (Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. XIX.)

Moïse, étendant ses mains vers le ciel, pendant que son peuple combattait les Amalécites, faisait pencher la victoire de son côté, etlorsque, fatigué, il laissait retomber ses bras, les Israélites avaient le dessous.

C'est pourquoi, dit la Bible, on fit asseoir Moïse sur une pierre, et, pour que ses mains restassent élevées vers le Seigneur, Aaron et Hur les soutinrent. Ainsi, ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil. Et Josué remporta la victoire.

Galthius a représenté la position de Moïse dans cette circonstance ainsi qu'on le voit dans la figure ci-jointe.

Les magiciens se servaient d'une baguette qu'ils tenaient élevée dans le même but. Les magnétiseurs du siècle dernier en agissaient de même.

« On sait, dit Thouret, que les partisans du magnétisme se servent de tiges de fer, qu'ils tiennent élevées pour puiser, à ce qu'ils prétendent, le fluide universel dans l'atmosphère, et qu'ils croient aussi, quand il surabonde, pouvoir le rejeter dans le réservoir commun. »

Les idées des Hébreux sur la nature et les causes des facultés divinatrices étaient les mêmes au fond que celles des autres philosophes de l'antiquité.

« Le souffle de Dieu dans l'homme est une lampe divine qui découvre ce qu'il y a de secrct

dans les entrailles. » (*Proverbes*, ch. XX.)

« Quoique l'esprit soit dans tous les hommes, c'est l'inspiration du Tout-Puissant qui donne l'intelligence. Ce ne sont pas toujours ceux qui ont vécu longtemps qui sont les plus sages, et la lumière de la justice n'est pas toujours le partage de la vieillesse. » (Job, ch. XXXII.)

« Dieu parle dans les songes et dans les visions de la nuit, lorsque les hommes sont accablés de sommeil, et qu'ils dorment dans leur lit.

« C'est alors que Dieu leur ouvre l'oreille, qu'il les avertit et les instruit de ce qu'ils doivent savoir ; pour détourner ainsi l'homme du mal qu'il fait ; pour le délivrer de l'orgueil ; pour tirer son âme de la corruption et pour sauver sa vie de l'épée qui le menace. » (Job, ch. XXIII.)

« Les pensées de l'homme sont timides et nos prévoyances sont incertaines, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent. » (*Sagesse*, ch. IX.)

De sorte que plus on multiplie ses besoins, plus on est malheureux.

La divination artificielle n'était pas plus négligée par les Hébreux que la divination naturelle. Les Voyants s'excitaient à prophétiser, non seulement par l'imposition des mains, mais par les sons de la musique et par d'autres excitants intellectuels.

Saül se rendant au coteau de Dieu, rencontra une troupe de prophètes descendant du haut-lieu, et précédés de luths, de tambourins, de flûtes et de harpes ; « et ils prophétisèrent ; » et ajoute la Bible, Saül prophétisa avec eux.

Elisée dit au roi d'Israël : Maintenant, faites-moi venir un joueur de harpe. Et lorsque cet homme chantait sur la harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée. (*Rois*, ch. III.)

Le prophète Michée avant de prophétiser en présence du roi Achab, fit également jouer des instruments de musique.

Aujourd'hui les prêtres ne prophétisent plus, mais ils prêchent, et, avant leurs sermons, ils font chanter des cantiques et ils ont raison, car le fluide sonique est intermédiaire entre l'esprit et la matière.

En effet, il soulage le corps aussi bien que l'esprit, comme le prouve le fait suivant :

L'esprit de l'Eternel s'étant retiré de Saül pour entrer dans David, un esprit malin envoyé par l'Eternel s'empara de Saül ; et ses serviteurs lui dirent :

Que notre maître l'ordonne, et ses serviteurs ici présents, chercheront un homme habile à jouer de la harpe ; alors, quand l'esprit malin s'emparera de toi, sa main touchera de l'instrument et tu seras soulagé.

Saül dit à ses serviteurs. Tâchez de me trouver

un homme habile à toucher de cet instrument et amenez-le moi.

David vint donc vers Saül.

Et lorsque le mauvais esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe et en jouait. Saül s'en trouvait bien et en était soulagé, et le mauvais esprit se retirait de lui. (SAMUEL, XVI.)

Chez les Hébreux, comme partout, les gens les plus simples, les paysans, les bergers, les bergères étaient les plus aptes à devenir prophètes, parce qu'ils n'ont pas l'esprit farci de préjugés soi-disant scientifiques, leur intelligence n'a été soumise à la « discipline d'aucune école ni secte. »

Nous voyons, en effet, que Amos dit à Amasias

« Je ne suis ni prophète, ni fils de prophete ; mais je mène paître des bœufs, et je me nourris du fruit des sycomores.

« Le Seigneur m'a pris lorsque je menais paître mes bêtes. » (AMOS, ch. VII.)

Les prophètes hébreux ne se contentaient pas de songer ; ils interprétaient aussi les songes. Ils faisaient plus : ils rappelaient à la mémoire des songeurs les songes qu'ils avaient oubliés, et ils en donnaient ensuite la signification.

Nabuchodonosor avait fait un songe qui avait vivement frappé son esprit, mais dont il ne pouvait se ressouvenir ; il fit rassembler les mages, les astrologuos, les Caldéens pour qu'ils lui rappelassent le songe et lui en donnassent l'interpréta

tion. « Ce que le roi demande, répondirent-ils, est si difficile, qu'il n'y a que les dieux, qui n'ont aucune communication avec la chair, qui puissent le révéler au roi. » Le roi en colère les condamna tous à mort. La sentence publiée, on cherchait Daniel et ses compagnons pour les faire mourir.

Daniel pria le roi de lui donner quelque temps et qu'il lui dirait son songe et l'interpréterait. Il rentra ensuite chez lui et se mit en prière avec ses trois compagnons. Alors le secret fut révélé à Daniel dans une vision qu'il eut pendant la nuit ; et Daniel bénit le Dieu des cieux. Le lendemain il se présente devant le roi, lui rappelle son songe : la statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les hanches d'airain, les jambes de fer et les pieds en partie de fer et en partie de terre; et il lui en donne l'explication.

Alors le roi Nabuchodonosor dit à Daniel : certainement votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, et il révèle les secrets, puisque tu as pu découvrir celui-ci.

Nabuchodonosor ayant eu un autre songe et en demandant l'explication, Daniel demeura tout étonné environ une heure, et ses pensées le troublèrent; et le roi lui dit : « que le songe ni son interprétation ne te troublent point. » Alors Daniel lui expliqua qu'il serait changé en bête, mais que sa forme humaine et son royaume lui seraient

rendus dès qu'il aurait connu que les cieux dominent.

On voit par le fait précédent que les devins ou prophètes n'étaient pas seulement consultés pour les affaires particulières et de peu d'importance ; citons encore quelques preuves de ce qu'ils étaient interwiévés pour les affaires d'Etat.

Tous les officiers de guerre et tout le peuple vinrent trouver Jérémie, et ils lui dirent :

« Recevez favorablement notre très humble supplication, et priez le Seigneur votre Dieu pour nous, afin qu'il nous découvre la voie par laquelle nous devons marcher, et ce qu'il désire que nous fassions. » (Jérémie, ch. XXLII.)

Lorsque Achab, roi d'Israël et son allié Josaphat, roi de Juda, veulent prendre Ramoth Galaad, le roi d'Israël assemble environ 400 prophètes. Tous lui prédirent la victoire. Mais Josaphat demande un prophète du Seigneur. Il y en a un, dit Achab, mais je le hais, parce qu'il ne me prophétise jamais rien de bon et toujours du mal. Josaphat insiste. On fait venir Michée qui parlant en paraboles, s'écria :

« J'ai vu tous ceux d'Israël épars sur les montagnes comme des brebis qui n'ont pas de pasteurs ; et le Seigneur a dit : Ceux-ci n'ont point de Seigneur : que chacun retourne en paix dans sa maison. »

Sédécias, l'un des prophètes, donne un soufflet à Michée, en lui disant : N'y a-t-il donc que to

qui aie l'esprit du Seigneur ? Le roi ordonne qu'on le tienne en prison, au pain et à l'eau, jusqu'à son retour. « Si tu reviens, dit Michée, c'est que le Seigneur ne m'aura vraiment point parlé. »

Achab fut tué dans la bataille.

Non seulement la divination était pratiquée chez les hébreux, mais elle était rétribuée, ce qui est de toute justice.

Saül ne trouvant pas les ânesses de son père, son serviteur lui conseille d'aller consulter l'homme de Dieu, le *voyant*, nommé plus tard *prophète*, ce qui revient au même.

Mais si nous y allons, répond Saül, qu'apporterons nous à cet homme de Dieu ? Nos provisions sont épuisées, et nous n'avons pas de présent à lui offrir.

J'ai encore un quart de sicle d'argent, dit le serviteur, je le donnerai à l'homme de Dieu, et il nous enseignera le chemin que nous devons suivre.

Samuel, qui avait prévu d'avance la venue de Saül, lui assura que ses ânesses étaient retrouvées.

Le don de prophètie et le don des miracles vont souvent ensemble. Aussi, voit-on ordinairement les devins être en même temps guérisseurs et thaumaturges. La Judée ne fait pas exception à cette règle. Quelquefois les prophètes prescrivent des remèdes, — dans ce cas, ils sont toujours très simples ; le plus souvent, leur opération

est purement magnétique. Donnons quelques exemples des uns et des autres.

Abia, fils de Jéroboam, tomba malade et Jéroboam dit à sa femme: allez trouver le prophète Ahias; car il vous fera savoir ce qui doit arriver à notre enfant.

A l'arrivée de la reine, Ahias lui dit: « retourne en votre maison, et, au même moment que vous mettrez le pied dans la ville, l'enfant mourra. (Rois, ch. XIV.)

Ochosias était malade; il envoya ses gens consulter Belzebuth, le dieu d'Accaron, pour savoir s'il guérirait. En même temps, un ange du Seigneur dit à Elie: Allez au-devant des gens du roi de Samarie et dites-leur: « est-ce qu'il n'y a pas un dieu dans Israël que vous consultez Belzébuth? C'est pourquoi dit le Seigneur, vous ne relèverez point du lit où vous êtes et vous mourrez très certainement. » (Rois, ch. I.)

Ezéchias pria le Seigneur en lui disant: Sauvez-moi, Seigneur, et nous chanterons nos cantiques dans la maison du Seigneur tous les jours de notre vie. Or, Israël avait commandé que l'on prît des figues et qu'on en fît un cataplasme sur le mal d'Ezéchias, afin qu'il recouvrât la santé.

Voici comment procéda le prophète Elie pour ressusciter le fils de la veuve de Sarepta.

Il prit l'enfant entre ses bras, le monta dans sa chambre et le plaça sur son lit. Ensuite, il se r

sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, et il cria au Seigneur et lui dit : « Seigneur mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant rentre dans son corps. » Et le Seigneur exauça le vœu d'Elie : l'âme de l'enfant rentra chez lui et il recouvra la vie.

Sur le point de quitter la terre, Elie dit à son disciple Elisée : « demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous, avant d'être enlevé d'avec vous. Elisée lui répondit : Je vous prie de faire que votre double esprit soit en moi. (Rois, ch. II).

Elisée profita de ce don du double esprit qui lui fut accordé et ne fut guère moins puissant magnétiseur que son maître, comme le prouvent les faits qui suivent :

Une femme de Sunam, chez qui Elisée avait demeuré, avait un fils qui mourut après quelques heures de maladie. La mère s'empressa d'aller trouver l'homme de Dieu pour le prier de rendre la vie à son fils. Elisée dit à Giezi son serviteur ;

« Ceignez vos reins, prenez mon bâton et allez vous-en. Si vous rencontrez quelqu'un, ne le saluez point ; et si quelqu'un vous salue, ne lui répondez pas et mettez mon bâton sur le visage de l'enfant. » Mais la mère de l'enfant dit à Elisée : Je vous jure par le Seigneur et par votre vie que je ne vous quitterai point. Il alla donc avec elle et la suivit.

Cependant Giési était allé devant eux, et il avait mis le bâton d'Elisée sur le visage de l'enfant :

mais ni la parole, ni le sentiment ne lui étaient revenus; il retourna au devant de son maître et lui dit: « l'enfant n'est point ressuscité. »

Elisée entra ensuite dans la maison, et il trouva l'enfant mort couché sur son lit. Il ferma aussitôt la porte sur lui et sur l'enfant, et il pria le Seigneur. Après cela, il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant. Il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux et ses mains sur ses mains, et il se courba sur l'enfant, et la chair de l'enfant fut échauffée. Et étant descendu de son lit. il se promena et fit deux tours dans la chambre. Il remonta encore sur le lit et se coucha sur l'enfant. Alors l'enfant bailla sept fois et ouvrit les yeux. (Rois. l. III et IV).

Si l'on ne trouvait des faits de ce genre que dans la Bible, nous hésiterions peut-être à les rapporter par le temps qui court; mais nous en avons cité de semblables chez les payens; nous en verrons encore d'autres et nous ne les rapporterons pas tous. Il nous semble donc qu'il ne faut pas les rejeter trop légèrement.

Notons en passant, qu'Elie et Elisée s'y prennent à plusieurs fois pour opérer leurs résurrections ; cette remarque nous servira plus tard.

Naaman. général du roi de Syrie va trouver le prophète Elisée pour qu'il le guérisse de la lèpre. Elisée ne le reçoit pas et lui envoie dire de se laver sept fois dans le Jourdain.

« Je croyais, dit Naaman, que cet homme vien-



Le prophète Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta. (Elie, Rois I., 17). (Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. XIX.)

drait à moi, qu'il invoquerait son Dieu et qu'il toucherait de sa main le lieu de ma lèpre et me guérirait. »

Cette réflexion de Naaman nous prouve qu'il y avait alors beaucoup d'autres guérisseurs en Syrie comme en Judée, et que l'usage habituel était qu'ils se servissent de la main pour opérer leurs cures.

Si les prophètes possèdent la faculté de guérir les malades, ne peuvent-ils pas aussi avoir le pouvoir de rendre malades ceux qui ne le sont pas et qui méritent de l'être ? C'est ce à quoi le fait suivant va répondre.

Elisée n'avait voulu recevoir aucun présent de Naaman après l'avoir guéri de sa lèpre. Mais Giezi serviteur d'Elisée courut à son insu après Naaman et lui demanda, de la part de son maître, un talent d'argent et deux vêtements pour deux fils de prophètes qui venaient d'arriver. Naaman, croyant qu'il venait réellement de la part d'Elisée, se fit un plaisir de lui donner les deux vêtements et deux talents d'argent au lieu d'un.

Giezi étant de retour, le prophète lui dit : « d'où viens-tu ? — Je ne suis pas sorti de la maison, » répondit Giezi. Mais Elisée lui dit :

« Mon cœur n'était-il pas présent, lorsque Naaman est descendu de son char pour aller au-devant de toi ; tu en as reçu des habits et de l'argent avec lequel tu vas acheter des plants d'olivier, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et

des servantes. Mais la lèpre de Naaman s'attachera à toi et à toute ta race. » (Rois, l. IV, ch. 5).

Non seulement le prophète voit à distance ce qu'a fait son serviteur ; mais il prévoit l'usage qu'il veut faire de l'argent qu'il a reçu.

Nous n'en dirons pas plus long sur les anciens hébreux. Tout le monde connaît — ou devrait connaître — la Bible, et chacun peut remonter à ce livre s'il désire de plus amples détails. Nous ne terminerons pourtant pas ce chapitre sans dire un mot de la législation des hébreux en matière de divination.

Tout en rejetant la Bible et ce qui en dérive, les savants modernes et les gouvernements qu'ils dirigent se fondent sur les Livres de Moïse pour condamner et interdire la divination. Voyons donc un peu quels sont le corps et l'esprit des lois de Moïse en pareille matière.

D'abord, il est de fait que toute divination n'est pas interdite par Moise ; loin de là. Il est dit dans les *Nombres*, ch. XII :

« S'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision ou je lui parlerai en songe. »

Bien loin de proscrire le prophétisme, on voit même Moïse l'encourager :

Eldad et Médad s'étant mis à prophétiser dans le camp, un jeune homme alla le dire à Moïse. Aussitôt Josué dit : « Moïse, mon seigneur, empêchez-les. »

Mais Moïse lui répondit: « pourquoi êtes-vous jaloux des autres par l'affection que vous me portez ? Plût à Dieu que tout le monde prophétisât, et que le Seigneur répandit son esprit sur eux. » (*Nombres*, ch. XI).

Il n'y a donc que certains genres de prophétisme qui soient condamnés par Moïse. Quels sont ces genres et quels sont les motifs de leur interdiction? C'est ce que le *Deutéronome* va nous apprendre.

S'il s'élève au milieu de vous, y est-il dit, un prophète ou quelqu'un qui dise qu'il a eu une vision en songe, qui prédise quelque chose d'extraordinaire et de prodigieux, que ce qu'il avait prédit soit arrivé, et qu'il vous dise en même temps: « Allons, suivons les dieux étrangers qui Vous sont inconnus et servons-les, vous n'écouterez point les paroles de ce prophète ou de ce songeur ». (*Deutéron*, ch. XII.)

On voit ici que les songes et visions prohibés ne le sont pas pour eux-mêmes, mais pour la doctrine qu'ils comportent. Ce n'est pas parce qu'ils sont faux que Moïse défend d'écouter certains prophétes, c'est parce qu'ils se recommandent d'autres dieux que celui de Moïse.

C'est donc uniquement par esprit de monopole et pour réserver à son dieu et par conséquent à ses prêtres, le privilège des visions, des songes et de leur interprétation, que Moïse défend la divination extra-lévitique, fût-elle vraie. C'est en ce

sens qu'il faut interprêter les versets suivants et tous les autres qui traitent de cette matière :

« Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui observe les songes et les augures. » (*Deuter.*, ch. XVIII.)

« Vous n'augurerez point, et vous n'observerez pas les songes. » (*Lévit*, ch. XIX.)

« Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui veuille purifier son fils ou sa fille en les faisant passer par le feu, qui consulte les devins, qui prenne les auspices ou qui soit augure, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python, qui se mêle de deviner, ou qui interroge les morts pour apprendre la vérité. » (*Deuteron.*, ch. XVIII.)

« Si un homme ou une femme a un esprit de Python (1), ou un esprit de divination, qu'ils soient punis de mort. » (*Lévitique.*)

« Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui use de maléfices, de sortilèges, d'enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python, et qui se mêlent de deviner ou qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité. » (*Deuter.*)

Ces interdictions sont manifestement contradic-

(1) Python était fils de la terre. Avoir un esprit de Python, c'est prophétiser sous l'influence de l'exhalaison d'une vapeur de la terre, comme le faisait la Pythie à Delphes.

toires avec les prescriptions que Moïse vient de donner : « S'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision ou je lui parlerai en songe. »

En effet, à quoi reconnaître qu'un prophète est du Seigneur, c'est-à-dire de la vérité, si ce n'est à la vérité de ses prédictions. Saint Mathieu va nous le dire.

« Gardez-vous des faux prophètes, dit-il, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis et qui en dedans sont des loups ravisseurs. Vous les connaîtrez par leurs fruits. »

Le fruit, c'est évidemment la prophétie, d'où il suit que tout prophète qui prédit bien est inspiré par un bon esprit, est *du seigneur*.

L'esprit de monopole, qui ne peut être du seigneur, est donc la seule raison d'être de la distinction de Moïse. Il va sans dire que cette loi ne fut jamais respectée ; les rois mêmes la transgressaient. C'est ainsi que nous voyons Saül consulter la pythonisse d'Andor.

La Bible est remplie de réitérations de cette défense, qui prouvent que l'on n'en tenait aucun compte. On prophétise au nom de Baal et l'on consulte ses prophètes ; on interroge sur l'avenir Belzebuth, dieu d'Accaron ; on a recours à la magie, aux augures, aux pythonisses, etc.

Bien loin de remédier aux abus, la loi de Moïse en fut la cause génératrice.

La conséquence immédiate de tout privilège

est d'engendrer une concurrence effrénée. Sous l'influence de la législation mosaïque, les prophètes vrais ou faux, se multiplièrent à l'infini.

Si l'on en croit le prophète Joël, il n'y avait pas moins de 700 prophètes de Baal à la cour d'Achab, sans compter les prophètes du dieu de Moïse. Hommes, femmes et enfants, tous prophétisaient. Ils couraient par troupes dans les villes et dans les campagnes, et faisaient jouer devant eux des instruments de musique.

Il existait des écoles de prophétie chez les Hébreux, comme il y a chez nous des écoles normales, polytechniques, centrales, etc. Sans doute elles ne rendaient pas plus de services que celles-ci, mais enfin elles existaient.

Jéhu fit assembler tout le peuple et dit : « Achab a rendu quelques honneurs à Baal, mais je veux lui en rendre plus que lui ».

« Qu'on me fasse donc venir tous les prophètes de Baal, tous ses ministres et tous ses prêtres ; qu'il n'en manque pas un seul, car je veux faire un grand sacrifice à Baal ». Or, ceci était un piège que tendait Jéhu aux adorateurs de Baal pour les exterminer tous.

Après que l'holocauste lui eut été offert, Jéhu donna ordre à ses soldats et à ses officiers de les passer tous au fil de l'épée.

Ainsi Jéhu extermina Baal d'Israël. Mais il ne

se releva point des péchés de Jéroboam, et il ne quitta point les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. (*Rois*, ch. 10.)

On pourrait du moins croire qu'aprés cette hécatombe, les juifs furent débarassés pour jamais de Baal et de ses prophètes, mais il n'en est rien.

Manassè adora les idoles des nations ; il rebâtit les hauts lieux que son père Ezéchias avait détruits, il dressa des autels à Baal, il fit planter de grands bois, il adora tous les astres du ciel et il leur sacrifia.

Il fit passer son fils par le feu, aima les divinations, observa les augures, institua ceux qu'on appelle pythons et multiplia les enchanteurs. (*Rois*, ch. XXI.).

Josias extermina de nouveau les augures et ceux qui offraient de l'encens à Baal, au soleil, à la lune, aux douze signes et à toutes les étoiles du ciel. Il profana tous les hauts lieux où les prêtres sacrifiaient, et le lieu de Topheth, afin que personne ne sacrifiât son fils à Moloch en les faisant passer par le feu. (*Rois*, ch. XXIII.)

Et il va sans dire que Baal et les Baalistes ne s'en portèrent pas plus mal.

Supposé que les uns fussent moins véridiques que les autres, la liberté en aurait bien plus vite et sûrement fait justice que la loi et les exterminations qui en furent la suite.

Les miracles de Jésus

Jésus. Son initiation. Les sacrificateurs juifs. Jésus guérit un lépreux, un sourd-muet, un aveugle, un autre aveugle. Des possédés. Opinion des hébreux sur les causes des maladies et de leur guérison. Guérison d'un paralytique et d'une femme abandonnée des médecins. Résurrection de la fille de Jaïre et de Lazare. Opinion de Celse sur les miracles de Jésus.

Le législateur des chrétiens a été, comme on sait, disciple de Judas le Gaulonite. L'un et l'autre étaient-ils juifs ? C'est peu probable : les mœurs et caractères des Galiléens étaient très différents de ceux des Hébreux.

Etaient-ils même Galiléens d'origine ? Ne seraient-ils pas des Gaulois venus en Judée avec les légions romaines et qui s'y seraient fixés ? Leur vie, leur conduite ne dénotent-elles pas des occidentaux plutôt que des orientaux ? C'est ce que je laisse à d'autres le soin de décider.

Un certain nombre d'écrivains ont soutenu que, la lacune qui existe dans la vie de Jésus de l'âge de 12 ans jusqu'au début de sa mission, à 30 ans, a été remplie par son initiation dans les temples, de l'Inde pour les uns, de l'Égypte pour les autres.

Sans prendre parti dans cette question, il est du moins certain que le législateur des chrétiens exprime quelque fois des idées familières aux prêtres et aux hiérophantes du paganisme.

« Il nous est donné, dit-il, à ses plus intimes disciples, de connaître le mystère du royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont de dehors, tout se traite par des paraboles... de peur que leurs péchés ne leur soient pardonnés. »

En propres termes, le royaume de Dieu est pour nous et pour nos amis, à l'exclusion des profanes. C'est le langage de tous les monopolistes. Les catholiques devraient bien concilier ces paroles avec la mission rédemptrice universelle qu'ils attribuent à Jésus.

Que Jésus ait fréquenté les temples payens, qu'il ait été initié par les prêtres de Baal ou par ceux d'autres sectes concurrentes de la religion orthodoxe des hébreux ou qu'il se soit initié lui-même, toujours est-il qu'il a été un thaumaturge des plus remarquables, et que dans sa conduite comme dans ses œuvres on trouve beaucoup d'analogies entre lui et les payens.

Exemples : Apollonius se prépare à sa mission par cinq ans de silence. Jésus par 40 jours de jeûne dans le désert.

Vespasien, avant d'opérer, demande aux médecins s'il peut guérir les malades qui le sollicitent, afin d'inspirer plus de confiance à ceux-ci. Jésus demande aux deux aveugles de Capharnaüm : Croyez-vous que je puisse vous guérir.

Les miracles de Jésus sont assez connus — ou du moins peuvent l'être : les publications des Évangiles sont assez répandues pour qu'on puisse

les y lire, nous ne les relaterons pas en détail, mais nous ferons sur quelques-uns des observations et réflexions qui seront plus instructives qu'une simple et sèche narration des faits.

Les sacrificateurs hébreux, comme les prêtres des temples payens, étaient en possession du monopole de la hauto médecine, c'est-à-dire des guérisons occultes.

Lorsque Jésus, au début de sa mission, guérit son premièr lépreux, il lui dit : « Garde-toi d'en rien dire à personne, mais va-t'en et montre-toi au sacrificateur et offre pour ta purification ce que Moïse a commandé. »

Et Jésus recommande à presque chacune de ses guérisons de ne pas les publier, évidemment parce qu'il craignait la persécution des prêtres de la synagogue, comme les guérisseurs modernes ont à redouter celles des prêtres de la Faculté.

Une règle presque générale qu'a suvie Jésus, de même que tous les grands guérisseurs, c'est qu'il n'est point allé au devant des malades offrir ses services, que l'on aurait regardés comme une marchandise. Il a attendu qu'ils vinssent à lui.

Cette réserve est nécessaire parce que, si la foi du malade n'est pas absolument indispensable, elle est toujours d'un grand secours, si l'on veut obtenir une guérison vraiment miraculeuse, c'est-à-dire rapide et complète.

Si tu veux, lui dit le lépreux, tu peux me guérir.

Et Jésus, ému de compassion, étendit la main et le toucha, et lui dit : « Je le veux, sois nettoyé ».

« Et dès qu'il eût dit, la lépre quitta cet homme et il fut guéri. »

« Ne crains point, crois seulement » ; dit-il au chef de la synagogue dont la fille vient de mourir, et qu'il ressuscite incontinent, en la prenant par la main.

Les magnétiseurs doivent profiter de cette leçon et se rappeler qu'il ne faut pas jeter les perles devant les pourceaux et que, s'il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, il ne faut pas non plus la placer sur les tréteaux ; si l'on veut qu'elle soit respectée.

On amène un homme sourd-muet à Jésus Il lui mit les doigts dans les oreilles ; et ayant pris de sa salive, il lui en toucha la langue. Puis levant les yeux au ciel, il soupira et dit : « Ouvre-toi. » Aussitôt ses oreilles furent ouvertes et sa langue fut déliée, et il parlait sans peine.

Des sceptiques ont accusé d'ignorance, à propos de ce miracle, Jésus ou ses évangélistes, en disant que ces braves gens ignoraient que la seule cause de la mutité est la surdité, et que Jésus n'avait pas besoin de toucher la langue de cet homme pour que la parole lui revînt ; il suffisait de lui rendre l'ouïe.

Mais il ne faut pas taxer trop légèrement les

autres d'ignorance, quand on est soi-même si souvent dans l'erreur. Si cet homme était sourd de naissance, l'action de Jésus sur sa langue n'avait pas pour but de lui donner la faculté d'apprendre à parler, mais de lui donner le langage immédiatement.

Miracle pour nous, hommes sans foi et sans vraie science ; mais qui sait s'il l'a toujours été ou s'il le sera toujours ?

Jésus ne guérissait pas toujours instantanément.

Etant venu à Bethsaïde, on lui présenta un aveugle qu'on le pria de toucher.

Alors il prit l'aveugle par la main, et l'ayant mené hors du bourg, il lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose.

Et l'homme ayant regardé, dit : « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres ».

Jésus lui mit encore les mains sur les yeux, et lui dit de regarder ; et il les voyait tous distinctement.

Il est à remarquer que, peut être déjà trop confiant en lui-même, il n'a pas demandé préalablement à l'infirme de croire.

D'après l'évangile de Saint-Jean, Jésus guérit un autre aveugle à Jérusalem, le jour du Sabbat. Cette fois, il fit de la boue avec sa salive et de la poussière ; il la mit sur les yeux de l'aveugle et l'envoya se laver à la piscine de Siloé.

« Il y alla donc, se lava, et il revint voyant clair. »

Jésus ne guérissait pas tous les malades.



Jésus guérit un aveugle le jour du Sabbat.

Après avoir guéri le possédé de Capernaüm et la belle-mère de son premier disciple, Simon, il est dit qu'on lui amena *tous* ceux qui étaient

malades, et les démoniaques. Et toute la ville était assemblée à la porte de la maison.

L'Evangile ajoute : « Et il guérit *plusieurs* malades de diverses maladies, et chassa *plusieurs* démons ». S'il avait guéri tous ceux qui lui furent présentés, ou seulement le plus grand nombre il est évident que le chroniqueur n'aurait pas manqué de le dire.

Il faut conclure de là : ou que la puissanco de Jésus n'était pas infinie, ce qui paraît par bien d'autres endroits des Evangiles ; ou que plusieurs malades avaient assez de foi tandis que les autres en étaient dépourvus.

Un homme amène à Jésus son fils qui est possédé d'un esprit muet. Cet esprit l'agite par des convulsions partout où il le saisit ; alors il écume il grince des dents et devient tout sec.

Les disciples n'ont pu chasser ce démon.

Jésus attribue l'impuissance de ses disciples à leur manque de foi, puisqu'il leur dit : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? »

Il n'y avait peut-être pas lieu de tant s'impatienter avec des novices qui n'avaient quitté leurs filets et autres outils que depuis peu.

Jésus dit alors de lui amener ce possédé.

Dès qu'il vit Jésus, l'esprit l'agita avec violence et il tomba par terre, et se roulait en écumant.

Alors Jésus demanda à son père. : « combien y a-t-il de temps que cela lui arrive ? Le père dit

Depuis son enfance. Et l'esprit l'a souvent jeté dans le feu et dans l'eau, pour le faire périr ; mais si tu y peux quelque chose, aide-nous et aie compassion de nous. »

Jésus lui dit : « si tu peux croire, toutes choses sont possibles pour celui qui croît. »

Aussitôt le pêre de l'enfant s'écriant, dit avec larmes : « Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité ».

Et quand Jésus vit que le peuple accourait en foule, il reprit sévèrement l'esprit immonde et lui dit : « Esprit muet et sourd, je te commande, moi, sors de lui et ne rentre plus en lui. »

Alors l'esprit sortit en jetant un grand cri et en l'agitant avec violence; et l'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient : il est mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main, le fit lever ; et il se leva.

Lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples lui demandèrent en particulier : « pourquoi n'avons-nous pas pu chasser ce démon ? »

Et il leur répondit : « cette espèce de démon ne peut sortir que par la prière et le jeûne. »

Jésus convient ainsi qu'il y a des guérisons plus ou moins difficiles à opérer et, par conséquent, qu'il n'est pas Dieu, car tout est également facile à l'auteur de toutes choses.

Les Hébreux et tous les peuples de l'antiquité rapportaient les causes de leurs maladies et de tous leurs maux à des esprits malins, que les

grecs appelaient *Cacodémons*, et que chaque peuple a personnifiés sous un nom quelconque.

Job attribue à Satan la cause de sa maladie et de ses adversités. De même Saül est tourmenté par un mauvais esprit.

Moïse, en introduisant la fausse idée que nous avons vue et qui consiste en ce que certains prophètes peuvent prédire la vérité sans être inspirés par le Seigneur, donna lieu à cette idée absurde : que les mauvais esprits peuvent faire le bien.

Cette idée paraît généralement admise parmi la classe lettrée au temps de Jésus.

A la vue de ses miracles, les Scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : « il est possédé de Béelzébuth, et il chasse les démons par le prince des démons. »

Mais Jésus réfute les Scribes et par conséquent ses prétendus disciples de la manière suivante : Comment Satan peut-il chasser Satan ? Un royaume divisé contre lui-même ne saurait subsister. Si Satan (esprit du mal), s'élève contre lui-même (en faisant le bien), il ne peut subsister. Il perd sa raison d'être, il se détruit lui-même.

Le principe des guérisons physiques et morales est donc le bon esprit, le saint Esprit, et non le mauvais.

Et, ajoute Jésus, quiconque blasphémera contre le saint Esprit sera éternellement (c'est-à-dire dans tous les temps); sujet à la réprobation.

Or, c'est évidemment blasphémer contre saint-Esprit, auteur du bien, que d'attribuer mauvais Esprit, auteur du mal, les actions bie veillantes et bienfaisantes.

Et pourtant, si Jésus était revenu au mon au xv-xvi[e] siècle, il aurait été condamné par s prétendus disciples, comme suppôt du démon, être brûlé après avoir subi la géheune !

Il est à noter que, dans la même circonstan Jésus met ses guérisons sur le même pied naturalisme que celles des prêtres juifs.

« Si je chasse tes démons par Béelzébuth, p qui vos fils les chassent-ils ? C'est pourquoi i seront eux-mêmes vos juges. » (MATH. XII. 2

Jésus n'attribue point à Dieu, mais à l'hom le pouvoir de guérir les corps et même les âm de faire disparaître les maladies et d'effacer l péchés.

Lorsqu'on lui amène un paralytique pour guérir, il lui dit : « tes péchés te sont pardonnés

Les scribes présents se scandalisent en eu mêmes d'une pareille prétention, qu'ils regard comme blasphématoire. Mais Jésus, ayant con *par son esprit*, leur pensée, leur dit :

« Pourquoi avez-vous ces pensées dans v cœurs ? Lequel est plus aisé, de dire à ce pa lytique : Tes péchés te sont pardonnés. ou de dire : Lève-toi, et marche ?

« Or, afin que vous sachiez que le Fils l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner

péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, emporte ton lit, et va t'en à ta maison. » (MARC, ch. XI.)

Vous voyez que c'est comme *Fils de l'homme*, et non comme *Fils de Dieu*, que Jésus possède ce double pouvoir de guérir les corps par l'âme ; c'est-à-dire que la faculté dont jouit l'homme d'agir sur l'âme et sur le corps de son semblable est naturelle et non surnaturelle.

Sans doute ce don vient de Dieu, comme toutes les facultés humaines ; mais il est de la même nature que toutes les autres facultés, c'est-à-dire qu'il dépend de l'homme de l'obtenir, de le développer ou de le laisser inculte et stérile.

Preuve encore plus manifeste que la faculté de guérir est naturelle, c'est que Jésus, touché par une femme affligée d'une perte de sang, sent qu'une « vertu » est sortie de lui.

Les magnétiseurs modernes diraient un « fluide » ; mais le nom ne fait rien à la chose : une substance quelconque est sortie du guérisseur ; il faut bien qu'elle soit sienne pour qu'il s'aperçoive de la soustraction qui lui en est faite (1).

(1) Cette femme, dit l'Evangile, avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins et avait dépensé tout son bien sans en avoir reçu aucun soulagement ; sa maladie était plutôt allée en empirant.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on le voit, que les médecins possèdent le double talent de soulager la

On peut donner une preuve encore plus posi-
tive que Jésus guérissait de la même façon qu'il
aurait accompli un travail quelconque, par une
force propre ; c'est que ce travail était suivi d'une
fatiguequi pouvait même aller jusqu'à la défail-
lance ; comme on le voit dans Marc (III. 21.)

Si ces preuves ne suffisent pas pour démontrer
que les miracles de Jésus étaient de même
nature que ceux des autres thaumaturges de
tous temps et de tous pays, nous ajouterons
que l'Evangile même avoue qu'il ne put faire
aucun miracle dans son pays, si ce n'est qu'il
guérit quelque peu de malades, en leur imposant
les mains.

La seconde personne de la Trinité peut-elle
être influencée à ce point par son entourage ? Ne
doit-elle pas être prophète partout, même dans
son pays ?

Un des principaux de la synagogue, nommé
Jaïre vint à Jésus et se jeta à ses pieds en disant
« Ma petite fille est à l'extrémité (1) ; je te prie de
venir et de lui imposer les mains, afin qu'elle soit
guérie et qu'elle vive.

Avant que Jésus fut rendu, des gens de Jaïre
vinrent au-devant de lui qui lui dirent : « Ta fille

bourse des malades et d'aggraver leurs souffrances. Il
faut être doué d'une habileté doctorale, pour faire ainsi
d'une pierre deux coups.

(1) Elle était déjà morte d'après Mathieu. (IX.18.)



Jésus ressuscite la fille de Jaïre. (Tiré de la *Bible* de
ulio Schnorr.)

est morte, pourquoi donnes-tu encore de la peine au Maître »? Mais Jésus dit à Jaïre : « Ne crains point ; crois seulement. »

Et étant entré, il dit : « Pourquoi faites-vous tout ce bruit et pourquoi pleurez-vous ? La petite fille n'est pas morte, mais elle dort. Puis, les ayant tous fait sortir, Jésus prit le père et la mère de la petite fille et entra là où elle était couchée.

« Et ayant pris la main de l'enfant, il lui dit : *Talitha cumi*, qui veut dire : Petite fille lève-toi. Et la petite fille se leva et marcha ; car elle était âgée de douze ans.

« Et il leur recommanda fort expressément que personne ne le sût. »

Cette résurrection n'est pas si probante que celle qu'opéra Apollonius de Thyanes, puisque la mort de la fille de Jaïre était toute récente, si elle était réelle, tandis que l'on portait en terre celle que ressuscita Apollonius.

La résurrection de Lazare est-elle plus réelle ? Il serait permis d'en douter, puisque Jésus commence par dire qu'il dort, et qu'il va l'éveiller. Ses disciples lui répondent : S'il dort, il sera guéri. Puis il se trouve on ne sait trop comment qu'il était depuis quatre jours au sépulcre.

Nous ne nierons pourtant pas cette résurrection, car nous serions obligés d'en nier beaucoup d'autres, opérées par des chrétiens et, aussi par des payens. Une raison qui nous déterminerait à la croire réelle, c'est que les sacrificateurs s'...

émurent et qu'ils se mirent à comploter la mort de leur concurrent. (St. JEAN, ch. XI.)

Pour résumer la mission thaumaturgique de Jésus, nous dirons :

1° Qu'il fut en butte aux persécutions des prêtres de la Synagogue, comme il le serait encore à ceux de la Faculté, s'il s'avisait de se réincarner de nouveau ;

2° Qu'il ne guérissait pas tous les malades ;

3° Que sa puissance était influencée par le milieu qui l'entourait, ce qui l'empêcha d'être prophète dans son pays de Galilée ;

4° Qu'il ne guérissait pas toujours instantanément, ce qui implique que sa puissance était limitée, c'est-à-dire humaine et non divine ;

5° Enfin, qu'il procède exactement comme les autres thaumaturges de tous les temps et de tous les pays.

Ce n'est donc pas sans raison que Celse disait aux premiers chrétiens :

« Vous vantez les guérisons opérées par Jésus ; mais il a cela de commun avec des faiseurs de prestiges qui ne font pas de miracles moins imposants ; avec les charlatans égyptiens qui, pour quelques oboles, font trafic de ces secrets merveilleux : ne les voyez-vous pas chasser les démons du corps des hommes, guérir les malades par le souffle, évoquer les âmes des héros ? Eh bien ! à cause de cela faudra-t-il croire qu'ils sont les fils de Dieu ? »

Nous verrons par la suite de l'histoire comme nous l'avons déjà vu par le commencement, que beaucoup d'autres miracles semblables à ceux de Jésus se sont faits, dans et hors son église, par des personnes aussi divines que lui, s'il suffit de faire des miracles pour être Dieu.



ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

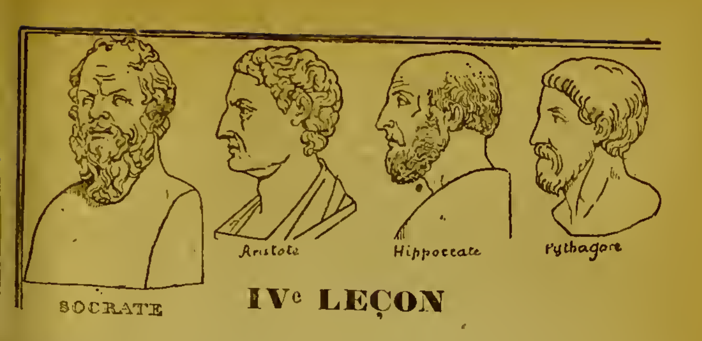
Certificat d'Inscription

La Direction de l'École pratique de Magnétisme et de Massage

Certifie que M a suivi les Cours de l'ÉCOLE pendant l'année scolaire 18 et qu'il a été inscrit aux examens.

En foi de quoi, nous lui avons délivré le présent certificat

Fait à Paris, le



IVe LEÇON

SOMMAIRE. — Chez les premiers Chrétiens. — Origines de la Sorcellerie

---

Le magnétisme chez les premiers Chrétiens

SOMMAIRE. — Opinion de Marc et de Paul. Esprit de monopole. Guérisons opérées par Pierre, par Paul. Sorcellerie de Pierre et de Paul. Miracles des saints Germain, Martin, Grégoire, Multonius, Benoît. Dialogues du pape Grégoire-le-grand. Guérisons sur le tombeau de St-Martin, dans l'église de Carthage. Guérisons et résurrections par la vertu des reliques de St-Etienne. Les martyrs Côme et Damien. Les songes dans les Eglises. Pèlerinages d'une église à une autre. Protestation d'Amolon. Les reliques chez les payens. Les fausses reliques des chrétiens. Les prophéties. Augustin, Athénagore, Tertullien, Jérome, Hilaire, Martianus Capella, Justin, Le moine Jean, Ambroise, Marc, Montan, Mélèce. Les sorts des saints.

Les disciples de Jésus, comme Elisée disciple d'Elie, comme Vespasien disciple d'Apollonius;

nous pouvons même dire comme tout le monde plus ou moins, furent doués de la faculté de guérir et de celle de prophétiser à un degré plus ou moins élevé, chacun suivant ses aptitudes.

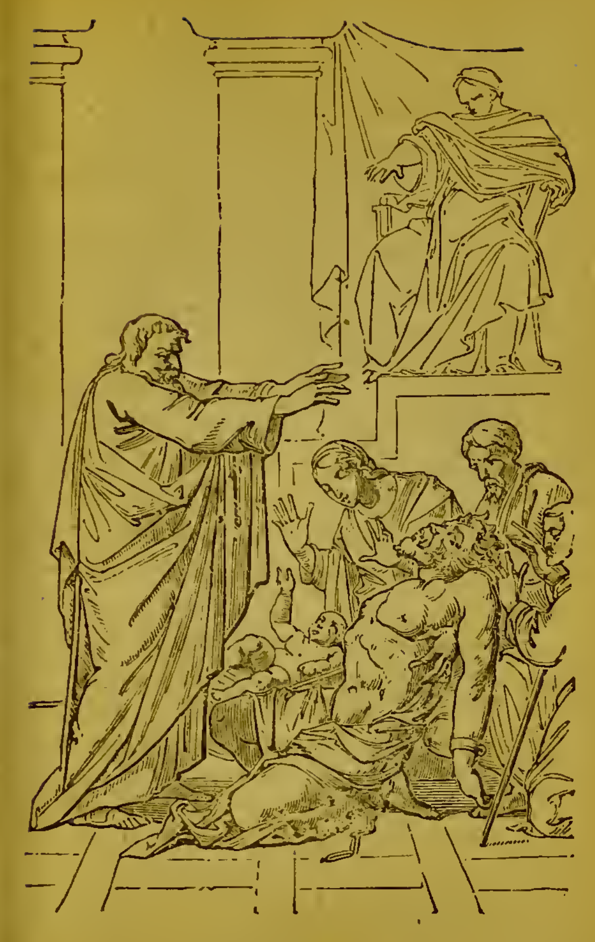
Ceux qui croiront en Jésus-Christ, dit Marc, poseront les mains sur les malades, qui seront guéris. (ch. XVI, v. 14.)

« Il y a diversité de dons, dit St-Paul, mais il n'y a qu'un même esprit. Il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur.

« Lui-même a donné quelques-uns pour apôtres, d'autres pour prophètes, d'autres pour évangélistes, d'autres pour pasteurs et docteurs. « (I, *Cor*. 12. et *Ephes*. 4.)

« Il y a diversité de grâces, dit-il encore, mais il n'y a qu'un même esprit qui les communique : il y a diverses opérations, mais il n'y a qu'un seul Dieu qui fait toutes choses. Les grâces et les dons de l'esprit sont donnés à chacun pour son utilité.

« L'un reçoit le don de la sagesse ; un autre celui de la science ; un troisième le don de la foi ; un quatrième la grâce de guérir les malades ; un cinquième, le don des miracles ; un sixième, le don de prophétie ; un septième, le don de discerner les esprits ; un huitième, le don de parler diverses langues ; un neuvième, celui de leur interprétation ; c'est un seul et même Dieu qui distribue toutes ces choses à chacun selon sa volonté. » (1e épit. *aux Corinthiens*, ch. XIX, v. 4.)



SAINT-PAUL imposant les mains sur un malade. (Fragnt d'un tableau de Lesueur.)

Les disciples de Jésus n'étaient pas exemp
de l'esprit de monopole qui caractérisait les pr
tres juifs.

Jean lui dit : Maître, nous avons vu quelqu'u
qui chassait les démons en ton nom, et qui n
nous suit pas ; et nous nous y sommes opposé
parce qu'il ne nous suit pas.

Et Jésus leur dit : Ne vous y opposez pas, c
il n'y a personne qui fasse des miracles en mo
nom, et qui puisse en même temps parler mal d
moi. Car qui n'est pas contre nous est pour nou

Les inquisiteurs, dans leurs rapports avec le
sorciers, ne se sont pas rappelés cette leçon d
Jésus ; et si leur Maître était revenu parmi eu
il aurait été bel et bien « convaincu et brûlé. »

Le disciple bien aimé ne fut pas seul atteint d
ce défaut, comme le prouve le passage suivant d
Paul :

« Les esprits des prophètes sont soumis au
prophètes. Si quelqu'un croit être prophète
spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que
vous écris sont des ordonnances du Seigneur.

Si quelqu'un veut l'ignorer, il sera lui-mêm
ignoré. (1e *aux Corint.*, ch. XIV.)

Nous ne citerons que quelques exemples d
facultés thaumaturgiques et prophétiques d
premiers chrétiens ; il est facile à chacun d'e
trouver d'autres, s'il le désire.

Saint-Pierre, accompagné de Jean, guérit u

boîteux en lui disant : Regarde-nous et le prenant ensuite par la main. (*Actes*, ch. III.)

. Saint-Paul, ayant fait naufrage en se rendant à Rome, fut jeté sur l'île de Malte et y opéra beaucoup de guérisons. Il guérit le frère de Publius, son hôte, qui était affecté d'une fièvre et d'une dysentérie. Paul l'alla voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades vinrent à lui et furent guéris. (*Actes*, XXVIII, v. 8 et 9.)

A Ephèse, « Dieu fit des miracles extraordinaires par les mains de Paul ; jusque-là même que, lorsque les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps étaient appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient du corps de ceux qui en étaient possédés. » (C. XIX, v. 11 et 12.)

On voit que les moyens employés sont toujours les mêmes qu'emploient les magnétiseurs anciens et modernes, profanes et sacrés.

Les chrétiens, qui accusent les sorciers et même les magnétiseurs d'user du magnétisme pour faire le mal, ne s'en sont pas privés eux-mêmes quand l'occasion s'en est présentée.

Ananias et sa femme ayant vendu leurs biens pour se faire chrétiens, mais ayant gardé une partie du produit de la vente, apportèrent le reste à la communauté.

Saint Pierre, soit qu'il en fût averti, soit qu'il

l'eût deviné, aurait pu se borner à réprimander doucement, à l'exemple de son maître, ou même durement les auteurs de cette petite faute et les déterminer à tout mettre « au tas ».

Il en fut tout différemment. Pierre étendit la main vers Ananias d'un air terrible, et celui-ci tomba à l'instant et rendit l'esprit. Sa femme arrivant un peu plus tard, subit le même sort.

Quelle mansuétude ! quelle charité évangélique !

On sait que depuis lors les chrétiens ont été les plus fermes promoteurs et soutiens de la propriété quiritaire et de ses abus.

Je n'examine pas si la sévérité de Pierre était ou nom de bonne politique, étant données les circonstances ; je dis seulement que les chrétiens sont mal venus à reprocher aux magiciens des crimes plus ou moins imaginaires.

Pierre n'avait pas le monopole de cette pratique. Un Élymas (enchanteur) nommé Bar-Jésus, fut rendu aveugle pour un certain temps par Paul, qui était rempli du Saint-Esprit, dit le Livre (*Actes* ch. XIII). De sorte que, si les chrétiens nous présentent souvent le diable comme faisant le bien, ils nous donnent aussi le Saint-Esprit comme auteur du mal. Allez vous y reconnaître.

Les guérisons miraculeuses continuent parmi les chrétiens.



Ananias frappé de mort par Saint-Pierre. (Tiré de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament*. 1723, p. 497.)

Saint Germain, évêque de Reims guérissait les malades par l'imposition des mains.

Une femme fut guérie d'une hémorrhagie par Saint Martin de Tours en touchant seulement ses habits.

Saint Grégoire, évêque de Néocésarée, ayant soufflé sur un voile et l'ayant jeté sur la tête d'un possédé, le démon s'enfuit à toutes jambes.

Les miracles de ce saint étaient si nombreux et si remarquables, qu'il fut, comme on sait, surnommé le thaumaturge.

Un autre évêque, Multonius, bénît de l'eau, la fit boire à un possédé, et il fut délivré.

Saint Benoît fut aussi doué du miraculisme et du prophétisme : on lui attribue beaucoup de guérisons, deux résurrections, des faits de vision à distance, de lecture dans la pensée des gens, des prédictions qui se sont réalisées, etc.

Les moines et les ermites eurent encore plus que les prélats le don des miracles et des oracles. Il en a été toujours ainsi : chez les payens, les sibylles menaient une vie retirée ; chez les Juifs, les prophètes vivaient ordinairement dans la solitude, et ne fréquentaient guère les rois et les peuples que pour leur adresser des réprimandes et des exhortations.

Les miracles étaient si nombreux parmi les chrétiens des premiers siècles, qu'on en composait des recueils pour l'édification des fidèles. Le pape Saint Grégoire le grand ne dédaigna pas

lui-même de se livrer à ce genre de littérature.

Dans les *Dialogues* qu'il a écrits sur ce sujet, il rapporte qu'une religieuse délivra un possédé par son seul commandement, c'est-à-dire par suggestion verbale. Il cite plus fort : un religieux qui ressuscite un mort en lui frottant le visage avec de la poussière qu'il avait amassée dans l'église près de l'autel. Ce miracle ne se fit pas sans prières, bien entendu.

C'est sur les tombeaux des martyrs et, plus tard, dans les églises, quand il y en eut, que l'on obtenait les guérisons les plus étonnantes.

Nous emprunterons principalement à Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, les exemples suivants qui donnent une idée exacte de tous les autres miracles de ce genre.

Un homme de Tours, privé de la vue depuis vingt-cinq ans, est averti en songe de se rendre au tombeau de Saint Martin. Après s'être livré sans relâche à la prière, il recouvre la vue d'un œil le troisième jour : il redouble ses prières, et l'autre œil qui avait été beaucoup plus malade, fut également guéri, seulement il n'en vit pas aussi bien que de l'autre. (*Miracle de Saint-Martin.* livr. II ch. 41).

« Dans la ville de Carthage, une femme très pieuse, du nom d'Innocence, appartenant aux premières famille de la ville, avait un cancer au sein, mal incurable, au dire des médecins. Aussi, d'or-

dinaire, on retranche du reste du corps l'organe qui en est atteint. Ou bien, pour prolonger la vie du malade, et retarder une mort inévitable, il faut, dit Hippocrate, renoncer à toute espèce de traitement. C'est ce que cette femme avait appris d'un habile médecin ami de sa famille, et elle s'était tournée vers Dieu seul, par la prière. A l'approche de Pâques, elle est avertie en songe de se placer dans le baptistère, du côté des femmes, et de se faire faire un signe de croix à l'endroit où était son mal, par la première personne qu'elle rencontrerait sortant du baptême. Elle le fit et fut guérie à l'instant. »

« A Hippone, un Syrien nommé Bassus priait auprès des reliques de St-Etienne pour sa fille dangereusement malade. Il avait apporté avec lui la robe de cette enfant. Tout à coup arrivèrent quelques-uns de ses serviteurs, venus en toute hâte de chez lui pour lui annoncer que sa fille était morte... De retour à sa maison, que remplissent les gémissements des siens, il jette la robe de sa fille sur son corps, et aussitôt elle est rendue à la vie.

« Au même endroit, le fils d'un percepteur des deniers public nommé Irénée mourut de maladie. Son corps était étendu sans vie, et ses funérailles se préparaient au milieu des pleurs et des gémissements, quand un de ses amis, laissant aux autres la parole de consolation, suggéra la pensée

d'oindre le corps avec de l'huile du martyr ; on le fit, et il recouvra la vie. »

« Une femme avait un enfant qui mourut n'étant que catéchumène. Cette femme le porta dans ses bras avec force larmes et des gémissements à fendre le cœur à la mémoire du glorieux Etienne, où elle le déposa privé de vie. Dans sa foi et sa piété, elle frappait aux portes des oreilles de l'ami de Dieu dans le chagrin qu'elle ressentait de perdre deux fois son enfant, une première fois en ce monde, une seconde fois dans l'autre, puisque mort sans baptême, il ne pouvait être sauvé. Au milieu des lamentations et des cris de douleur de cette mère infortunée, le souffle revient tout à coup à l'enfant et la vie lui est rendue ; on lui donne le baptême ; on complète les sacrements ; mais à peine son âme est-elle délivrée des chaînes du péché qu'elle se dépouille de nouveau des liens d'une chair mortelle et s'envole, libre d'entraves, avec une extrême rapidité, vers les embrassements spirituels de Dieu. »

On ne se contenta bientôt plus de porter les malades sur les tombeaux ou dans les églises, on alla dormir dans ces églises, comme les payens dans leurs temples.

Les martyrs Côme et Damien, médecins de leur vivant, continuèrent après leur mort de guérir et d'inspirer ceux qui les invoquaient, surtout s'ils se rendaient à leur tombeau.

Grégoire de Tours dit que ces saints apparaissent en songe aux malades pour leur prescrire ce qu'ils doivent faire pour guérir ; et que, lorsque leurs prescriptions sont bien suivies, la guérison a lieu.

Esculape ne faisait pas autrement, ou plutôt Côme et Damien font comme Esculape, puisqu'ils viennent après.

Procope nous apprend (*Traité des Edifices*, l. II ch. 6.) que : En 560, l'empereur Justinien fut attaqué d'un mal au genou qui menaça de le mettre au tombeau. Saint Côme et Saint Damien lui apparurent et lui conseillèrent d'avoir recours aux reliques des martyrs. La châsse fut apportée et par son attouchement Justinien fut guéri.

En reconnaissance, il bâtit une église en l'honneur de Côme et Damien ; et là, ajoute Procope, les malades incurables se rendaient en pélerinage et ils étaient guéris.

L'usage d'aller dormir dans les églises pour obtenir la guérison des maladies du corps et de l'âme s'est perpétué indéfiniment. C'est encore une tradition dans les campagnes que coucher dans une église la nuit de la Pentecôte donne de l'esprit au dormeur.

G. Fabricius dit dans ses *Commentaires* qu'il a vu à Padoue (au XVI[e] siècle) des gens de la campagne aller, une certaine nuit, dans l'église consacrée à Saint Antoine pour obtenir la guérison

de leurs maux. Cela ressemble, dit-il, au culte des anciens payens comme un œuf à un œuf, d'autant mieux que Saint Antoine a en effet la réputation de guérir les maladies.

On ne couchait pas seulement dans les églises pour sa santé, mais aussi pour toutes sortes d'affaires publiques et privées ; toujours comme chez les payens.

En 393, Théodose, ayant donné ses ordres pour livrer bataille le lendemain, se retira dans une chapelle voisine du camp. Vers le point du jour, il s'endormit et vit en songe deux hommes vêtus de blanc et montés sur des chevaux de même couleur, qui l'encouragèrent à combattre et lui promirent la victoire. A son réveil, on lui amena un soldat de son armée qui venait d'avoir une vision semblable à la sienne. (THÊODORET, l. V.) chap. 24.)

On pense bien que l'usage d'aller d'une église à une autre, quand on n'obtenait pas sa guérison dans la première, dût aussi s'introduire parmi les chrétiens, comme il existait chez les payens, car les hommes sont toujours les mêmes.

Effectivement :

On lit dans les actes de l'ordre de Saint Benoît qu'un homme étant privé de la vue et de l'usage de ses mains, fut à Tours dans l'église de Saint Martin. Il y recouvra la vue ; mais les prêtres de Tours le renvoyèrent à Paris pour obtenir le reste

de sa guérison dans l'église de Saint Germain, c
qui eut lieu.

La mode s'établit si bien de ces pélerinage
d'un lieu à un autre, d'un grand saint à un plu
grand encore pour obtenir la guérison des mala
dies, qu'elle dégénéra même en abus. Cette pra
tique tournait au détriment des églises et de
paroisses mal partagées à cet égard; car cela n
se passait pas sans dépenses en frais de voyag
et sans offrandes faites à d'autres églises qu
celle de la paroisse. C'est pourquoi certains évêque
condamnèrent cette pratique.

En 840, Amolon, archevêque de Lyon, s'élève
contre le renvoi des malades d'une église à l'au
tre pour obtenir leur guérison.

« Chacun, dit-il, doit demeurer paisible dan
son église et dans sa paroisse, où le baptême lu
a été donné, où il est nourri du corps et du san
de N.-S., où il est accoutumé d'entendre la mess
solennelle, où il reçoit de son curé la pénitence d
ses péchés, etc.

« C'est là que les fidèles doivent présenter leur
offrandes et leurs vœux avec dévotion et ave
joie; c'est là qu'ils doivent faire leurs prières
Dieu, et qu'ils doivent rechercher l'intercessio
des saints, qui peuvent assister en tous lieu
ceux qui les invoquent fidèlement, parce qu'ils sui
vent l'agneau partout où il va, selon le témoignag
de l'Ecriture; ou plutôt c'est Dieu tout puissan

qui nous assiste par eux et en eux. » (*Lettre à Thibaut*, évêque de Langres.)

Pour éviter dans une certaine mesure ces déplacements coûteux, on eut recours à une autre pratique d'origine payenne : les reliques des saints et chaque église s'évertua à en avoir et des meilleures.

Une femme noble, affligée d'une paralysie, ayant appris que le vénérable abbé Adalgaire avait apporté de France plusieurs reliques et qu'elles opéraient des miracles, se fit porter sur la route au-devant des reliques et dès lors elle commença à se trouver mieux. Plusieurs jours après, ayant obtenu de passer deux nuits dans l'église du monastère où les saintes reliques avaient été déposées, elle fut entièrement guérie. (*Act. ord. S. Ben.*)

J'ai dit que les vertus des reliques étaient connues des payens. Il ne sera peut-être pas hors de propos d'en fournir la preuve.

La vertu des reliques, l'utilité de les exposer à l'adoration des fidèles et même de les promener dans les rues et dans les champs, étaient des choses connues depuis longtemps.

Verrius Flaccus rapporte que la peste étant à Rome, l'oracle fut consulté pour la faire cesser, et que sa réponse fut : que les dieux étaient irrités de ce qu'on regardait par les croisées et avec mépris les processions, où des hommes vêtus

d'une manière ridicule portaient sur leurs épaules les châsses des saintes reliques. Sur quoi le Sénat ordonna que les rues seraient tapissées et voilées.

« Les prêtres des Gentils s'habillaient aussi de lin, rasaient leurs têtes, tournoyaient autour des autels, y faisaient beaucoup de révérences, d'adorations, de prières à leurs idoles ; avaient le chant de la musique, portaient leurs reliques en procession, et gardaient plusieurs autres cérémonies qu'on pratique aujourd'hui, mais sans noms de saints et de saintes. Ainsi le confesse Guillaume Du Choul, au discours de la religion des anciens Romains. » (Notes sur l'*Ane d'or d'Apulée*, édit. 1812, t. 2, p. 275.)

Les premiers chrétiens blâmaient ces usages; leurs successeurs les ont répris et tournés en abus.

Comme on n'avait aucun moyen de connaître l'authenticité des reliques, il y eut bientôt des contrebandiers qui exploitèrent les fausses reliques et qui firent avec elles des miracles, aussi bien qu'on en opérait avec les vraies.

Raoul de Glaber raconte dans sa chronique que

« Un homme du peuple, après avoir promené de fausses reliques en différents endroits des Gaules, se rendit dans les diocèses voisins des Alpes où il prit le nom d'Etienne ; il déterra les ossements d'un inconnu, ainsi qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois, et les annonça comme étant des reliques de Saint-Just. Le peuple accourt aussitôt

On amène de toutes parts des malades et, chose surprenante, ces malades se trouvèrent aussi bien guéris que si les reliques eussent été véritables. En peu de temps la châsse fut environnée d'*ex-voto* de tous genres, portant la forme des membres guéris. »

D'Henin de Cuvilliers, qui rapporte ce fait dans ses *Recherches historiques sur le magnétisme animal chez les anciens*, y joint la réflexion suivante :

« Comment Dieu se serait-il plu à contrarier sa propre église, en accordant à de fausses reliques le don des guérisons? ou comment le démon se serait-il plu à faire des merveilles dont tout l'honneur eut tourné au profit de la religion et des saints, et au soulagement de l'humanité souffrante? Dieu n'eût pas permis une méprise qui eût été un sujet de moquerie pour les libertins et de armes pour les personnes pieuses. »

Il faut donc supposer, ou que la vertu curative les reliques réside dans l'imagination des malades qui s'autosuggestionnent, ou que cette vertu e trouve aussi bien dans les ossements (ou dans l'esprit qui les a animés) du premier homme venu que dans ceux d'un saint canonisé.

Nous avons déjà vu un peu plus haut qu'un dieu obsur comme Latobius et même un simple courtisan d'Adrien comme Antinoüs rendaient des miracles et guérissaient les malades aussi bien que les plus puissants dieux de l'Olympe.

Les facultés de prophétie et de divination ne

furent pas moins exercées chez les chrétiens qu
celle de guérir les malades ; et toutes étaien
considérées, dans les premiers temps, comm
naturelles et non comme des dons tout spéciau
de la divinité.

Nous avons déjà vu Saint Paul reconnaître
certaines personnes la faculté de guérir.

Saint Augustin dit également qu'il y a des gen
qui peuvent guérir diverses plaies par le regar
par le toucher, par le souffle ; et il ajoute : c'es
que leur nature est différente de celle des autres
(*De civit. Dei.* ch. XXIV.)

Saint Athénagore, philosophe platonicien, q
embrassa plus tard le christianisme, croyai
comme Iamblique et les autres platoniciens, qu
y avait des démons qui se repaissaient de l'ode
des viandes des sacrifices et du sang des vi
times ;

« Mais pour cette faculté de prévoir l'avenir
de guérir les maladies, elle est étrangère aux d
mons, elle est propre à l'âme. L'âme, vu sa qu
lité immortelle, peut par elle-même et par
propre vertu, percer dans l'avenir et guérir l
infirmités et les maladies. Pourquoi donc en att
buer la gloire aux démons ? »

« Pendant le sommeil, dit Tertullien, il no
est révélé non seulement ce qui tient à l'honne
aux richesses, mais encore ce qui tient aux ma
dies, aux remèdes et à la guérison. »

Et à l'appui de son dire il cite l'exemple

Cléonyme, qui fut guéri par Achille, dans un songe. (*De Anima*, c. 47.)

Les premiers chrétiens ne niaient pas la réalité des oracles sibyllins ; ils ne différaient à cet égard des payens que sur la cause qui les produisait.

Saint Jérôme assure que les sibylles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité. Il oublie que la plupart d'entre elles étaient mariées; que l'une des sibylles du recueil romain déclare que, sans avoir été mariée, elle a eu mille maris. (*Oracul. Sibyll.* liv. VII.)

Saint-Hilaire soutient qu'elles sont inspirées par le démon ; mais il ne nie point leur inspiration.

Martianus Capella, plus raisonnable, dit que les sibylles avaient apporté, en naissant, la faculté de prévoir l'avenir ; qu'elles avaient été procréées pour deviner. »

Saint Justin affirme que les sibylles, quoiqu'elles disent dans leurs prédictions beaucoup de grandes choses, très bien et avec vérité, ne comprenaient pas ce qu'elles disaient, et que lorsque l'instinct qui les animait venait à s'éteindre, elles perdaient la mémoire de tout ce qu'elles avaient annoncé, il n'est donc pas étonnant, ajoute-t-il, qu'on trouve dans leurs réponses des vers inexacts. Il faut en attribuer la faute à ceux qui les ont mal transcrits pendant qu'elle les prononçait; pour elles, sitôt qu'elles étaient

revenues à elles-mêmes elles avaient perdu le souvenir de tout ce qui s'était passé. »

L'interprétation n'est donc pas moins nécessaire que la divination même. Aussi les chrétiens examinaient-ils, comme les payens, les révélations données par les prophètes :

« Il y a maintenant parmi nous, dit Tertullien, une sœur qui est favorisée du don des révélations.

« Elles les reçoit dans l'église, au milieu de la célébration de nos mystères, étant toute ravie en extase. Elle converse alors avec les anges, quelquefois même avec le Seigneur Jésus-Christ.

« Elle voit, elle entend, dans ses ravissements, des secrets célestes, connaît ce qu'il y a de caché dans le cœur de plusieurs personnes et enseigne des remèdes salutaires à ceux qui en témoignent le désir. (*De l'âme*, ch. XXVI.)

« C'est, ajoute-t-il, quand le peuple est congédié et après la célébration des mystères, que la sœur raconte ce qu'elle a vu, afin que nous les jugions. »

Saint Augustin rapporte qu'une femme très désireuse de voir le moine Jean, lui fit demander une entrevue par son mari. Le solitaire, qui n'avait jamais permis à aucune personne du sexe de l'approcher, répondit au mari : Allez et dites à votre femme qu'elle me verra la nuit prochaine mais pendant son sommeil.

Elle le vit en effet, et il lui donna des conseils

qui convenaient à une épouse fidèle. Elle dit ensuite à son mari qu'elle avait vue l'homme de Dieu, et elle le lui dépeignit tel qu'il le connaissait.

Le solitaire Jean était en grand renom comme devin. Théodose même le fit consulter sur ses affaires et en obtint une réponse satisfaisante.

Si les magiciens et les sorciers allaient au sabbat, les chrétiens y allaient quelquefois à lour façon. Saint Jérôme en fournit la preuve.

Ce saint raconte (*De la virginité*) un songe qu'il eut et dans lequel il fut battu de verges par l'ordre d'un juge (le Seigneur). Ayant promis de faire pénitence, il fut mis en liberté, et il ajoute : « Je revins à moi et au grand étonnement de ceux qui entouraient mon lit, je versais des larmes si abondantes que les incrédules furent convaincus de la douleur que j'éprouvais... Fasse le ciel que je ne sois jamais appliqué à une telle question ! J'avais les épaules meurtries à mon réveil, et je ressentais encore la douleur des coups que j'avais reçus. »

Saint Ambroise fut averti à Milan, au moment où il disait la messe, de la mort de saint Martin de Tours.

« Il était d'usage que le lecteur vint se présenter au célébrant avec le livre, et ne lut la leçon que lorsqu'il en avait reçu l'ordre. Or, il arriva que saint Ambroise s'endormit sur l'autel.

« Deux ou trois heures se passent sans qu'on ose le réveiller. Enfin, on l'avertit du long temps que le peuple attendait : « Ne soyez pas troublés, répondit-il, ç'a été pour moi un grand bonheur de m'endormir, puisque Dieu a voulu me montrer un si grand miracle ; car sachez que l'évêque Martin, mon frère, vient de mourir. J'ai assisté à ses funérailles, et après le service ordinaire, il ne me restait plus à dire que le capitule, lorsque vous m'avez éveillé. »

On nota le jour et l'heure, et la vision se trouva véridique.

Voici, d'après saint Irenée, comment l'hérétique Marc s'y prenait pour développer chez ses adeptes le don de prophétie :

« Voilà que la grâce descend sur nous, ouvrez la porte et prophétisez. Et lorsque la femme répondait : « Je n'ai jamais prophétisé, et je ne sais pas prophétiser, » Marc faisait certaines invocations au point de jeter la sœur dans la stupeur. Alors il lui disait : Ouvrez la bouche, parlez hardiment et vous prophétiserez. La sœur séduite par ces paroles, sent sa tête exaltée ; son cœur palpite extraordinairement. Elle se croit inspirée, elle se hasarde de parler ; elle parle comme une personne en délire ; elle dit tout ce qui se présente à son esprit ; beaucoup de choses vides de sens, mais dites avec un ton d'assurance, parce que son esprit est échauffé. Enfin, elle prophétise aussi bien qu'aucun des prophètes

de ce genre. D'après cela, elle se croit véritablement prophétesse. » (*Contre l'hérésie.*)

Montanus, un autre hérétique, avait avec lui deux femmes : Prisca et Maximilla, qui avaient des extases et prédisaient l'avenir. Deux papes, saint Zéphirin et saint Victor, convaincus par les prophéties de Montan, de Prisca et de Maximilla, leur donnèrent des lettres de paix. (Tertulien. *Adversus. Praxeas.*)

Tertullien traita d'abord ces trois personnages d'illuminés et de possédés du démon ; mais, sur ce qu'il vit et entendit par lui-même, il alla s'instruire à leur école.

Saint Mélèce, évêque d'Antioche, apparut dans un songe à Théodose avant que Gratien l'eût associé à l'empire et le couvrit du manteau impérial.

Théodose se rendit plus tard au concile de Constantinople. En entrant dans l'assemblée, il fut saisi d'étonnement quand il aperçut Mélèce, tel qu'il l'avait vu en songe. Il le reconnut sans que personne le lui fit connaître et alla l'embrasser respectueusement.

Les chrétiens ont encore ceci de commun avec les payens, qu'ils ne négligèrent pas plus la divination artificielle que la naturelle ; les noms seuls furent changés.

Les payens interrogeaient les sorts homériques et virgiliens : saint Augustin consulta les épitres

de saint Paul pour savoir ce que Dieu demandait de lui.

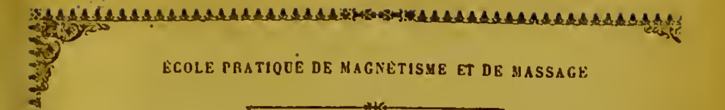
Grégoire de Tours blâme ceux qui vont consulter les devins, mais il admet qu'on ait recours aux livres saints pour connaître l'avenir. Il avoue qu'il en a usé lui-même.

Il rapporte que Chramne, fils de Clotaire, voulant savoir le succès de sa révolte contre son père, alla à Dijon où les clercs consultèrent pour lui le livre des prophéties, les épîtres de saint Paul et les Evangiles.

La première fois que je lus cette anecdote, je pensai que les clercs allaient chasser avec horreur ce fils ingrat de leur présence et l'envoyer consulter un sorcier; mais il y a longtemps de cela.

Grégoire de Tours nous apprend encore que Mérovée, fils de Chilpéric, consulta trois livres : les psaumes, le livre des rois et l'Evangile pour savoir s'il serait roi.

Si je rapporte ces faits, ce n'est pas que j'y trouve grand'chose à reprendre; ce que je trouve mauvais, c'est que les chrétiens reprochent les mêmes faits aux payens, aux hérétiques, aux sorciers, pour cette seule raison que les noms changent.



Ve LEÇON

La Sorcellerie. — Les Théoriciens. — Sorcellerie et Possession.

La Sorcellerie.

SOMMAIRE. — I. Origines de la Sorcellerie. — II. Christianisme et Magie. — III. Jeanne d'Arc la sorcière. — IV. Les procès de sorcellerie.

Les Chrétiens ont affirmé que l'avènement du Christ et la propagation de la doctrine évangélique avaient mis fin aux oracles et aux miracles des faux dieux.

Mais l'histoire nous apprend que cette assertion est purement gratuite. Certains oracles ont cessé et repris avant et après que Jésus eut passé sur la terre. La décadence n'a été que relative et elle est due à de tout autres causes, qui ont été indiquées en partie par Plutarque, par Lucain, etc.

Les principales de ces causes sont : des changements géologiques, des variations démographiques (diminution ou déplacement des populations), les progrès du septicisme et de l'impiété

parmi les payens, le monopole des prêtres, les progrès de la médecine proprement dite, etc.

Malgré toutes ces causes de décadence, les oracles payens continuèrent si bien de subsister, que les Chrétiens, triomphants à partir de Constantin, ont été obligés de détruire ou de désaffecter les temples et de ne reculer devant aucune violence pour anéantir leurs rivaux.

Nous ne pouvons donner en détail les preuves de ces assertions, cela nous mènerait trop loin de notre sujet; mais il est facile de les trouver en consultant l'histoire profane et surtout l'histoire ecclésiastique, qui ne peut être suspecte de partialité contre sa propre cause.

I. — Origine de la sorcellerie.

Les payens, dépouillés de leurs temples et de leurs revenus, continuèrent quand même à faire des miracles (c'est-à-dire opérer des guérisons) et à prononcer des oracles. S'ils ne pouvaient plus s'y livrer en public, ils le faisaient en particulier.

C'est pour les en empêcher et les réduire au silence que les Chrétiens se mirent à les accuser de magie et de sorcellerie et à requérir les sévices du pouvoir civil contre eux.

Accuser de sorcellerie quelqu'un qui guérit ou qui prophétise, c'est considérer les mauvais esprits comme auteurs du bien et de la vérité, c'est attribuer au diable ce qui appartient à Dieu.

Le principe du crime de sorcellerie se trouve déjà dans le judaïsme : nous avons vu Moïse condamner certains prophètes, quoiqu'ils disent la vérité ; mais pour donner une idée générale de la sorcellerie, il convient de remonter un peu aux sources. Nous serons aussi bref que possible.

Dès la plus haute antiquité, et dans les contrées les plus diverses on trouve la tradition de l'existence des bons et des mauvais anges, Izeds et Dews ; ce n'est pas ici le lieu d'examiner quels sont les fondements de cette tradition ; tout ce que nous devons faire, c'est de constater que partout aussi on voit :

1° Que les bons anges sont plus forts que les mauvais et que ceux-là remportent toujours la victoire ;

2° Que dans certaines traditions, les bons anges même, à plus forte raison les mauvais, sont inférieurs à l'homme.

Dieu ayant créé l'homme, veut le faire adorer par les anges. Scheitan, Lucifer, Eblis, Iba, noms divers de Satan, refuse d'obéir ; et pour le punir, Dieu le fait précipiter hors du ciel par les anges fidèles et obéissants.

Depuis cette époque, Lucifer et les autres anges rebelles sont devenus des esprits du mal et font ce qu'ils peuvent pour y induire l'homme ; mais leur puissance est bien faible et, non seulement les bons anges soutiennent l'homme dans cette

lutte, mais l'homme lui-même peut tout seul se défendre victorieusement.

Toutes les traditions anciennes sont d'accord sur ce point : les armes des mauvais anges sont la lâcheté, le mensonge, l'hypocrisie, armes de la faiblesse. C'est pourquoi ils sont symbolisés par le serpent tortueux, ondoyant et changeant de peau.

La femme même, peut marcher sur la tête de ce serpent et l'écraser, tandis que lui ne peut que la mordre au talon, par derrière. Ce qu'il y a de pire pour lui, c'est que ses ruses, ses mensonges, ses perfidies tournent toujours à son détriment. Dans tous les contes populaires et dans les pièces de théâtre du moyen âge, où il est si souvent question du diable, il est toujours dupé en voulant duper les autres ; et ce, par les gens les plus simples et les plus ignorants ; il est berné, tourné en ridicule, méprisé des dieux et des hommes, comme le Loke scandinave.

L'impuissance du démon s'explique d'ailleurs facilement dans l'hypothèse judéo-chrétienne et dans celle de beaucoup d'autres traditions :

Chassé du ciel, séjour de la lumière et précipité dans les ténèbres, Lucifer n'a pas changé de nature, mais la nature a changé d'aspect pour lui et il a perdu sur elle la plus grande partie de sa puissance, qui lui est devenue inutile, de même que nos yeux nous sont de nul usage quand nous sommes dans l'obscurité.

Les cacodémons ne sont donc à craindre qu'autant que nous le voulons ; ils n'ont sur nous que le pouvoir que nous leur donnons nous-mêmes ; ce n'est que lorsquc lcs hommes s'abandonnent au mal que Satan prcnd quelque puissance sur eux.

Il est clair que si nous nous détournons du bien, c'est-à-dire de la lumière, nous tombons dans les ténèbres, et alors, nous nous trouvons en contact et en lutte avec les démons ; mais à qui la faute ? Pourquoi allons-nous nous joindre à eux dans leurs repaires ?

Ces théories qui étaient généralement répandues dans l'antiquité étaient aussi admises par les premiers Chrétiens ; et ce n'est qu'à la longue, peu à peu, que ces idées ont été faussées.

Saint Augustin convient que les démons attaquent les hommes, mais lorsqu'ils lui résistent, il s'enfuit, il est à l'égard des fidèles comme un chien enchaîné, qui ne peut mordre que ceux qui s'approchent de lui. (1)

Leur pouvoir, dit-il encore, qui leur vient de Dieu, est réglé par la volonté divine, et demeure soumis à celui des saints anges.

Les démons ne sont donc pas à redouter pour l'homme de bien, mais peuvent-ils être de quel-

(1) Pour Saint Augustin, le mot *fidèle* a un sens restreint que l'on connaît ; mais on doit l'entendre dans le sens de *fidèle au bien*, et non fidèle à tel ou tel *credo*.

que utilité à l'homme méchant pour l'exécution d[illegible] ses projets coupables? En d'autres termes, la ma[illegible]gie noire est-elle un danger pour les honnête[illegible] gens et pour la société?

Il est aisé de comprendre d'après les principe[illegible] qu'on vient de voir, que, règle générale, la magi[illegible] noire n'est dangereuse que pour le magicien lu[illegible]même et pour ses pareils en méchanceté.

Tous les théologiens anciens et même mo[illegible]dernes, conviennent que les démons ne peuven[illegible] rien sur les hommes de bien, sinon avec la pe[illegible]mission de Dieu et pour les éprouver.

Il n'y a donc qu'à laisser faire. Si le magicie[illegible] fait du mal à un méchant homme, celui-ci n'a qu[illegible] ce qu'il mérite; cette justice est bien plus équ[illegible]table que celle des tribunaux humains.

S'il nuit matériellement à un homme de bie[illegible] il ne le fait qu'avec la permission de Dieu et po[illegible] le bien spirituel de cet homme. Réprimer les act[illegible] de magie noire, c'est donc s'élever contre la v[illegible]lonté de Dieu et contre le bien spirituel d[illegible] hommes.

Aussi n'a-t-on pris aucune mesure de législ[illegible]tion ou de police de ce genre dans l'antiquité [illegible] pourtant, on sait que la magie était alors cultiv[illegible] plus qu'elle ne l'a jamais été depuis.

La magie fut toujours regardée comme inoffe[illegible]sive dans les temps antérieurs au Christianism[illegible] sauf chez les Hébreux, et pour la raison que no[illegible] connaissons.

Les plus grands hommes de l'antiquité et les plus bienfaisants pour l'humanité, ont été magiciens en théorie et même souvent en pratique; nous en avons vu plusieurs exemples.

Ce n'est pas que les anciens ignorassent l'existence des Esprits bons et mauvais ; c'est au contraire parce qu'ils les connaissaient bien et savaient que leur puissance, étant en raison de leur bonté, les mauvais esprits ne pouvaient être d'un grand secours aux hommes méchants, et leur association n'était pas à craindre, ni pour le public ni pour les particuliers.

Et l'on n'eut jamais à regretter de n'avoir pas pris de mesures contre les magiciens.

Dans les premiers siècles de notre ère on savait encore que le sabbat qui se nommait alors assemblée de Diane ou d'Hérodias ; n'avait lieu qu'en *esprit*, c'est-à-dire que c'est le corps astral des sorciers qui s'y rendait et non leur corps matériel.

C'est ce qui ressort d'un décret de l'empereur Gratien, rendu dans le but d'annoncer, en tout lieu et à tout le monde, que celui qui croît de telles choses, perd la foi. Et voilà tout. On met les fidèles en garde contre l'erreur, mais on ne prononce pas de peines contre ceux qui y tombent.

II. — Christianisme et Magie.

Mais l'esprit judéo-chrétien se répandait de plus

en plus, et c'est lui qui inspira l'article suivant du Code Théodosien :

« C'est avec justice, dit ce Code, que les lois se sont armées de toute leur sévérité pour punir les magiciens qui emploient leur art à nuire aux hommes; mais ceux qui donnent certains remèdes profitables aux corps humains par des recettes occultes ne doivent pas être recherchés. » (Cod. Théod. L. IX, tit. 16, leg. 3. *De Maleficiis.*)

On voit que les magiciens qui emploient leur art à nuire sont seuls visés ; mais plus tard, bons et mauvais furent englobés dans la même proscription.

En effet, cette loi, qui ne remontait qu'à Constantin (321), fut abrogée par l'empereur Léon, dans la Novelle LXV, qui condamna à mort toute sorte de magiciens, même ceux qui prétendaient s'excuser par le prétexte de guérir les maladies, ou de conserver les fruits de la terre.

C'est ainsi qu'à l'imitation des Hébreux, et pour se réserver le monopole des miracles et des prophéties, les chrétiens établirent une distinetion dans les œuvres occultes : les miracles et prophéties émanant d'eux-mèmes étaient divins ; et ceux qui provenaient des infidèles, quoiqu'aussi réels, étaient diaboliques.

Au lieu de juger des arbres par leurs fruits, suivant le conseil du Maître, ils firent dépendre la bonté des œuvres de la doctrine professée par ceux qui les opéraient.

Dès qu'ils eurent le pouvoir en main, ils engagèrent une lutte acharnée contre tout ce qui les gênait. Ils remplirent ainsi un des préceptes de leur maître, et pas des meilleurs :

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

Et pendant tout le moyen-âge cette lutte entre Dieu et Satan, entre les Prêtres d'une part et les magiciens et sorciers de l'autre continua par tous les moyens dont les Chrétiens purent disposer.

Les édits des empereurs romains contre leurs concurrents pouvaient faire bon effet sur le papier mais tout cela restait lettre morte : l'état de désarroi dans lequel se trouvait l'empire ne permettait pas aux empereurs de faire respecter leurs lois, et chacun en tenait le compte qu'il voulait.

Les invasions barbares, qui survinrent sur ces entrefaites, rendirent lettre-morte Pandestes, Codes et Digestes et retardèrent, au grand désappointement du clergé, la suprématie de leur église. Le pouvoir civil, trop faible pour se défendre lui-même, était dans l'impossibilité absolue de soutenir l'Eglise. Le clergé se trouvait ainsi réduit, ou à supporter les hérétiques, magiciens et sorciers, ou à se faire justice lui-même quand il pouvait.

C'est ce qui arriva notamment à l'occasion d'un prophète guérisseur, dont Grégoire de Tours raconte l'histoire.

C'était un bucheron de Bourges, qui guérissait les malades en les touchant, qui menait une vie austère et qui n'acceptait d'argent de ses mala-

des que pour en faire des aumônes ; et enfin, qu
prédisait l'avenir. Il faisait tout cela, dit l'histo
rien, par des arts diaboliques, et il séduisait un
grande quantité de peuple, non seulement de
gens de la campagne, mais des ecclésiastiques.

Si un homme qui guérit, qui prophétise, qui pri
sans cesse, qui fait l'aumône est un suppôt d
Satan, à quoi reconnaitra-t-on un homme de Dieu

Les Chrétiens n'ayant pas alors le pouvoir d
traduire leurs concurrents en justice, Grégoire d
Tours nous apprend qu'Aurélius, évêque du Pu
fit tuer ce bucheron par surprise.

Voilà donc à quoi l'on reconnaît les hommes d
Dieu.

Les prélats faisaient naturellement tous leu
efforts pour renouveler les décrets des dernie
empereurs romains contre les magiciens ; le
actes des conciles et les capitulaires de plusieu
rois renferment des articles sur cette matière
mais pour la raison susdite, ces lois ne recevaie
ni sanction efficace ni exécution, et la magie co
tinuait son chemin.

Il n'est pas sans intérêt de noter en passant q
les rois et les évêques, qui prétendaient interdi
la magie, s'y livraient eux-mêmes. Nous les avo
déja vus consulter les sorts des saints ; no
pourrions aussi les voir se livrer aux œuvres m
giques ; il nous suffirait de parcourir les chr
niques de l'époque.

C'est ainsi, par exemple, que Grégoire de Tours nous apprend que Sigebert, roi des Francs, fut vaincu par les opérations magiques des Huns, qui lièrent son armée et le forcèrent à demander la paix.

Le grand empereur Charlemagne, ayant été rendu amoureux fou d'une femme par un magicien que l'on ne nomme pas, en fut guéri par un autre magicien que l'on nomme et qui n'était autre que Turpin, archevêque de Lyon.

L'impuissance de l'Eglise et de son bras droit, l'Etat, à réprimer la magie réelle ou imaginaire, dura pendant la plus grande partie du moyen âge : tant que la royauté fut faible et éphémère, privée de subsides, d'armée, de magistrature, il est clair qu'elle put bien donner des ordres platoniques, cela est à la portée de toutes les bouches, mais elle ne pouvait les faire exécuter.

Au commencement du XIIIe siècle le pape Innocent III en était encore réduit à des doléances sans sanction :

« Il est venu à nos oreilles, dit-il, que nombre de personnes des deux sexes n'évitent pas les intelligences avec les esprits infernaux, et que par leurs sortilèges ils tourmentent les hommes et les animaux ; qu'ils rendent stérile le lit nuptial, font avorter les femmes et empêchent la propagation du bétail ; détruisent les grains dans les champs et les raisins dans les vignes, les fruits des arbres, les herbes et les végétaux de la terre. »

Le pape ordonne aux inquisiteurs de rechercher les coupables, d'instruire leurs procès et de les châtier.

Mais peu à peu la puissance royale se développe : l'Eglise enfante l'Université ; l'Université engendre des clercs et des légistes à foison.

Et plus les rangs de cette armée de parasites s'épaissirent, plus il devint possible de poursuivre, de traquer et de dépouiller de leurs biens et de leur vie les hérétiques de toutes sortes : brabançons, albigeois, patarins, vaudois, magiciens, sorciers, etc., etc.

Il fallait cela, d'ailleurs, pour subvenir aux besoins et aux convoitises de tous ces plumitifs, qui avaient les dents longues, le ventre creux, et des poils dans les mains.

Les rois faisaient argent de tout : ils mettaient à contribution leurs « bonnes villes » ; ils vendaient des privilèges, qu'ils appelaient des *franchises*, aux corps de marchands et d'artisans ; le tout pour être distribué à cette nuée de sauterelles cléricales et universitaires qui entouraient le trône.

Mais plus on leur donnait, plus elles se multipliaient ; cela est facile à comprendre : dans l'alternative de payer le budget ou d'y participer, on est moins embarrassé que l'âne de Buridan entre deux picotins d'avoine ; et du moment qu'il ne s'agissait que d'acheter des diplômes pour, non seulement so soustraire aux charges publiques,

mais en tirer profit, les candidats ne manquèrent pas.

Et plus les diplômés se multipliaient, plus il devenait difficile de les assouvir. Les « bonnes gens » des « bonnes villes » ne suffisant plus à y pourvoir, on imagina de mettre en coupe réglée ceux qui possédaient des richesses.

Les hérétiques de toutes sortes, les templiers, les Juifs, etc., furent ainsi accusés des crimes les plus fantaisistes, jugés, condamnés, exécutés et dépouillés par leurs juges.

Bientôt personne ne trouva plus grâce devant ces vautours : bienfaiteurs de l'humanité au même titre que malfaiteurs furent suspectés, accusés de sorcellerie, puis jugés, convaincus et brûlés. Et leurs biens revenaient au roi qui les distribuait à son entourage les seigneurs, prélats et légistes.

On sait que Jeanne d'Arc fut condamnée et brûlée comme sorcière après avoir été reconnue coupable de ce crime par le clergé de France et par l'Université de Paris.

III. — Jeanne d'Arc la sorcière

Pour nous reposer du noir tableau que nous venons d'être obligé d'esquisser, arrêtons-nous un moment sur cette douce et gracieuse figure de la vierge de Domremy, en nous bornant à ce qui, dans sa vie, se rapporte à notre principal objet.

Montrons d'abord qu'il n'est pas probable que les Anglais auraient condamné Jeanne d'Arc à être brûlée comme sorcière : c'est au clergé et à l'Université de France qu'elle a dû cet honneur.

« On devait, dit l'abbé Millot (*Hist. de Fr.*), la traiter comme prisonnière de guerre : on la condamna au feu comme sorcière et hérétique. Le jacobin qui faisait l'office d'inquisiteur à Paris, et l'Université en corps, par un honteux fanatisme, ou par une bassesse plus honteuse, sollicitèrent vivement les Anglais à l'abandonner au jugement d'un tribunal ecclésiastique. Les ennemis n'y étaient que trop disposés. Cauchon, évêque de Beauvais, leur partisan, homme exécrable, d'autres évêques français, auxquels on joignit l'évêque de Winchester, un grand nombre d'ecclésiastiques et de docteurs, furent les ministres de cette barbarie. »

Aujourd'hui l'Eglise catholique bat la grosse caisse pour canoniser cette sorcière!

L'histoire de Jeanne d'Arc a donné beaucoup d'embarras aux philosophes. Les encyclopédistes, peu suspects de crédulité, sont obligés de convenir qu'elle présente un phénomène en tout inexplicable. D'autres penseurs plus « avancés » du XVIIIe et du XIXe siècle en parlent plus à leur aise. Ils considèrent Jeanne d'Arc comme une fille enthousiaste, se disant, se croyant même inspirée, mais ne l'étant aucunement. Si elle a pu passer pour l'être, ce n'est que grâce à l'igno-

rance et à la barbarie de l'époquo où elle a paru. Une jeune fille se présente, elle se croit inspirée ; on profite de l'impression que son enthousiasme peut fairo sur les soldats, et sans rien mettre au hasard, les généraux qui la conduisent ont l'air de la suivre. Elle n'a point de commandement, et paraît ordonner de toute son audace, que l'on cherche à entretenir, se communique à toute l'armée et change la face des affaires. » (Hénault.)

On a bientôt fait de trancher cette question ; mais il faut convenir qu'un pareil jugement n'est conforme ni à la raison ni aux faits. Il n'est guère admissible que les généraux aient suivi ou fait semblant de suivre Jeanne d'Arc de but en blanc. En ce temps-là, comme aujourd'hui, les grands personnages avaient leur amour-propre et ils n'auraient pas voulu s'exposer à devenir, en cas d'échec, la risée de toute l'Europe. Nous admettrions donc beaucoup plus volontiers l'opinion suivante émise par Théodore Bouys :

« Il faut bien peu connaître les hommes, pour s'imaginer que si Jeanne n'eut été qu'un instrument passif que les seigneurs et les généraux eussent fait mouvoir, en racontant aux armées et faisant publier après les événements, que Jeanne les avait prédits, que Jeanne était inspirée et envoyée du ciel pour sauver la France ; il faut, dis-je, bien peu connaître les hommes, pour s'imaginer que les auteurs d'un pareil stratagème, après une si brillante réussite, ne s'en fussent jamais

vantés, et que rien n'en eût jamais transpiré après tant d'informations qui ont été faites lors de l'instruction et de la révision du procès de Jeanne d'Arc. » (*Nouvelles considérations sur les oracles*, p. 228.)

Mais nous n'en sommes pas réduits aux conjectures : nous avons l'histoire, nous avons les pièces de la procédure contre Jeanne d'Arc ; c'est en les interrogeant que nous pourrons savoir la vérité sur son compte.

Avant de paraître sur la scène politique et militaire, Jeanne d'Arc avait déjà eu des visions, entendu des voix, fait des prédictions. Le duc de Lorraine, ayant entendu parler de cette fille extraordinaire, voulut la voir et, comme il était malade, il la consulta sur sa santé. Jeanne lui répondit qu'il ne pourrait guérir qu'en se réunissant avec la duchesse son épouse avec laquelle il vivait fort mal.

Jeanne d'Arc se disait inspirée par sainte Catherine, par sainte Marguerite et par l'ange Gabriel. Quoiqu'il en soit, lorsqu'elle reçut sa mission, il ne lui suffit pas de se présenter pour être admise à la remplir. Ce n'est que la troisième fois qu'elle se présenta à Baudricourt, commandant de Vaucouleurs, que celui-ci consentit à la faire conduire au roi ; encore fallut-il, pour prouver la réalité de sa mission, qu'elle lui prédit que l'armée du roi venait d'être défaite devant Or-

léans, alors qu'il était matériellement impossible que la nouvelle en fût arrivée.

Le roi et sa cour seront-ils plus crédules que Baudricourt? L'histoire nous apprend qu'on délibéra pendant deux jours si on la recevrait, et lorsqu'on s'y décida, ce fut par curiosité et non par crédulité. (1) Le roi, sans aucun signe distinctif, se mèle aux courtisans pour jouir de la réception. Jeanne le reconnaît et lui adresse la parole. On lui assure qu'elle se trompe ; elle persiste, et prenant le roi à part, elle lui révèle un secret qui n'était connu que de lui seul.

Non content de cela, on la fait examiner et interroger par les prélats et les docteurs. Elle répond convenablement à leurs demandes. Des gens crédules se seraient peut-être contentés de ces preuves de sa mission. Cependant on l'envoie à Poitiers, où résidait le parlement, pour qu'elle fut de nouveau examinée. Jeanne répondit aux questions de ces magistrats d'une façon satisfaisante. Ils lui demandèrent ensuite qu'elle manifestât par quelques prodiges la vérité de ses

(1) « Elle éprouva beaucoup de difficulté, dit Lenglet » pour être admise devant le roi, car son conseil n'était pas d'avis qu'on s'arrêtat aux fantaisies d'une jeune fille visionnaire, qui peut-être était subornée par les ennemis. Il fallait surtout éviter d'être le jouet des anglais. On fut deux jours à délibérer sans lui donner aucune réponse.

révélations. « Je ne suis point venue à Poitier
dit-elle, pour faire des signes, mais conduisez-m
à Orléans, et je vous donnerai des signes de m
mission. » Elle leur répéta sa prédiction : que le
Anglais lèveraient le siège d'Orléans vers l'A
cension ; que le roi serait couronné à Reims, q
Paris rentrerait sous la domination de Charle
et que les ennemis seraient entièrement expuls
du royaume ; que sa mission personnelle se b
nait à délivrer Orléans et conduire le roi à Reim
pour le faire couronner.

Ce n'est qu'après avoir surmonté tous ces ob
tacles, ce n'est qu'après avoir vaincu toutes l
résistances par la sagesse de ses réponses et l'a
surance qu'elle manifestait et qu'elle commu
quait, que Jeanne fut admise à remplir sa missio

On sait comment elle s'en est acquittée. Le com
de Dunois dépose qu'avant l'arrivée de cette fi
à Orléans, cent anglais mettaient en fuite mi
hommes de troupes du roi ; mais que depuis s
entrée dans cette ville, quatre ou cinq cents franç
attaquaient et battaient presque toute l'arm
anglaise. Trente ans après ces événements,
même comte de Dunois, qui avait toujours acco
pagné Jeanne d'Arc, disait encore avec serme
que toutes les actions de cette fille portaient
caractère surnaturel, dont le souvenir se ret
çait sans cesse à sa mémoire.

Les Anglais étaient persuadés qu'elle se serv
de sortilèges et d'enchantements.

On lui demanda, à son interrogatoire, si elle avait fait croire aux troupes françaises que son étendard portait bonheur.

Je ne faisais rien croire, répondit-elle ; je disais aux soldats français : entrez hardiment au milieu des anglais ; et j'y entrais moi-même.

Lorsque le roi fut sacré à Reims, la mission de Jeanne était accomplie. Après la cérémonie, elle se jeta aux genoux de Charles et le supplia de lui permettre de s'en retourner chez elle. Elle ne resta que sur les vives instances de la plupart des seigneurs et sur l'ordre du roi ; elle en fût bien récompensée, comme nous allons le voir.

Puisque ses prédictions s'étaient parfaitement réalisées jusque-là, il y avait tout lieu de croire qu'elles se réaliseraient encore ; or, elle avait prédit que Paris serait enlevé aux anglais et que les ennemis seraient expulsés de tout le royaume sans son intervention. Il était donc inutile de la garder. En effet, elle perdit sa clairvoyance et cessa dès lors d'intervenir dans le conseil du roi et d'opposer son opinion, comme elle le faisait précédemment avec tant d'assurance, à celles des ministres et des généraux.

« Du moment qu'elle fut obligée de rester malgré elle, on ne la vit jamais opiner dans le conseil du roi, ce qu'elle se permettait auparavant, avec cette noble hardiesse et cette dignité qui ravissaient tous les spectateurs. » (Villaret. *Hist. de Fr.*).

Lorsque Jeanne fut faite prisonnière, Charles VI[illegible]
aurait pu et dû l'échanger contre un ou plusieur[illegible]
prisonniers anglais, il n'en manquait pas qu'ell[illegible]
avait capturés elle-même. Le moins qu'il aura[illegible]
dû faire, c'était d'empêcher les anglais, aidés d[illegible]
clergé et de l'Université, de la condamner à l[illegible]
peine de mort et de les menacer d'user de repré[illegible]
sailles sur leurs prisonniers. On sait qu'il n'en f[illegible]
rien.

Théodore Bouys, dans ses *Nouvelles considéra[illegible]
tions sur les oracles, les sibylles et les prophète[illegible]*
déplore que Jeanne d'Arc ait perdu sa clairvoyanc[illegible]
au moment où elle était encore très nécessai[illegible]
pour la France. Est-il bien sûr qu'elle était enco[illegible]
nécessaire ? Faut-il que la Providence ne laiss[illegible]
rien à notre propre initiative ? A quoi nous serv[illegible]
rait donc la liberté dont elle nous a dotés ?

Comme l'observe judicieusement Mézeray, [illegible]
ciel n'était pas obligé de l'assister en ce qu'il n[illegible]
lui avait pas commandé. Or, elle n'avait reç[illegible]
que la mission d'aller à Reims et d'y faire sacr[illegible]
le roi.

Cependant il se trouvait ainsi que Charles V[illegible]
tenait son royaume d'une sorcière, c'est-à-dire d[illegible]
diable. C'est pour cette raison que l'on fut obli[illegible]
plus tard de réhabiliter Jeanne d'Arc ; il n'y
donc pas à s'en prévaloir.

Revenons maintenant à la sorcellerie.

IV. — Les procès de sorcellerie

C'est vers le milieu du xv[e] siècle que les abus des procès de sorcellerie arrivèrent à leur comble. En 1454-55 le duc de Bourgogne établit une chambre ardente dans la ville d'Arras, pour instruire et juger divers personnages accusés de sorcellerie.

Un florentin, Othon Castellan, successeur de Jacques Cœur dans la charge d'argentier du roi, était accusé d'avoir tracé certains caractères et images par art diabolique, par le moyen desquels il se flattait d'enchanter le roi de manière à le gouverner comme il voudrait. Un chambellan du roi, Guillaume Gouffier, passait pour être du complot. Tous deux furent arrêtés à Lyon, où se trouvait la cour; mais on se contenta de les condamner à l'amende et de les bannir.

Sur ces entrefaites un prêtre, docteur en théologie, prédicateur en renom, prieur de Saint-Germain-en-Laye, fut accusé et convaincu de s'être donné au diable pour obtenir les bonnes grâces d'une dame *chevaleresse*. Ce prêtre avoua à l'inquisiteur que tous les sorciers du royaume se rassemblaient à certains jours, dans un lieu indiqué, où l'ange des ténèbres se montrait sous la figure d'un bouc. On lui demanda comment ils pouvaient se trouver au rendez-vous. Il répondit qu'il ne fallait pour s'y transporter que chevaucher un balai qui servait de monture à tous les initiés.

C'est sur sa déposition que le duc de Bourgogne établit la chambre ardente pour instruire le procès de ces sorciers. Plusieurs furent envoyés au supplice; mais bientôt le nombre des coupables devint si prodigieux, par la révélation des complices, parmi lesquels se trouvaient les personnes les plus considérables, qu'on fut obligé d'arrêter le cours de procédures. (VILLARET. *Hist. de Fr.*).

Mais la chambre ardente survécut et quelques années plus tard, en 1459, mêlant la sorcellerie à l'hérésie, l'inquisition recommença ses exploits, ainsi que nous l'apprend Enguerrand et Monstrelet dans ses *Chroniques*.

Il y avait là pour les juges un moyen facile et sûr d'extorquer de l'argent aux accusés. Car, on sait que les biens des personnes condamnées pour crimes d'hérésie et de sorcellerie revenaient à la couronne ; or, la couronne, c'est la nuée des parasites qui entoure le roi.

Rappelons que les inquisiteurs et les légistes ne se bornaient pas à condamner — sur des dépositions vagues et dépourvues de preuves suffisantes — les sorciers accusés de faire du mal, mais aussi ceux qui faisaient du bien, ceux qui guérissaient les malades et qui prophétisaient sans autorisation de la Sainte Eglise.

Ils ne faisaient en cela qu'appliquer la novelle de l'empereur Léon, citée plus haut.

L'histoire fourmille d'exemples de ces soi-disant sorciers, comme le bucheron de Bourges,

comme Jeanne d'Arc, comme Bessie Dunlop (dont l'histoire est racontée par Walter Scott. dans sa *Démonologie*), qui n'auraient seulement pas envoûté une mouche, et qui n'en furent pas moins « convaincus et brûlés », selon la formule; uniquement parce qu'ils avaient guéri des malades ou prédit des événements qui s'étaient réalisés.

Cela ne doit d'ailleurs pas nous surprendre, puisque, aujourd'hui encore, les mêmes personnes sont poursuivies et condamnées, pour les mêmes motifs, non plus au feu, on ne le peut pas, mais à la prison et à l'amende ; non plus par les inquisiteurs de la foi religieuse, mais par ceux de la foi scientifique : les docteurs en médecine.

Comme le démon devait être fier et content, comme il devait jubiler, de se voir ainsi attribuer les œuvres de Dieu par ceux qui se disent ses ministres !

Voilà un aperçu sommaire, mais fidèle, de l'état où le christianisme avait conduit la société au xv[e] siècle, ayant pour instrument le pouvoir civil : les rois et leurs légistes.

On peut résumer la situation en trois articles principaux : 1° Commerce des indulgences, vente du paradis ; 2° Trafic des reliques, vente de la santé ; 3° Procès d'hérésie et de sorcellerie.

En d'autres termes : Exploitation des croyants et spoliation des dissidents.

Les Théoriciens

SOMMAIRE.— I. Alexandre de Tralles.— II. Avicenne. — III. Arnaud de Villeneuve. — IV. Albert le Grand. — V. Saint-Thomas d'Aquin. — VI. Roger Bacon. — VII. Levi-Ben Gerson. — VIII. Marsile Ficin. — IX. Pierre Pomponacc. — X. Corneille Agrippa. — XI. Théophraste Paracelse. — XII. Goclenius. — XIII. Van Helmont. — XIV. Robert Fludd. — XV. Kircher. — XVI. Maxwell. — XVII. Réflexions sur les théories magnétiques.

L'excès du mal engendra la réaction.

Des savants indépendants, non inféodés à l'Eglise ni à l'Ecole, s'élevèrent contre ces abus et bravèrent le fagot pour les combattre.

Pour donner une idée exacte de ce mouvement des bons esprits, il conviendrait de remonter en arrière, afin de montrer les sources où ils ont puisé leurs armes de combat. C'est, en effet, sur la science antique, celle des Mages, des Druides, etc., que ces auteurs se sont appuyés.

Mais il faudrait tout un volume pour résumer les principes de l'antique science universelle appelée Magie. Nous ajournerons donc ce travail. Les érudits reconnaîtront facilement les doctrines anciennes dans les citations que nous ferons des auteurs de la *réaction*: quant aux autres, ils n'auront qu'à remonter aux sources s'ils veulent s'assurer de ce fait qu'il n'y a pas en

solution de continuité absolue entre les temps anciens et les modernes.

Quoique la magie fut interdite, de la façon que nous avons vue, la théorie ne se conserva pas moins que la pratique, en dehors des écoles et même quelquefois, jusqu'au XIVe siècle, en dedans.

Il est d'abord évident que les sorciers n'opéraient pas sans quelques principes plus ou moins incomplets. Mais parmi les savants de profession, on trouve beaucoup de traces des théories anciennes, nous en citerons quelques-uns pour mémoire.

ALEXANDRE DE TRALLES, médecin grec du VIe siècle, enseigne que les frictions pratiquées sur les membres inférieurs, provoquent l'élimination des matières morbides, calment le système nerveux et facilitent la transpiration. Elles apaisent aussi les convulsions et sont très efficaces contre l'hydropisie.

Dans les crises d'épilepsie, ce médecin conseille des frictions longitudinales modérées et légères sur les membres, puis il prescrit de palper et toucher doucement les globes oculaires.

Il signale l'efficacité des frictions occultes employées par les prêtres égyptiens ; mais il veut que ces choses soient tenues secrètes et qu'elles ne soient divulguées qu'aux initiés et aux hommes de bien. Il affirme que c'est aux frictions occultes et autres remèdes secrets qu'Hippocrate

fait allusion quand il dit que les choses sacrées doivent être montrées aux personnes sacrées et non aux profanes.

Enfin, pour que les frictions occultes produisent tous leurs bienfaits, il faut, dit-il, une grande confiance de la part du malade et une volonté forte chez le médecin.

Alexandre de Tralles employait aussi les amulettes et les philactères, c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui les objets magnétisés, ce qui implique qu'il savait que l'homme peut transmette sa vertu magnétique aux autres corps.

Quant au secret recommandé par cet auteur, nous en di ons notre sentiment ailleurs.

Dans son *Recueil de problèmes de médecine et de physique*, Alexandre explique comment on endort les enfants par le chant, en invoquant l'opinion de Platon sur la préexistence de l'âme.

Les arabes conservèrent aussi les théories magiques ; nous pourrions en citer plusieurs, mais comme nous sommes obligés de nous limiter, nous nous bornerons à un seul.

Avicenne ne voulait pas qu'un médecin entreprit le traitement d'un malade sans l'avoir d'abord fixé attentivement entre les deux yeux, — pour prendre le *rapport.* — Il reconnaissait aussi à l'homme le pouvoir d'agir médicalement à distance, comme le prouvent les paroles suivantes :

« L'âmc, dit-il, peut agir non seulement sur son propre corps, mais aussi sur les corps très éloignés ; clle peut en conséquence les attirer, les fasciner, les rendre maladcs ou les guérir. »

« Au commencement du XIVe siècle (1240-1313), ARNAUD DE VILLENEUVE, doué d'un esprit vaste et pénétrant, mais d'une imagination trop ardente, versé dans la connaissance des auteurs arabes y puisa la doctrinc magnétique, et l'employa dans les traîtements dcs maladies ; les signes dont il se servit passèrent bientôt pour magiques. Médecin de Montpellier, il fut déchiré dans les écrits de ses confrères et condamné par la Sorbonne. Aigri par le malheur... il mourut hypochondriaque. (DU POTET : *Cours de Magnétisme animal.* 1834-p. 273.)

Ce ne sont pas seulement ses signes magiques qui suscitèrent des ennemis à Armand de Villeneuve. Il n'était pas moins savant théologien que médecin et alchimiste. Or, ils soutenaient que tous les péchés se réduisaicnt à celui du mauvais exemple, et qu'il n'y a point d'hérésie qui nuise autant à la religion que la mauvaise conduite.

On comprend que ces idées ne devaient pas plaire à ceux qui prêchent : « Faites ce que je dis et non pas ce que je fais » Soyez pauvre afin que nous soyons riches.

« Armand de Villeneuve, dit Deslandes, fut appelé comme médecin par tous les princes qui régnaient de son temps, et il eut le bonheur de

les contenter : phénomène assez rare pour devoir être remarqué. » (*Hist. crit. de la philos.* III-332).

Tant que l'esprit de monopole ne fut pas introduit dans les universités, les professeurs purent intercaler dans leur enseignement des principes de magie, comme le prouvent les quelques citations qui suivent :

« Il est manifeste, dit ALBERT LE GRAND, que l'homme est la fin de toutes choses naturelles et que toutes sont pour lui faites, et qu'il vient à bout de tout, et a toutes choses obéissantes à lui, et que celui homme tout notable est plein de toute merveille et vertu, car en lui sont toutes conditions, c'est à savoir toutes les qualités et vertus des choses qui obéissent à humaine nature. Tous arts secrets occurent au corps humain, et de lui toute chose admirable. »

Saint THOMAS d'AQUIN est encore plus explicite : « Toute idée conçue dans l'âme est un ordre auquel obéit l'organisme : ainsi la représentation de l'esprit produit dans le corps ou une vive chaleur ou le froid ; elle peut engendrer ou guérir la maladie, et il n'y à rien là qui doive surprendre, puisque l'âme, forme du corps, est une même substance avec lui. »

Voilà certes des assertions qui auraient singulièrement senti le fagot un siècle ou deux plus tard ; mais au XIIIe siècle, on n'avait pas encore



ROGER BACON
(Tiré de la *Poudre à canon.*)

assez de pouvoir en main pour sévir contre les guérisseurs, praticiens et théoriciens.

Roger Bacon fut déjà moins heureux que Thomas d'Aquin : pour soutenir les mêmes principes ; il fut accusé de magie, et voici comment il s'en défend :

« Qu'est-il besoin de recourir à la magie, puisque la physique nous enseigne tant de secrets qui ont le double avantage et de satisfaire notre curiosité et de surprendre le vulgaire ignorant ? Sans avoir jamais eu recours aux démons, je sais l'art de rassembler et de réunir les rayons du soleil à telle distance que je veux, et de brûler toute sorte de corps, soit par réflexion, soit par réfraction. »

Le savant moine connaissait bien d'autres choses que rassembler les rayons du soleil ; il connaissait la suggestion et l'auto-suggestion comme le prouvent les deux extraits suivants

« Tout agent manifeste sa force et sa nature sur une matière extérieure. Non seulement des substances, mais encore des accidents actifs de la troisième espèce, deviennent des puissances sensibles ou insensibles tirées de ces choses. C'est pourquoi l'homme peut projeter sa puissance et sa force hors de lui d'autant qu'il est le plus noble de la création, et surtout à cause de la dignité de son âme raisonnable, il s'échappe de lui de la

chaleur et des esprits tout aussi bien que des autres animaux. »

« Un médecin habile peut opérer sur l'esprit, c'est-à-dire qu'il peut ajouter à ses remèdes des formules et des caractères, non pas que ces formules et ces caractères fassent quelque chose par eux-mêmes, mais le malade prend le remède avec plus de confiance, son esprit s'exhalte, sa foi s'accroît, il espère, il se réjouit, finalement son âme excitée peut rétablir bien des choses en son propre corps, en sorte qu'il passe de la maladie à la santé, grâce à sa joie et à sa confiance.

« L'âme peut en effet beaucoup sur le corps, à cause de ses fortes affections, comme l'enseigne Avicenne au livre : *De l'âme des animaux*, et tous les sages sont d'accord là-dessus. »

Il va sans dire que les secrets de la magie n'étaient pas étrangers aux rabbins du moyen âge. M. Isidore Weil a publié un volume sur la *Philosophie religieuse de Lévi-Ben Gerson*, dans lequel on trouve un certain nombre de faits et de théories sur les guérisons obtenus par les songes.

Levi-Ben Gerson, raconte qu'il est arrivé de son temps qu'un homme malade, qui n'avait pas la moindre notion de la médecine, avait eu en songe le remède dont il devait faire usage pour guérir de sa maladie, et que ce remèdé fut en effet la cause de sa guérison. De pareils faits, ajoute-t-il, nous sont rapportés par nombre de médecins et par Galien lui-même.

Il donne de ce phénomène l'explication suivante :

« La guérison de l'homme est réglée par les puissances supérieures tout aussi bien que les autres événements ; par suite le remède qui doit déterminer cette guérison peut être également révélé en songe. Le patient ou le médecin soupirent après un médicament efficace, et une illustration divine répond à leurs vœux.

« C'est de cette manière, ajoute-t-il, que bien des découvertes ont été faites dans la science médicale, et il raconte, à ce sujet, trois exemples du même genre. Son propre frère dut un jour le recouvrement de sa santé à la vertu d'un simple qui lui fut montré dans un rêve »

Il parle encore d'un enfant de 6 à 7 ans qui, de son temps, se distinguait de tous les autres devins par ce fait singulier de ne pouvoir révéler que ce que pensaient et connaissaient ceux qui l'interrogeaient.

Marsile Ficin (1460), le rénovateur de la philosophie platonicienne, abandonné depuis le XIIIe siècle (1) soutient les mêmes idées. Il assure que l'esprit étant agité de violents désirs, peut agir, non seulement sur son propre corps, mais sur un

(1) Jusqu'au XIIe siècle inclus, la philosophie de Platon faisait partie des programmes scolaires sur le même pied que celle d'Aristote. Elle n'en fut donc exilée que par l'Université privilégiée.

corps voisin, surtout si ce corps est uniforme par sa nature et s'il est plus faible.

« Si une vapeur ou un certain esprit, dit-il, lancé par les rayons des yeux ou autrement émis, peut fasciner, infecter, et affecter une personne qui est près de vous, à plus forte raison vous devez vous attendre à un effet plus marqué, quand cet agent découle de l'imagination et du cœur en même temps ; de manière qu'il n'est pas du tout étonnant que les maladies du corps puissent quelquefois de la sorte être enlevées et surtout communiquées. »

Pierre Pomponace (1517) fut un des premiers et des plus résolus adversaires du surnaturalisme des miracles et des prophéties, et un ferme et même fougueux partisan de la réaction que nous avons annoncée contre les abus du cléricalisme.

Il soutient que tout se fait en ce monde par voie de génération, suivant des lois nécessaires.

Les catholiques ne dirigeant les hommes que par l'intérêt ultramondain ; l'espoir du paradis et la crainte de l'enfer, l'un et l'autre éternels, Pomponace se jeta dans l'excès opposé ; il nia l'immortalité de l'âme et tenta de fonder la morale indépendante ; voilà comment le cléricalisme engendre le matérialisme.

Voulant surtout réagir contre l'esprit dominant de son temps, qui considérait tout phénomène inexpliqué comme surnaturel, et attribuait à Dieu ou au diable, suivant que l'auteur était bien ou

mal pensant, tous les faits merveilleux ; guérisons miraculeuses, prophéties, etc., il affirma que ces phénomènes sont naturels et qu'ils sont l'effet de l'influence de l'homme sur l'homme.

« Si les extraits d'herbe, de minéraux et d'animaux peuvent produire des effets si admirables, combien plus admirable doit être l'action de l'âme humaine !...

« Il n'est pas plus difficile de croire à l'action curative de l'âme humaine qu'à celle des herbes et des emplâtres... L'âme opère en modifiant les corps au moyen d'émissions fluidiques (*per vapores transmissos*) qui sont imprégnées de ses qualités bonnes ou mauvaises. »

« Ailleurs, dit Fauvety, Pomponace assimile l'homme à un crible à travers lequel passerait le souffle le fluide qui le ferait mouvoir, et il compare cette double action à celle de l'aimant qui tantôt attire et tantôt repousse le fer.

Il nie que les guérisons miraculeuses viennent des saints ou des démons, et il soutient qu'elles sont l'effet de l'imagination.

« On conçoit facilement, dit-il, les effets merveilleux que peuvent produire la confiance et l'imagination surtout quand elles sont réciproques entre les malades et celui qui agit sur eux. Les guérisons attribuées à certaines reliques sont l'effet de cette imagination et de cette confiance.

« Les médecins et les philosophes savent que si l'on mettait à la place des ossements d'un saint

ceux de tout autre animal, les malades n'en seraient pas moins rendus à la santé s'ils croyaient approcher de véritables reliques. »

Il est probable que cette opinion est exagérée ; mais elle contient une large part de vérité, et ce qu'elle a d'éronné relève de la théurgie, c'est-à-dire du spiritisme ; c'est pourquoi nous ne le rectifierons pas ici.

L'imagination du malade n'est pas, comme l'ont assuré quelques-uns, la seule cause (d'après Pomponace), des guérisons miraculeuses ; on a déjà vu qu'il attribue à l'homme le pouvoir d'influer sur son semblable. Il précise sa pensée et indique les conditions de cette influence dans les termes suivants :

« Il n'est pas incroyable, dit-il, que la santé puisse être produite à l'extérieur par l'âme qui l'imagine ainsi qu'elle le désire. Il y a des hommes qui ont des propriétés salutaires et puissantes, et ces propriétés s'exaltent par la force de l'imagination et du désir ; elles sont poussées au dehors par l'évaporation et produisent sur les corps qui les reçoivent des effets remarquables. » (*De Incantationibus*, p. 44).

Il exige de la part du magnétiseur, de celui qui pratique ce qu'il appelle l'*incantation*, une grande confiance, une imagination forte et une ferme volonté de guérir ; dispositions, ajoute-t-il, qui ne se rencontrent pas chez tous les hommes.

Quant au patient, quoique son concours ne soit

pas absolument nécessaire à la production de quelques effets, il est utile et en augmente l'intensité; aussi Pomponace demande-t-il que le malade seconde l'enchanteur, ou tout au moins, n'oppose pas de résistance à son action.

« La confiance du malade, dit-il, contribue à l'efficacité du remède ; son action est plus sensible sur les enfants, parce que leurs organes sont plus faibles et opposent moins de résistance. »

Dans son *Traité de la philosophie occulte* (1595), C. Agrippa n'est pas moins explicite que les précédents sur la puissance magnétique et curative de l'homme.

« Les passions de l'âme, dit-il, lorsqu'elles sont très véhémentes, non seulement peuvent changer le corps propre, mais peuvent agir sur le corps d'autrui et donner ainsi ou guérir certaines maladies d'esprit ou de corps ; car les passions de l'âme sont les causes principales de notre tempérament; d'où il suit que l'âme fortement élevée ou enflammée par l'imagination, envoie la santé ou la maladie, non seulement dans notre corps propre, mais même dans les corps étrangers. »

Avec Paracelse, nous trouvons la doctrine magnétique formulée d'une façon encore plus précise.

Né en 1493, Paracelse fit de bonnes études,



C. Agrippa
(D'après une gravure de la *Bibliothèque du Magnétisme*).

apprit la médecine officielle, et l'exerça. Mais il reconnut bien vite la vanité de cette science et en contracta un grand mépris pour les universités et les corps savants. Sa barbe, disait-il, avait plus d'esprit que tous les docteurs des Facultés.

Il se mit à voyager et finit par se fixer à Bâle en 1527, où il professa la médecine. Son humeur vagabonde l'entraîna souvent de côté et d'autre. Il mourut à Salzbourg, à l'hôpital, disent les uns; dans une nuit de débauche, assurent les autres. Comme nous n'étions pas là, nous ne contredirons personne. Ce qui nous importe ici, ce n'est pas tant sa conduite, que sa doctrine.

D'accord avec la science antique, Paracelse assimile l'homme à l'univers. Il en fait un *microcosme*, un petit monde, miniature du grand tout, dans lequel celui-ci se reflète.

Le microcosme, comme le macrocosme, comme toutes les parties de celui-ci, est polarisé, à la façon de l'aimant, où la polarité se montre de la façon la plus sensible et la plus élémentaire. Paracelse disait que, si l'on plaçait l'homme debout dans une barque, sa face se tournerait naturellement vers le Nord.

Le pôle célébral de l'homme attire la substance éthérée qui émane des astres et s'en nourrit; de là dérivent le sentiment, la pensée, tandis que le pôle génital absorbe et s'assimile les éléments terrestres, qui servent à constituer le corps.

Les astres influent donc sur l'homme; mais ils



Le vray pourtrait du tresexcellent et renommé Philosophe et Physicien Philippe Theophrast Bombast, Surnommé Paracelse, Noble Suaube du lieu de Hohenheim en l'an. 47 de son aäge.

(D'après une estampe de la *Bibliothèque du Magnétisme*).

inclinent et ne nécessitent pas. Il dépend de l'homme, dans une certaine mesure, d'attirer ou de repousser l'esprit éthéré, que Paracelse appelle *magnale* ou *mumie*, et qu'il désigne par la lettre *M*.

D'autre part la terre influe sur l'homme au même titre que les astres.

De l'équilibre entre ces deux influences opposées résulte la santé physique et morale.

Lorsque l'équilibre est rompu, c'est-à-dire lorsque volontairement ou non, le pôle célébral attire trop ou trop peu d'esprit éthéré, ou que le pôle génital s'assimile trop ou trop peu d'éléments terrestres, il y a maladie, qui persiste tant que subsiste sa cause, tant que l'équilibre n'est pas rétabli.

Chaque animal possède une parcelle de l'esprit universel, *Magnale magnum*. « Ces esprits animaux peuvent se comprendre entre eux, s'influencer réciproquement et se parler à distance sans que nos langues s'en mêlent. Les effets de sympathie et d'antiphathie involontaires s'expliquent par cette correspondance spirituelle. La volonté d'un individu peut, par l'énergie de son effort, agir sur l'être spirituel d'un autre individu, entrer en lutte avec lui et le soumettre à sa puissance. Cette domination peut aller jusqu'à affecter le corps et le faire dépérir. »

On devine que ceci se rapporte à l'envoûtement. En effet, Paracelse ajoute :

« Vous souffrirez tout ce qu'on fera à une figure

..e cire fabriquée à votre intention. Et ici ce n'est)as votre corps qui sera affecté, c'est votre être spirituel ; aussi tous les remèdes qui s'adresseraient à votre corps sont inutiles. Telle est la force de la malédiction... Et ne te moque pas de tout cela, ô médecin, tu no sais pas quelle est la puissance de la volonté.»

N'oublions pas ici que, si la volonté d'un individu peut agir sur l'être spirituel d'un autre, la volonté de celui-ci peut résister et réagir plus ou moins avantageusement, selon qu'elle est de nature égale, inférieure ou supérieure.

Ajoutons aussi que les êtres spirituels se comprenant à distance, l'envoûtement n'est pas si facile à réaliser qu'on pourrait le croire, et le remède se trouve auprès du mal.

Si la volonté d'un individu agissant sur celle d'un autre peut engendrer le mal, à plus forte raison peut-elle produire le bien. Si elle est cause de la maladie physique ou morale, elle peut encore mieux être source de santé ; cela dépend de la direction d'intention.

C'est, en effet, ce qu'admet Paracelse. Le *Magnès* des personnes saines, dit-il, attire l'aimant dépravé ou le chaos de celles qui sont malades. »

« Je ne nierai pas, dit-il encore, que l'imagination et la foi soient tellement efficaces, qu'elles ne nous puissent rendre sains ou malades. »

Toujours d'après les mêmes principes, les phénomènes supérieurs du magnétisme sont

également aussi naturels que ses effets curatifs.

« Par les yeux du corps, dit Paracelse, nous ne voyons que la moitié des choses. C'est la lumière de la nature qui nous montre l'autre moitié et nous fait voir l'architecte intérieur, l'invisible ! » L'invisible, c'est le *magnale magnum*, l'être des êtres, l'ancien des anciens de la Kabbale.

Non-seulement, d'après Paracelse, l'homme peut transmettre son influence à ses semblables, mais il peut aussi l'infuser, l'incorporer, la fixer dans d'autres objets, même inanimés. De là la vertu des talismans, de l'onguent des armes, de l'onguent vulnéraire ; en un mot, de ce qu'on appelle aujourd'hui les objets magnétisés.

Les facultés divinatrices s'expliquent aussi dans son système, par la communication qui existe entre les esprits animaux, fragments de l'esprit universel, qui peuvent s'influencer réciproquement et se parler à distance sans le secours du langage verbal.

L'esprit tourné vers la matière ne peut évidemment deviner ni prévoir ; il faut pour cela qu'il se concentre sur lui-même, qu'il se tourne vers son principe. De cette façon il peut voir les effets dans leurs causes et les annoncer d'avance, sans avoir besoin de faire de pacte avec le diable.

Paracelse eut des disciples. Il serait peut-être plus exact de dire que d'autres savants, même sans le connaître, eurent les mêmes idées que lui sur le magnétisme.

Un des premiers de ces disciples fut Goclénius, médecin de Marbourg, qui publia un traité de la la cure magnétique des plaies.

Le P. Roberti, jésuite, réfuta l'ouvrage de Goclénius; celui-ci répondit, une discussion s'engagea, mais ne fit pas sensiblement avancer la question. Les arguments de Goclénius étaient faibles ; et les objections do P. Roberti étaient celles de tous les catholiques : si des cures à distance pouvaient s'opérer, disait-il, elles ne pouvaient être que l'œuvre du démon. Et pour corroborer ce raisonnement, il traitait Goclénius de calviniste et de magicien.

Après avoir vaincu Goclénius à l'aide des arguments habituellement employés par les catholiques ; que, si les cures magnétiques à distance par l'onguent des armes pouvaient s'opérer, ces résultats ne pouvaient être que l'œuvre du démon ; et que, si Goclénius n'était pas sorcier, il était du moins calviniste, accusation qui n'était guère moins grave; Après cela, dis-je, Roberti s'attaque à Van Helmont en publiant un ouvrage inutile ; *L'imposture magique des cures magnétiques et de l'onguent des armes, clairement démontrée ; modeste réponse à la très dangereuse dissertation de J. B. Van Helmont, de Bruxelles, médecin pyrotechnique.* »

Mais Roberti rencontra ici un adversaire plus redoutable que Goclénius ot avec lequel il n'eut pas le dernier mot.

« Qu'il montre, dit Van Helmont, ses lettres de secrétaire des commandements de Dieu, pour savoir comment Dieu a révélé à lui, jésuite, que les cures magnétiques sont l'œuvre du démon. »

Et le *médecin pyrotechnique* montre de son côté, que ces cures sont très naturelles, et que l'ignorance des lois de la nature peut seule avoir besoin de recourir au diable pour les expliquer.

Celui, dit-il, qui regarde les cures magnétiques comme l'œuvre de Satan, parce qu'elles s'opèrent par des moyens qui lui sont inconnus, devrait aussi regarder tous les phénomènes qu'il ne sait point expliquer, comme autant de prestiges du diable. N'est-il pas plus rationnel d'en chercher l'explication naturelle ?

Van Helmont expose tout un système analogue à celui de Paracelse, mais plus clair et plus complet, quoique laissant encore à désirer sur certains points.

L'âme du monde, que Paracelse appelle magnale magnum, van Helmont la nomme aussi *Archée*. C'est le principe de toutes choses.

« L'archée, dit-il, consiste dans l'union d'un esprit vital avec un noyau spirituel qui féconde les germes. Il est doué de toutes les facultés et de toutes les notions nécessaires pour remplir sa destination. Il est l'organe de la vie et du sentiment. Depuis le premier moment de l'existence jusqu'à la mort, il préside à tous les mouvements

ganiques et les dirige vers le but qui leur est assigné. »

Dans le petit monde comme dans le grand monde, de cet archée-type émanent d'autres archées subordonnés qui remplissent les mêmes fonctions dans les parties que celui-là dans le tout.

« L'âme, dit Van Helmont, est la cause immédiate, le centre, le siège, la source et le principe de toutes les facultés et de toutes les actions vitales. Elle dissémine dans los divers organes les facultés nécessaires pour la vie. Elle est comme une lumière vitale dont le foyer, placé dans l'estomac, envoie ses rayons dans toutes les parties du corps. »

A cela près que l'âme n'a pas son siège dans l'estomac, mais derrière, au plexus solaire, cette théorie est conforme à celle de l'antiquité.

L'archée-type, qui émane, extériorise des archées subalternes dans le corps, peut aussi en émettre au dehors et même à de grandes distances.

« Il y a dans l'homme une énergie telle que, par sa seule volonté et son imagination, il peut agir hors de lui, imprimer une vertu et exercer une influence durable sur un objet très éloigné.

« L'âme est douée d'une force plastique qui, lorsqu'elle a produit (1) une substance, lui im-

(1) Produire doit être pris ici dans son sens étymologique : extérioriser.

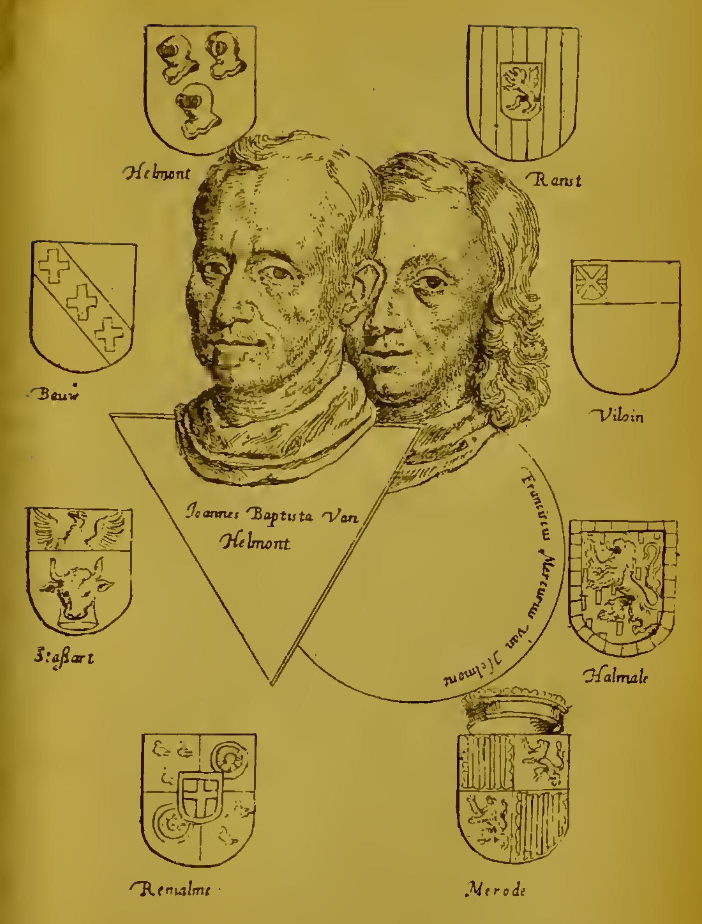
prime une force, et peut l'envoyer au loin et l
diriger par la volonté.

« Cette force, infinie dans le créateur, est limité
dans la créature, et peut, par conséquent, êtr
plus ou moins arrêtée par les obstacles. Le
idées ainsi revêtues d'une substance agissen
physiquement sur les êtres vivants par l'interm
diaire du principe vital. Elles agissent plus o
moins suivant l'énergie de la volonté qui les en
voie, et leur action peut être arrêtée par la rési
tance de celui qui la reçoit. »

Voilà bien formulée la doctrine magnétique, e
la voilà aussi limitée : « Cette force infinie dan
le créateur, est limitée dans la créature. » Et pa
quoi est-elle limitée ? « Par la résistance de cel
qui la reçoit. » De sorte que l'influence magnét
que, qu'elle soit bénéfique ou maléfique, est su
bordonnée au consentement du patient.

S'élevant contre les partisans du satanism
qui voient l'intervention du démon dans tous le
phénomènes extraordinaires, cures magnétique
envoûtements, etc., Van Helmont attribue ce
phénomènes à l'âme humaine : ils sont nature
et non surnaturels ; ils font l'objet du magn
tisme.

« Le magnétisme, dit-il, agit partout ; il n'a rie
de nouveau que le nom ; il n'est un paradoxe qu
pour ceux qui se moquent de tout, et qui attribuen
au pouvoir de Satan ce qu'ils ne peuvent expl
quer.



VAN HELMONT et son fils *Mercure*.
(D'après le frontispice de son livre *Ortvs medicinæ*).

« On donne le nom de magnétisme à l'influence occulte que les corps exercent à distance les uns sur les autres, soit par attraction, soit par impulsion. Le moyen de cette influence n'est point une substance corporelle qui puisse être condensée, mesurée, pesée, c'est un esprit éthéré, pur, vital, intelligent, le *magnale magnum*, qui pénètre tous les corps. Il est le modérateur du monde, parce qu'il établit une correspondance entre toutes ses parties et toutes les forces dont elles sont douées ».

Si l'âme humaine peut agir sur les autres âmes et sur les corps, il doit en être de même des anges et des esprits ou âmes désincarnées. A côté, ou plutôt au-dessus du magnétisme, il y a donc la magie. C'est ce qu'admet van Helmont, mais avec les restrictions nécessaires et judicieuses.

« Le mot magie, dit-il, doit être interprété, comme il l'est dans l'Ecriture, en bonne ou mauvaise part, selon le but qu'on se propose. Par ce mot, nous entendons cette connaissance élevée des choses, et cette puissance extraordinaire d'agir qui nous a été donnée comme à Adam, et qui nous est naturelle comme à lui. Le péché ne l'a point éteinte, mais il l'a engourdie, et c'est pour cela qu'elle a besoin d'être excitée.

« L'esprit saint peut la réveiller en nous ; le démon le peut aussi : mais ce dernier n'agissant que pour le mal, on est sûr qu'elle n'est point excitée par lui lorsqu'on se propose de faire le bien.

« Cette vertu magique existe aussi dans l'homme extérieur, quoique plus faible ; on en voit même quelques traces dans les brutes. »

Il suit de là, conformément à la tradition : 1° Que les bons esprits sont plus puissants que les mauvais ; 2° Que ces derniers ne peuvent rien contre l'homme sans son adhésion ; 3° Que, par conséquent, il ne faut pas attribuer aux démons les phénomènes qui sont dans la nature et dans les facultés de l'homme.

« Puisque l'homme a la force d'agir par sa volonté sur un objet éloigné, il est clair que cette énergie lui a été donnée par Dieu et qu'elle lui est naturelle. C'est s'ignorer soi-même que de transporter à Satan une puissance dont on est doué. »

Van Helmont termine par une profession de foi qui, visiblement, s'adresse au P. Roberti et aux autres démonolâtres de l'époque.

« Je suis catholique romain, dit-il, et je rejetterais toute opinion contraire à la doctrine de l'Eglise. Les effets naturels ont été créés par Dieu ; ce sont des dons qu'il a faits à ses créatures. Quiconque les attribue au démon dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, et le transporte à Satan, ce qui est une véritable idolâtrie. »

Cette puissance dont nous jouissons de produire (d'extérioriser) notre vitalité et de la transmettre ne se borne pas à nos semblables, elle s'étend à tous les corps. On peut magnétiser toutes sortes d'objets.

« Nous pouvons, dit Helmont, attacher à un corps toutes les forces dont nous sommes doués, lui communiquer aussi certaines propriétés, et nous en servir comme d'un intermédiaire pour opérer des effets salutaires. »

Voici comment il explique l'action de la médecine sympathique.

« L'esprit de l'animal (c'est-à-dire l'âme sensitive), reste unie au corps qui a cessé de vivre, jusqu'à ce qu'il soit dissipé par la putréfaction. Lorsque le sang sorti du corps se corrompt, la portion d'esprit qui lui était unie s'échappe et va se joindre de nouveau au corps auquel elle appartenait; voilà pourquoi lorsqu'on applique le remède sur le sang retiré de la blessure, ce remède agit sur la blessure même. »

Comme Paracelse, Van Helmont était ennemi juré des corps savants, au point qu'il ne voulut jamais prendre aucun grade universitaire.

En ce temps d'esclavage, les médecins n'avaient pas encore la prétention au monopole, comme ils l'ont en notre temps de liberté, et Van Helmont put, sans être docteur, pratiquer tranquillement la médecine avec le plus grand succès et le plus complet désintéressement. Ses biographes disent qu'il guérissait des milliers de malades chaque année, et qu'il refusa toujours les hauts emplois et les sinécures qu'on lui offrit.

On pense bien que Van Helmont ne fut pas apprécié des médecins ses contemporains Gui

l' ..in, profondément imbu de la médecine classique, méprisait les ouvrages de Van Helmont .. il en fit une virulente critique.

Van Helmont sentait bien aussi que ses idées ne seraient pas comprises. « Dans mon siècle, dit il, fécond en esprits pervers, ceci sera regardé comme un paradoxe, dont beaucoup se moqueront ; mais la postérité s'en saisira avec empressement. » (*De lithiasi*, ch. IX).

Effectivement, dès le XVIIIe siècle, Van Helmont eut de fervents disciples ; Bordeu, Lacaze, Roussel, etc. ; dans le XIXe siècle, Charles de Jannel, de Vauréal, l'a mis largement à contribution dans sa *thèse* pour le doctorat sur les *ferments*.

Et aujourd'hui, après l'avoir beaucoup pillé sans le nommer, on commence enfin à lui rendre hommage et justice sur certains points. Le reste viendra peu à peu, il y a tout lieu de l'espérer.

Pendant que Van Helmont soutenait ainsi, dans les Pays-Bas, la doctrine magnétique, ROBERT FLUDD la démontrait de son côté en Angleterre, dans sa *Philosophie de Moïse.*

Les principes de Fludd étant au fond à peu près les mêmes que ceux de Paracelse et de Van Helmont, leur analyse servirait plutôt à allonger outre mesure notre ouvrage, qui ne peut être qu'un résumé, qu'à éclairer les lecteurs. Nous ne nous arrêterons donc pas sur la théorie du philosophe d'outre-Manche.

Comme Goclénius et Van Helmont avaient e
pour adversaire le P. Roberti, Fludd fut combatt
par le P. A. Kircher, avec beaucoup de scienc
et de talent, mais sans oublier de mettre le diabl
de la partie.

La dissidence entre eux paraît d'ailleurs réside
dans les principes philosophiques plus que dan
les principes magnétiques, car le jésuite Kirche
aussi bien que le médecin Fludd, voit le magn
tisme partout :

Magnétisme du soleil, des planètes, de la lun
de la mer, des éléments, des corps mixtes, de
métaux, des plantes, des animaux, — que le pre
mier, dit M. Figuier, il appelle *magnétisme ani
mal* — ; à plus forte raison magnétisme humain
tout dans l'univers est magnétique pour Ki
cher. Et il a raison, à notre avis.

Kircher reproche à Fludd son principe *catho
lique*, qui crée, conserve, anime tout.

Si les propriétés naturelles, dit-il, étaient rem
placées par l'esprit de Dieu, ce ne serait plu
l'aimant qui aurait la vertu d'attirer le fer, mai
l'esprit de Dieu caché dans l'aimant, qui attire
rait l'esprit de Dieu caché dans le fer, de mêm
pour l'onguent armaire, où l'on verrait l'espri
de Dieu inhérent à la *mumie boréale*, porter l
santé à l'esprit de Dieu inhérent à la *mumie* aus
trale, c'est-à-dire à la chair du blessé.

Mais Kircher tombe lui-même dans la mêm
faute que Fludd, si c'en est une. En effet, dan



(Tiré de l'*Histoire d'Allemagne*).

son livre sur l'aimant, après avoir relié ensemble tous les êtres de la création par sa chaîne magnétique, il finit par faire de Dieu *l'aimant central*, dont la triple vertu d'attraction, de direction et de connexion se manifeste par la trinité chrétienne.

Un autre anglais (ou plutôt un écossais), MAXWEL, médecin du roi d'Angleterre, a admirablement traité la question du magnétisme. Ses principes fondamentaux sont les mêmes en substance que ceux des auteurs précédents.

Maxwel admet un premier principe de toute vie, dont le soleil est le foyer, et qui des astres se communique, par l'intermédiaire de la chaleur et de la lumière, à tous les corps, en raison de leur disposition à le recevoir. Les astres étant animés, ce principe est donc spirituel. Tous les corps animés jouissant du double mouvement centrifuge et centripète, cet esprit du soleil descend du ciel et y remonte par un mouvement perpétuel de flux et de reflux.

C'est cet esprit qui donne l'activité, la vie tous les corps; la matière ne sert que de base de support, de réactif à l'esprit.

L'esprit vital qui existe en toutes choses dérive de cet esprit universel, il en est une émanation ; et c'est à cette source que se régénère et se multiplie l'esprit des corps particuliers.

« L'esprit universel, dit Maxwell, maintient

conserve toutes choses dans l'état où elles sont; tout ce qui est corps et matière ne possède aucune activité s'il n'est animé par cet esprit; car les corps servant pour ainsi dire de base à l'esprit vital, ils le reçoivent, et c'est par lui qu'ils agissent et qu'ils opèrent.

« L'esprit universel, qui descend du ciel inaltérable et pur comme la lumière, est la source de l'esprit vital particulier qui existe en toutes choses ; c'est lui qui le forme, l'entretient, le régénère et le multiplie ; c'est lui qui a donné à toutes choses la faculté et le pouvoir de se propager. »

Tout ceci est conforme à la doctrine spiritualiste des anciens. Nous allons voir maintenant que Maxvell admet également l'atmosphère, dans l'homme comme dans les astres et dans tous les corps animés, avec ses conséquences.

« L'âme, dit-il, n'est pas seulement en dedans, mais elle est aussi en dehors de notre corps ; elle n'est point circonscrite dans l'enceinte d'un corps organisé.

« L'âme opère hors de ce qu'on appelle communément son propre corps.

« Il émane de tout corps des rayons corporels, qui sont autant de véhicules par lesquels l'âme transmet son action, en leur communiquant son énergie et sa puissance pour agir : et ces rayons, non seulement sont corporels, mais ils sont même composés de diverses matières. »

Vous voyez que les rayons corporels qui éma-

nent des corps, le fluide magnétique, comme nous disons aujourd'hui, ne sont que des véhicules dont l'âme se sert pour exercer son action au loin, ils sont animés comme la source dont ils émanent.

Si les magnétistes qui se sont divisés de nos jours en *fluidistes* et *volontistes*, avaient médité la doctrine de Maxwell, ils auraient reconnu qu'ils étaient dans l'erreur les uns comme les autres, et que le fluide n'est actif qu'autant qu'il est vivifié par l'âme de même que, d'autre part, l'âme ne peut exercer d'influence sur les corps étrangers que par l'intermédiaire du corps qu'elle anime et qui lui sert d'instrument.

Le magnétisme est donc à la fois volontiste et fluidiste, mais en observant que le fluide est subordonné à la volonté et qu'il n'a de force et d'efficacité qu'autant qu'il la reçoit de l'âme.

De quelle utilité thérapeutique pourront nous être ces principes de Maxwell ? Il va nous le dire lui-même :

« Les maladies, dit Maxwell, n'appartiennent point essentiellement au corps ; mais il n'en est aucune qui dépendent de l'affaiblissement ou de l'expulsion de l'esprit vital. Il n'est point aussi d'indispositions qui puisse subsister longtemps lorsque cet esprit est dans toute sa vigueur. C'est lui seul qui dissipe tous les maux. C'est lui qui constitue la nature dont les médecins ne sont et ne doivent être que les aides.

« On doit donc se proposer dans tous les maux de fortifier, multiplier et régénérer cet esprit vital. C'est ainsi qu'on parviendra facilement à guérir toutes les maladies. »

« Si vous savez employer des corps imprégnés de l'esprit universel, vous en tirerez un grand parti ; c'est en cela que consistait tout le secret de la magie. Cet esprit se trouve dans la nature. Il existe libre de toute entrave, et celui qui sait l'unir avec un corps qui lui convient possède un trésor préférable à toutes les richesses.

« On peut, par des procédés merveilleux, le communiquer à tous les corps suivant leur disposition, et augmenter ainsi la vertu de toute chose.

« Celui qui sait agir sur l'esprit vital particulier à chaque individu peut guérir, à quelque distance que ce soit, en appelant à son secours, l'esprit universel. »

Si l'esprit universel vitalisé peut guérir tous les maux, il est donc la panacée ? Maxwell n'en doute pas.

« Qu'il puisse y avoir un remède universel, dit-il, c'est ce dont on ne peut douter, car, en le fortifiant, on rend l'esprit vital particulier capable de guérir toutes sortes de maladies. Il n'y en a aucune en effet que cet esprit n'ait quelquefois dissipée sans le secours des médecins. La médecine universelle n'est rien autre chose que l'esprit vi-

tal augmenté, multiplié dans une proportion convenable. »

Voilà qui est bien. Mais quel est cet esprit universel qu'il s'agit de capter et d'utiliser. Maxwell nous a déjà dit qu'il existe dans la nature, libre de toute entrave. C'est quelque chose ; mais ce n'est pas suffisant. Heureusement notre auteur nous renseigne avec un peu plus de précision.

« Celui, dit-il, qui regarde la lumière comme étant l'esprit universel, ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité ; c'est, en effet, ou la lumière elle-même, ou c'est en elle au moins qu'il réside. »

On sait que, pour les hermétistes, la vraie lumière est spirituelle; c'est le *lumen de lumine*, antérieur aux soleils, aux étoiles, à toute lumière qui tombe sous nos sens grossiers.

Maxwell ajoute que les magiciens connaissent le moyen d'extraire l'esprit universel de la lumière qui le contient, qui est son corps, son vêtement.

« C'est, dit-il, un des grand secrets des philosophes, de savoir employer l'esprit universel pour porter à une fermentation naturelle l'esprit vital particulier à chaque chose, et de pouvoir également, par des opérations répétées, calmer les troubles et le tumulte qui peuvent en résulter. Si vous voulez opérer de grands effets, ajoutez au corps une plus grande quantité de cet esprit, ou s'il est engourdi, sachez les ranimer. Celui qui pourra employer cet esprit imprégné de la vertu

d'un corps et le communiquer à un autre corps disposé à éprouver des changements, aura le pouvoir d'opérer des choses étonnantes et merveilleuses. »

Il ne reste plus qu'à découvrir ce secret, car, pas plus que les philosophes hermétiques, Maxwell ne le divulgue.

« Ne va pas croire, dit Olympiodore, que l'action manuelle soit suffisante; il faut encore celle de la nature, une action supérieure à l'homme. »

Il s'agit évidemment ici de la nature *naturante*, de l'esprit de la nature.

M. Berthelot, qui cite Olympiodore (*Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1893), ajoute : « C'était par les prières et les formules magiques que l'on devait compléter la transmutation. »

Nous approchons de plus en plus du secret. Il est évident que l'esprit seul peut agir sur l'esprit, d'où il suit que pour capter l'esprit universel, les procédés manuels et même les formules magiques ne sont que des accessoires, des instruments de l'esprit.

Maxwell ne révèle pas quelles sont les opérations de l'esprit nécessaires pour accomplir ce grand œuvre. Peut-être son silence est-il motivé par les inconvénients qu'il croit y voir.

Maxwell, de même que les autres magnétistes anciens, a été taxé d'hérésie, d'athéïsme, de panthéisme. Nous ne relevons pas ces accusations coutumières à ceux qui les avancent dès qu'ils

sont à bout d'arguments. Mais nous trouvons étrange qu'un savant comme M. L. Figuier, accuse Maxwell de matérialisme.

« Le système de Maxwell, dit-il, comme celui de Mesmer, est tout physique. »

Pour Mesmer, nous verrons plus tard que cette assertion est vraie ; mais pour Maxwell, il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaître qu'il en est tout différemment.

Maxwell ne fait guère plus grand cas de la science officielle que Paracelse et Van Helmont : « Je me suis éloigné des principes de la philosophie ordinaire. Il n'en existe point ou que très peu dans les écoles... Quelle idée doit-on avoir d'une science qui est en contradiction avec l'expérience journalière ?... Si vous n'avez appris que la philosophie des écoles, et si vous avez puisé dans Galien tout votre savoir en médecine, vous pouvez vous abstenir de lire ce traité, car vous ne pourrez ni l'entendre, ni porter un jugement sain de ce qu'il contient ; il est trop éloigné de votre manière de voir. »

Mais la science scolastique lui rendit la pareille : elle avait la haute main sur l'imprimerie et s'opposait à l'impression des ouvrages qui lui déplaisaient, comme aujourd'hui, maîtresse de la presse, elle les condamne au silence.

« N'ai-je pas vu l'univers presque entier, dit Maxwell, se soulever, contre cet art (l'art magnétique), l'attaquer par des sarcasmes, et cher-

cher à le couvrir de ridicule? N'y a-t-il pas bientôt 2 ans qu'on empêche que je ne fasse imprimer mon travail dans cette ville, et dans le moment présent je n'en ai pas encore obtenu la permission. »

Beaucoup d'autres auteurs, depuis la Renaissance, ont admis et soutenu les principes du magnétisme tels que nous les avons vu exposer par les savants dont nous venons de parler. Nous n'analyserons pas un plus grand nombre de ces ouvrages, car l'essentiel, même en histoire, n'est pas de tout dire, mais d'en dire assez pour donner à penser et pour engager les lecteurs à chercher eux-mêmes : il s'agit moins de les rassasier que de les mettre en appétit.

D'après les analyses et les citations que nous avons faites, on peut constater que les philosophes en question ont remis au jour la science antique, soit qu'elle leur ait été transmise en dehors des écoles, soit qu'ils l'aient eux-mêmes réinventée, ce qui n'aurait rien d'étonnant, car plus une théorie est conforme à la nature, plus il est facile de la découvrir et par conséquent de la redécouvrir.

Cette science avait été perdue par le fait de l'Université. Lorsque ce corps fut privilégié dans le but de former des clercs et des légistes, des fonctionnaires ecclésiastiques et laïques, il rejeta du programme des études la philosophie de Pla-

ont et toutes les sciences et arts dont la connaissance n'était pas nécessaire pour parvenir aux sinécures; la philosophie d'Aristote fut seule enseignée, encore laissa-t-on de côté ce qu'elle contenait de meilleur.

Dès lors, les clercs, les légistes et le vulgaire servile qui se contente de ce qu'on lui enseigne, n'apprirent que les matières inscrites au programme, tout juste ce qu'il fallait savoir pour arriver au but: émarger au budget. Et la philosophie ancienne, la grande science, la Magie fut oubliée par eux.

Pour nous borner à la théorie physio-psychologique, tous nos auteurs admettent en principe que l'homme est un microcosme avec toutes ses conséquences. Il se trouve ainsi constitué par trois éléments essentiels; *le soleil*, dont le siège est au plexus dit pour cette raison solaire; *la terre*, région génito-abdominale; et *la lune*, région cérébrale.

De même que les soleils, les planètes et les lunes évoluent conformément aux lois de la polarité, de sorte qu'on peut comparer les systèmes macrocosmiques à d'immenses aimants, de même l'homme est polarisé: le centre de l'aimant humain est le plexus solaire; ses deux pôles sont le cerveau et l'abdomen.

Cette théorie de la polarité remonte à la plus haute antiquité. Le prophète Ezéchiel, qui con-

naissait plus ou moins la doctrine des Mages, l'a positivement formulée ainsi qu'il suit :

« Et j'eus une vision. Quelqu'un me parut comme un feu ardent. Depuis les reins jusqu'au bas ce n'était qu'une flamme ; et depuis les reins jusqu'en haut, il paraissait un airain mêlé d'or, étincelant de lumière. »

Pour comprendre cette vision, il faut se rappeler que les hermétistes admettent la lumière comme principe spirituel des choses, laquelle lumière est polarisée en chaleur et splendeur.

Après qu'Hercule eût tué l'hydre de Lerne, Euristhée lui ordonna de poursuivre une biche dont les pieds étaient d'airain et les cornes d'or, — quoique les biches n'aient pas naturellement des cornes — et de la lui amener vivante.

Hercule la poursuivit pendant un an et l'atteignit enfin dans la forêt d'Artémise.

« Une histoire de cette espèce, dit Pernetty, deviendrait un conte puéril, et un fait très peu digne d'être mis au nombre des travaux d'un si grand héros, s'il ne renfermait quelques mystères. » (*Les fables égyptiennes et grecques*. I, p. 546).

Pernetty y trouve un mystère hermétique, plus vraisemblable, en effet, que certaines explications proposées par d'autres auteurs. Mais il semble que nous pouvons y voir aussi la polarité.

C'est, sans doute, en oubliant que l'essence de l'aimant est dans son centre, en ne voyant que des pôles, que les manichéens, dégénérés des mages,

ont établi leurs deux principes opposés, en physique comme en morale.

C'est aussi d'après cette théorie que, plus tard, Sévère, fondateur de la secte chrétienne des Sévériens enseignait que le corps humain, depuis la tête jusqu'au nombril, avait été créé par le bon principe, et le reste du corps par le mauvais. Passant ensuite à tout ce qui environne l'homme, Sévère enseignait que l'être bienfaisant avait placé autour de lui des objets propres à entretenir l'organisation du corps, sans exciter les passions et que l'être malfaisant, au contraire, avait mis autour de lui tout ce qui pouvait éteindre la raison et allumer les passions. (V. BÉRAULT BERCASTEL. *Histoire de l'Eglise.*)

Sorcellerie et possession

SOMMAIRE. — 1. Les exploits des inquisiteurs. 2. Les prophètes orthodoxes. 3. La bienheureuse Douceline. 4. Sainte Catherine de Sienne. 5. Sainte Thérèse. 6. Les Possessions de Loudun et de Louviers. 7. Les camisards ou trembleurs des Cévennes. 8. Les convulsionnaires de Saint Médard.

I. — Malgré les travaux des philosophes magnétistes, l'inquisition n'en continuait pas moins ses hécatombes humaines. Ces savants n'étaient ni assez nombreux, ni assez remuants pour faire

prévaloir leurs opinions contre la horde toujours grossissante des clercs, des légistes et des lettrés intéressés ou indifférents.

Llorente, historien de l'Inquisition et inquisiteur lui-même, compte, pour l'Espagne seule, depuis le règne de Ferdinand V, jusqu'à celui de Ferdinand VII, 341.021 victimes du Saint-office.

N'y a-t-il pas là de quoi dégoûter les hommes d'une religion révélée par Dieu même, d'après ce qu'on nous assure, pour embrasser une religion quelconque, inventée par les hommes et qui ne ferait pas tant d'autodafés?

Dans tous les pays c'était à l'avenant.

Vers l'an 1485, dit Walter Scott, Cumanus brûla comme sorcières 41 pauvres femmes en une année, dans le comté de Burlie. Les années suivantes, il continua ses poursuites avec un zèle si infatigable, que beaucoup de personnes s'enfuirent du pays.

Mais où se réfugier?

Alciatus dit qu'un inquisiteur, vers la même époque, fit brûler cent sorciers dans le Piémont, et persévéra dans ses recherches jusqu'à ce que la patience humaine fût à bout et que le peuple se fût soulevé et l'eût chassé du pays.

Vers l'an 1515, cinq cents personnes furent exécutées à Genève comme sorcières protestantes. En Lorraine, le savant inquisiteur Regimius se vante d'avoir fait mettre à mort 900 personnes en 15 ans. En 1524, 1000 personnes furent mises à

mort en un an, à Como, en Italie, et il y en eu pendant plusieurs années après, environ 100 pa an. (Walter Scott. *La Démonologie*. Let. VII.)

Et notez bien que ce n'était pas comme convain cus d'avoir commis quelque crime, que les sor ciers étaient condamnés au feu terrestre, en at tendant le feu éternel, comme si celui-ci n'étai pas suffisant.

Les sorciers n'étaient généralement accusés e convaincus que d'avoir opéré des guérisons, pro noncé des prédictions et surtout d'avoir été a sabbat. Et sur quels témoignages, sur quelle preuves les condamnaient-on ? Sur les déposition de femmes plus ou moins hystériques et d'en fants soudoyés !

Hystérie et possession n'étant qu'une mêm chose, les inquisiteurs faisaient donc le jeu d diable en croyant servir et honorer Dieu.

Et plus on brûlait de sorciers, plus ils se mu tipliaient. L'un deux nommé Trois Echelles, pou obtenir sa grâce, accusa 1.200 personnes, du crim dont il était lui-même inculpé. Il dit au r Charles IX, qu'il y avait plus de 300.000 sorcie en France. Il fut grâcié en conséquence de sa dé position ; mais ce ne fut qu'un ajournement. Bie tôt après il fut repris, convaincu et exécuté.

En 1609, Fllesac, docteur de Sorbonne, se plai que l'impunité des sorciers en multiplie le nomb à l'infini. Il ne les compte plus par centaines d mille, comme Trois Echelles, mais par millions

Voilà ce qui peut s'appeler prendre les choses à rebrousse-poil. Si l'impunité était favorable à la multiplication des sorciers, toute l'antiquité aurait dû être inondée de cette sorte de gens. Et aujourd'hui même, la sorcellerie devrait fleurir plus que jamais. Or, on sait par expérience que c'est tout le contraire. A part deux ou trois gros malins, qui se prétendent seuls possesseurs de précieux et terribles secrets, mais qui se gardent de les divulguer, et pour cause, personne ne se vante plus d'être sorcier et n'en accuse les autres, et rien n'en va plus mal.

Voulez-vous faire la contre-épreuve ? Persécutez les deux ou trois prétendus sorciers qui existent, et vous les verrez se multiplier comme rats en grange.

II.—Le cas était souvent embarrassant pour les inquisiteurs. Il ne leur était pas facile de distinguer le bon grain catholique de l'ivraie magique en ce qui se rapporte aux guérisons et aux prédictions. N'ayant aucun signe distinctif, entre les œuvres de Dieu et celles de Satan, que les fruits de l'arbre et ne voulant pas en tenir compte, ils étaient obligés de juger au hasard des événements.

Il en résultait que tel pouvait être orthodoxe aujourd'hui et devenir hérétique et sorcier demain, et *vice versa*. Et plus on avance dans le temps, plus on voit les guérisseurs et les prophètes exposés à être accusés de sorcellerie.

Quelques exemples vont mettre en évidence cette assertion.

Au XIIIe siècle, en 1274, nous voyons une extatique, Douceline, non soulement n'être pas inquiétée, mais béatifiée.

III.— La bienheureuse Douceline, mère des dames de Rohaut, fut dès son enfance d'une dévotion extraordinaire. Elle ne savait encore ni oraisons ni lettres, qu'elle allait se mettre à genoux sur les cailloux, joignait ses mains et regardait au ciel.. Jeune fille, quant on la croyait à jouer avec les autres enfants, on la trouvait cachée pour prier Dieu.

Plus avancée en âge, elle se faisait, non seulement un devoir, mais un plaisir de donner aux pauvres, aux malades et aux blessés les soins les plus répugnants, elle leur lavait les pieds, leur tirait la vermine des jambes et de la tête et curait (pansait) leurs plaies.

Moult fois elle était suspendue en si grand soulèvement de contemplation, qu'elle était ravie par l'espace d'un jour, et sentant en cet état surhumains sentiments, elle ne connaissait ni ne sentait rien de ce que l'on fît autour. Quelquefois elle était si bien suspendue, qu'elle ne touchait à terre que par les deux orteils majeurs ; si bien qu'entre elle et la terre il y avait bien l'espace d'une palme et qu'on pouvait lui baiser les soles sous les pieds.

On secouait Douceline dans cet état, on la piquait sans qu'elle sentit rien ; ce n'est qu'étant revenue à elle qu'elle sentait la douleur des piqûres, mais elle ne s'en plaignait pas.

Charles d'Anjou, frère de Louis IX, voulant éprouver si c'était vrai ravissement, fit jeter du plomb fondu tout bouillant sur ses pieds nus. Elle ne sentit rien ; mais, quand elle fut retournée de ce saint ravissement, elle souffrait grande douleur aux pieds, ne put plus marcher et en fut très malade.

Charles d'Anjou, convaincu de la réalité de l'extase de Douceline, en fit sa commère et la consulta sur toutes ses affaires. Le pape lui ayant offert le royaume de Sicile, il demanda conseil à la sainte, qui l'encouragea fort à accepter cette affaire qui lui était présentée par la volonté de Dieu ; mais qu'il prit soin, après ce que Dieu ferait par lui et en lui, de ne pas s'en prévaloir et de ne pas imiter le premier roi d'Israël qui en fut méconnaissant ; si non, Dieu le réprouverait, ainsi qu'il réprouva Saül du royaume.

Charles suivit son conseil, la sainte lui écrivait souvent, lui faisant savoir que Dieu se tenait pour mal payé de lui, qu'il était appareillé aucune fois de le punir ; que, s'il n'y prenait garde, par péché de méconnaissance serait gravement puni, car Dieu mettrait sa lourde main sur lui.

Douceline lui mandait mille choses secrètes et absconses, dont le roi s'émerveillait fort comme

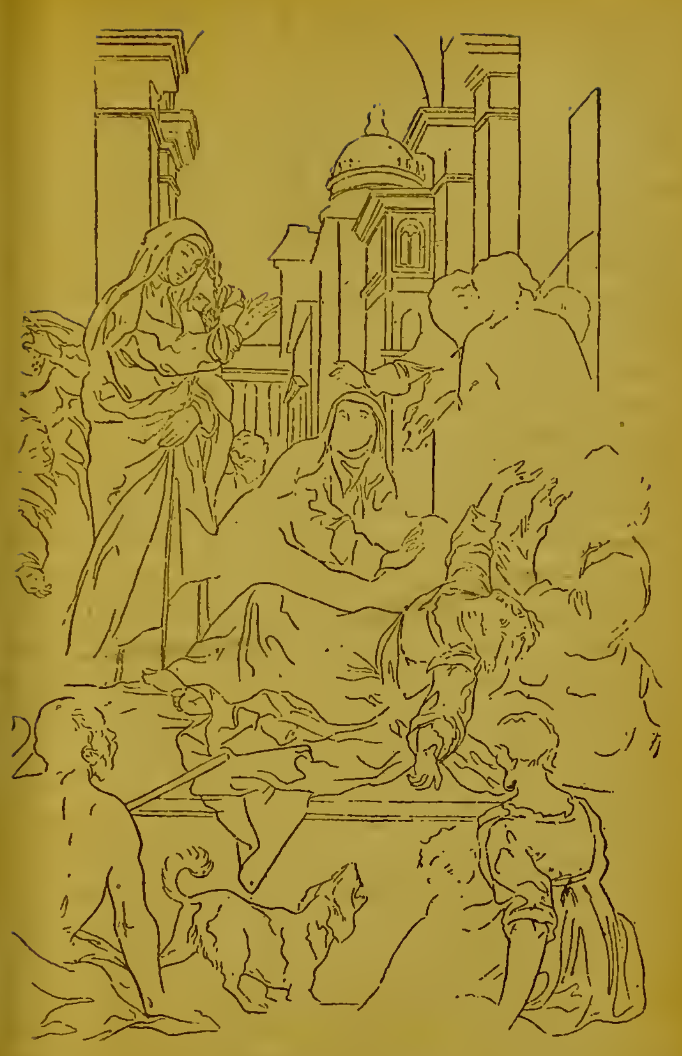
elle pouvait savoir. Ainsi lui faisait-elle savoir les choses qui lui devaient advenir, avant que cela fût; et en tout il se trouvait qu'il advenait comme elle le lui avait dit au paravant. Tant qu'il usa de la crainte de Dieu, toutes ses affaires aboutirent bien.

Après un peu de temps, quand la sainte fut morte, ne se remembrant pas de la crainte de Dieu, comme il le devait, il ne tarda guère à être défait par le roi d'Arragon et son frère; finalement il mourut, comme Saül, déshérité et rejeté de son royaume.

M. Paul Richer, qui rapporte de cette histoire dans ses *Études cliniques sur la Grande Hystérie ou hystéro-épilepsie*, s'imagine avoir expliqué ce phénomène d'extase et de prévision de l'avenir comme tous les autres du même genre, en les rattachant à l'hystérie et en disant que c'est une maladie ; il lui suffit pour cela de signaler quelques analogies telles que l'anesthésie.

A ce compte tous les phénomènes physiologiques et psychologiques pourraient devenir pathologiques, car tous présentent quelques analogies entre eux, ne fut-ce que celle d'avoir pour champ l'homme.

Quoiqu'il en soit, il serait à souhaiter qu'il y eut beaucoup de malades comme Douceline, qui se plaisent à soigner gratuitement les pauvres et les blessés, et qu'il y eut moins de médecins qui se font payer et ne soignent pas.



Sainte Catherine de Sienne imposant ses mains sur une possédée. (Fragment d'une fresque de F. Vanni, dans l'église de Saint-Dominique à Sienne.)

IV. — Catherine de Sienne fut un peu plus dif-ficilement crue que Douceline : mais elle ne fut pas soupçonnée d'hérésie ni de sorcellerie ; elle prédisait partout des évènements néfastes, mais l'Eglise italienne était dans un trop grand désordre pour pouvoir s'occuper de ces détails.

Catherine (1347-1380) mourut à 33 ans comme son divin époux. Le désordre était dans la chrétienté ; plusieurs cités italiennes s'étaient révoltées contre le Pape ; on se désolait sur les malheurs du temps.

Ne commencez pas sitôt à pleurer ô hommes, dit Catherine, car vous aurez bientôt trop sujet de le faire. Ce que vous voyez maintenant n'est que du lait et du miel, en comparaison de ce qui doit suivre. Elle prédit le schisme qui se déclare peu de temps après.

Ce que vous voyez maintenant, dit-elle alors, n'est en comparaison de l'avenir qu'un jeu d'enfants. Elle annonce non seulement des hérésies, mais une véritable division qui doit se produire dans l'église. C'est le protestantisme.

Enfin, elle prédit, pour une époque indéterminée et après beaucoup de tribulations, que l'église sera purifiée et renouvelée et qu'il y aura une réforme si parfaite et un si heureux renouvellement de saints pasteurs, « qu'en y pensant, mon esprit tressaille dans le Seigneur. »

Les historiens de l'Eglise conviennent, avec

tout le monde, que cette dernière prophétie n'est pas encore réalisée.

Catherine disait tenir ses révélations de J.-C. même. « Sais-tu ce que je fais, lui dit-il ? Je fais comme j'ai fait quand j'étais dans le monde ; j'ai fait un fouet de cordes et j'ai chassé ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le Temple, ne voulant pas que la demeure de mon père devienne une caverne de voleurs. Je te dis que je fais maintenant de même. Je fais un fouet de créatures, et avec ce fouet, je chasse les marchands impurs, cupides, avares et enflés d'orgueil, qui vendent et qui achètent les dons du Saint-Esprit. »

Catherine de Sienne ne fut pas seulement une prophétesse : elle guérissait aussi les malades et notamment les possédés. Une fresque de Francesco Vanni, dans l'église de Saint Dominique à Sienne, reproduite par M. Paul Richer dans ses *Etudes cliniques sur la grande hystérie* (p. 930), 1885; la représente guérissant une possédée.

Le même auteur représente encore cette sainte en état d'extase (p. 955) ; « Les pieds et les mains de sainte Catherine de Sienne, dit, M. Richer, se contractaient d'une manière convulsive... tous ses membres avaient la rigidité de la pierre. » Donc l'extase n'est autre chose que l'hystéro-épilepsie. Ce n'est pas plus difficile que cela.

V. — Sainte Thérèse venue plus tard, fut aussi moins en sûreté et eut beaucoup de peine, dans les

premiers temps de ses visions, à ne pas passer pour sorcière; mais elle surmonta les obstacles. « Sans doute, dit-elle, j'ai plus de crainte à présent de ceux qui craignent tant le Diable, que du Diable même; parce que, quant à lui, il ne me peut rien faire; mais ces autres, particulièrement si ce sont des confesseurs, ils inquiètent beaucoup, et j'ai tant enduré en ceci pendant quelques années, que je m'étonne à présent comment j'ai pu souffrir cela. »

Dans la Bulle de canonisation de sainte Thérèse, on cite plusieurs guérisons miraculeuses opérées par elle pendant sa vie et après sa mort. Pendant sa vie, elle opérait exactement comme les guérisseurs de tous les temps.

Une personne est malade: « Thérèse la *caressant* premièrement, puis touchant les parties blessées : Courage, dit-elle, ma fille, Dieu, comme je l'espère, vous délivrera de cette maladie; et aussitôt la fièvre et tout le reste de son mal s'évanouit. »

A une religieuse atteinte de pleurésie; Therèse ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien et lui *commanda* de se lever, et la religieuse, parfaitement guérie, se leva.

Ses visions et ses révélations sont si connues, qu'il est inutile d'en rapporter.

Souvent, dit un de ses historiens, en écrivant ses livres, elle demeurait en ravissement, et quand elle revenait à soi, elle trouvait des choses



SAINTE THÉRÈSE EN EXTASE
(Tiré de la *Magie dévoilée*, 2e édit.) .

écrites de sa lettre, mais, non pas de sa main. Elle avait la plume en la main, et au visage une grande splendeur... Jamais elle ne s'arrêtait à penser ce qu'elle devait écrire ; « Car l'esprit lui dictait avec tant d'abondance, que si elle eût eu plusieurs mains elle eût eu de quoi les employer toutes, et eût pu les lasser sans manquer de matière. Mes confesseurs, dit-elle elle-même, en étaient étonnés, et moi encore plus qu'eux d'autant que je connaissais bien ma stupidité. »

Les savants modernes en appellent toujours à l'expérience, et ils ont raison ; leur tort est de ne pas observer eux-mêmes la règle qu'ils prescrivent. Sainte Thérèse les a précédés dans cette voie. A chaque instant, dans ses écrits, elle dit : « J'ai souvent expérimenté... j'ai expérimenté plusieurs fois. Je ne pensais pas qu'il y eut une autre façon d'entendre que celle commune et ordinaire, jusquà ce que je l'aie vu *par expérience* en moi-même. »

Quel autre criterium pouvons-nous avoir de nos sensations, si ce n'est nos propres sens ? Les savants, qui veulent que l'on croie à leur parole plutôt qu'à nos sens et qui nous traitent d'hallucinés dès que nous percevons, par un sens ou par l'autre, des choses qu'ils n'ont pas prévu ; ces savants sont sans doute hallucinés eux-mêmes.

En tous cas, ils ne font que plagier misérablement les prêtres, qu'ils sont si empressés de critiquer. Les uns comme les autres nous demandent

d'abdiquer nos sens et notre intelligence, pour les soumettre aux leurs et croire ce qu'ils nous diront, en dépit du bons sens. *Credo quia absurdum.*

Thérèse a opéré beaucoup d'autres guérisons et toujours par des moyens magnétiques, soit qu'ils lui eussent été enseignés, soit que d'instinct elle les ait découverts.

Une dame se trouvant dans un état désespéré. Thérèse s'approche de son lit comme pour lui témoigner de la compassion ; elle met sa main sur la tête de la malade : alors cette mourante se réveilla en sursaut, et s'écria par admiration : « Qui est-ce qui me touche ? Ah que je me porte bien maintenant ! » Thérèse la fait taire et dit aux assistants : « Ne prenez pas garde à cela, messieurs, ne voyez-vous pas que cette pauvre dame rêve. » Mais la malade se leva et se trouva parfaitement guérie.

Se trouvant en voyage, elle fut attaquée d'une fièvre ardente et dit à Dieu dans sa prière : « Comment pourrai-je, Seigneur, supporter ce mal et continuer mon chemin ? » Aussitôt elle fut tout à fait guérie.

Le plus remarquable de ses miracles, c'est la résurrection du fils unique de sa sœur. Thérèse ayant baissé son voile, approche son visage de l'enfant et demeure quelque temps en cet état, priant Dieu ; puis elle le rendit à sa sœur en disant : « Tenez, voilà votre enfant embrassez-le tout à votre aise. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres extati-ques de ces temps qui ont plus ou moins présenté l'odeur de fagot ou l'odeur de sainteté, et souvent l'une et l'autre successivement ; mais nous ne sommes plus dans les temps antiques, et chacun peut, s'il le désire, recourir à de nombreuses sources d'information.

Nous allons donc passer à un autre ordre de phénomènes : les possessions.

Quoique l'on trouve dans les *possessions* et les *convulsions* des XVIIe et XVIIIe siècles de nombreux exemples de guérisons et de prédictions, nous n'en parlerons que sommairement et pour mémoire ; d'abord parce que la place nous manque ; ensuite parce qu'elles relèvent plutôt du spiritisme que du magnétisme.

On sait qu'avant que les Ursulines s'établissent à Loudun, il revenait des esprits dans la maison où elles se fixèrent.

Il y a donc tout lieu de croire que les vrai[s] auteurs des scandales ont été non pas des démons mais des esprits farceurs plus ou moins dépourvu[s] de moralité.

Quand on parcourt la liste des démons qui pos-sédaient chacune des religieuses ; quand on voi[t] dans l'histoire de cette affaire les cabrioles que fai-saient les possédées, on est porté à croire, comme nous l'avons dit, à l'œuvre des esprits farceurs.

Mais quand on lit les pièces du procès, on e[st]

bien obligé de convenir qu'il y avait bien véritablement des possédés du diable ; seulement ce n'étaient pas ceux que l'on croit.

Les faits et gestes des possédés et des exorcistes n'avaient rien de bien extraordinaire ; « personne, dit le médecin Duncan, n'aurait admiré les mouvements des religieuses s'ils avaient été faits par les bateleurs sur un théâtre. »

Quant aux exorcistes :

« Il n'est rien de si plaisant, dit le marquis d'Argens (Lettres juives, t. 2 p. 320), que les conversations de certains moines avec les démoniaques qu'ils exorcisent. Ils prennent avec le diable mille petites familiarités ; ils se disent mutuellement des quolibets. On croirait que Belzébut est un bouffon à gages, ei que Satan est un petit maître aimable et complaisant »

Comme il se trouve toujours des gens disposés à exploiter la badauderie publique, on ne tarda-pas à exploiter la possession ; les exorcistes se mirent à exhiber les possédés, comme on montre un veau à deux têtes ou un mouton à cinq pattes, le tout pour la plus grande gloire de Dieu, la plus grande honte de Satan et l'édification des fidèles. Et quand les possédés naturels manquaient on en fabriquait d'artificiels.

Un exorciste nommé Barré se distingua dans ce genre d'exploitation. L'autorité enjoignit à Barré de cesser ses exorcismes ; mais il s'y refusa, prétendant qu'il était autorisé par son évêque

pour mettre au jour les merveilles de Dieu.

On alla même jusqu'à faire des démoniaques malgré elles. Un médecin proposait à la sœur Agnès des questions en grec. Elle répondit qu'elle n'entendait pas cette langue, ne l'ayant jamais apprise, l'exorciste la querellant à ce sujet, elle s'écria qu'elle n'était point démoniaque; qu'il y avait longtemps qu'on la tourmentait, en particulier pour lui faire exécuter toutes les choses qu'elle faisait en public; que si Dieu ne l'eût soutenue, elle se serait désespérée, et qu'elle était bien malheureuse d'être entre les mains de pareilles gens. (Aubin Gauthier.)

Le roi informé de ces abus et sur l'avis du cardinal de Richelieu, supprima la pension de 4,000 livres qu'il accordait aux exorcistes.

Ce que nous avons dit des possédées de Loudun : que c'étaient des *esprits* et nom des *démons* qui s'emparaient d'elles, s'applique également aux possédées de Louviers. Un exemple :

La sœur Marie du Saint-Esprit, se disait possédée par Dagon ; or, ce Dagon parlait, par l'organe de la possédée, de sa petite Madeleine, « sa bonne amie, sa mignonne, et sa première maîtresse. » Il paraît même que, Dagon avait reçu une certaine instruction, puisqu'il comprend les ordres qu'on lui donne en latin.

Au grand étonnement de tout le monde. Les convulsions des possédées du XVII[e] siècle ne fai-

saient aucun mal aux sujets qui en étaient atteints. Durant ces fureurs et ces rages, dit un témoin des possessions de Louviers, les possédées font d'étranges convulsions et contorsions de leurs corps ; et après tous ces efforts, elles se trouvent aussi saînes, aussi fraîches, aussi tempérées, et le pouls aussi haut et aussi égal, que si rien ne leur fut arrivé.

La sœur Barbe de Saint-Michel, se battit la tête l'espace d'un quart d'heure entre deux chaises du chœur avec telle force et telle violence que probablement on eût cru qu'elle eût tout cassé, mais il se trouva qu'elle ne s'était fait aucun mal.

Dix ans après la possession de Louviers, une autre possession a lieu à Auxonne.

Les possédées « ont de grandes agitations de corps, qui ne se peuvent bien concevoir que par ceux qui en sont témoins. Elles se donnent de grands coups de têtes contre les murs et les pavés, de manière à faire frémir les assistants, et cela sans témoigner aucune douleur et sans qu'il paraisse ni sang ni contusion. »

Après la révocation de l'édit de Nantes, beaucoup de protestants se retirèrent dans les montagnes des Cévennes où ils furent traqués comme des bêtes fauves. Quelques-uns d'entre eux eurent des convulsions, d'où le surnom de *Trembleurs*

des Cévennes, et se mirent à prêcher et à prophétiser. Cetto faculté devint contagieuse et se répandit jusque parmi les enfants.

Ces enfants, qui ne connaissaient que leur patois, s'exprimaient très bien en français pendant leurs crises prophétiques; ils annonçaient l'avenir, disaient ce qui se passait dans les lieux éloignés, lisaient dans la pensée, voyaient à travers les corps opaques, etc.

« J'ai vu, dit un témoin, plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe qui, dans l'extase, prononçaient certaines paroles que les assistants jugèrent être une langue étrangère ; ensuite, celui qui parlait déclarait quelquefois ce que signifiaient les paroles prononcées. » (*Théâtre des Cévennes.*)

L'un de ces prophètes, nommé Clary, s'écrie :

« Je te déclare, mon enfant, qu'il y a eu un homme qui a vendu mon serviteur pour une somme d'argent ; il a mangé à la même table que lui ; mais je te dis que ce traître sera reconnu et qu'il sera convaincu de son crime. Je te dis qu'il a le dessein présentement de jeter le poison qu'il a caché sur lui ou de le mettre dans les habits de quelqu'un de la compagnie ; mais je permettrai qu'il soit reconnu et nommé par son nom. »

On fouille quelques-uns des assistants sans rien trouver ; mais Clary s'adresse au coupable et lui dit : « Ne sais-tu pas, misérable, que je connais toutes choses, que je sonde les cœurs et les

reins, et que les plus secrètes pensées me sont découvertes ? N'appréhendes-tu pas mes jugements terribles ? Oserais-tu nier le complot que tu as fait avec les ennemis de mon peuple ? Confesse, malheureux, confesse ton crime ! » L'accusé voulut nier ; mais le prophète déclara que le poison est dans la tabatière et dans la manche du justaucorps de l'accusé.

Les prophètes des Cévennes étaient en transe quand ils prononçaient leurs oracles, et ils n'en conservaient pas le souvenir au réveil.

Il va sans dire que les prophéties des Camisards venaient du diable aux yeux des catholiques, de même que celles des catholiques provenaient de la même source pour les protestants.

Les trembleurs des Cévennes n'avaient pas seulement le don de prophétie ; ils prétendaient aussi posséder celui des miracles, guérir les malades et même ressusciter les morts.

« En 1708, quelques prétendus Prophètes venus des Cévennes à Londres, et auxquels s'étaient joints des réfugiés français et des anglais, s'engagèrent pour prouver qu'ils étaient inspirés de ressusciter un anglais de leur troupe nommé Emmes, médecin de profession. Ils eurent même la témérité d'en marquer le temps. Le bruit s'en étant répandu, le peuple accourut en foule au cimetière où ce médecin était enterré. Mais le miracle ne se fit point, et les prétendus Prophètes ne jugèrent pas à propos d'y aller. »

(Guil. Malleville, *Histoire crit. de l'éclect.*, t. I, p. 228).

Pour les convulsionnaires de Saint-Médard, ce fut mieux : les convulsions devinrent le moyen le plus ordinaire de guérison des maladies.

Les cures opérées par ce moyen sont nombreuses et authentiquement constatées. Nous allons en citer une ou deux en les résumant.

Marguerite Françoise du Chêne, à la suite d'une chute, rend du sang par la bouche avec une affreuse abondance. On la saigne du bras : le vomissement continue ; on la saigne du pied : elle ressent un peu de soulagement. Mais la fièvre durant toujours la malade restait sujette à des vomissements de sang et des saignements de nez presque continuels.

Une nouvelle chute la rend encore plus malade, la fièvre augmente, elle a des syncopes, le vomissement de sang devient plus fréquent et plus abondant.

M. Costar, médecin des pauvres de la paroisse de Saint-Sulpice, pour empêcher que la malade ne fût suffoquée par ses vomissements de sang, la faisait saigner jusqu'à 4 fois en 24 heures, et lui tirait 6 et 7 palettes de suite.

On voit que les médecins de ce temps-là étaient de fervents homœopathes, et que Hannemann n'a pas plus droit au brevet d'invention pour cette méthode que Mesmer pour le magnétisme. Il résulte de ces saignées multipliées que, dit la

patiente, « mon sang n'avait plus de consistance et était comme de l'eau. »

Désespérée, la Duchesme commence une neuvaine à Monsieur de Paris. Chaque fois qu'elle est conduite sur le tombeau du diacre, il s'opère une amélioration dans son état ; le sixième jour elle est complètement guérie.

« Depuis ce jour, dit-elle, je me porte parfaitement bien, n'ayant aucun ressentiment de maux ; j'ai fini cette neuvaine et j'en fais une autre pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite. L'appétit m'est revenu ainsi que les forces ; je suis en parfaite santé malgré la fatigue que m'a causé le grand nombre de personnes qui me sont venues voir, et à qui j'ai raconté les merveilles que Dieu a opérées en ma faveur. »

La demoiselle Fourcroy, déjà guérie d'une hydropisie par des convulsions, le fut encore, par le même moyen, d'une ankilose déclarée incurable par cinq chirurgiens célèbres.

M. Richer assure que « la maladie de la demoiselle en question était une contracture hystérique du pied gauche, et que cette contracture guérit subitement à la suite de crises convulsives. »

La seconde partie de cette assertion est indubitable ; mais la première est au moins douteuse. Tout en convenant que M. Richer est beaucoup plus habile que les cinq chirurgiens célèbres dont il a été parlé ; en lui accordant même qu'il



(Tiré de *La Vérité des miracles*, par CARRÉ DE MONTGERON, t. I.)



(Tiré de *La Vérité des miracles*,
par CARRÉ DE MONTGERON, t. I.)

puisse guérir toutes sortes de contractures par des convulsions, nous lui ferons observer :

1o Qu'il ne guérit pas les hydropisies par la même méthode, ni par aucune autre ;

2o Que d'après Carré de Montgeron, de la prétendue contracture de la demoiselle Fourcroy, découlait une humeur corrosive et brûlante qui avait depuis plus d'un an raccorni, retiré et desséché le tendon d'Achille du pied gauche ; avait fait remonter le talon plus haut qu'il ne devait être ; avait gonflé et contourné les os ; et en cet état les avait soudés à ceux de la jambe.

Si les chirurgiens modernes sont si habiles pour résoudre les contractures, comment se fait-il que l'on voit tant de pieds-bots, tant de manchots, etc.

Les convulsionnaires ne se contentaient pas de guérir leurs maladies, ils avaient aussi des extases qui ressemblaient, dans leurs caractères généraux, à toutes les extases. Carré de Montgeron en donne la description, puis il ajoute :

« C'est assez souvent pendant ces extases que plusieurs convulsionnaires font leurs plus beaux discours et leurs principales prédictions, qu'ils parlent des langues étrangères, qu'ils découvrent les secrets des cœurs. et même qu'ils font quelquefois une partie de leurs représentations. »

Le chevalier Folard, homme de guerre, dont nos organisateurs de la paix armée auraient grand besoin de lire les écrits pour se convaincre de ce

tait : que leurs efforts vont contre le but qu'ils se proposent ; le chevalier Folard, dis-je, devint un zélé convulsionnaire sur ses vieux ans. Il récitait les vêpres tous les jours et, quand il arrivait au *Magnificat*, il tombait en convulsions. Ensuite il passait en extase. A son retour, quand on se recommandait à ses prières, il prenait le bout de la robe ou de l'habit de la personne et s'en frottait par dessus son habit, le tour du cœur.

Tout cela ne se passait pas sans quelques abus et l'Etat voulut y mettre un ordre par son moyen ordinaire : il fit fermer le cimetière Saint-Médard, et un bon plaisant y inscrivit les fameux vers :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Naturellement cette mesure eût l'effet opposé à celui qu'on attendait.

« Dès que l'on commença à persécuter les convulsionnaires, les convulsions se multiplièrent plus que jamais ; elles prirent de tout côté un grand nombre de personnes qui n'avaient point de maladie, et Dieu les accompagna de différents dons et les illustra par quantité de prodiges. En outre il ouvrit la bouche à une multitude d'enfants et de personnes simples et ignorantes : il leur fit faire journellement des discours d'une grande beauté, il leur fit développer le poison renfermé dans la Bulle, déplorer les maux de l'Eglise, annoncer que sa jeunesse serait bientôt

renouvelée comme celle de l'aigle par la venue du prophète Elie et faire plusieurs autres prodiges. » (Carré de Montgeron, t. 1. 3e partie. *Idées des mouvements convulsifs*, p. 4.)

Il en advint des convulsions comme des possessions : on en fit un objet d'exploitation : on donna les convulsionnaires en spectacle pour l'édification des fidèles, comme on l'avait fait des possédés. Le Père Timothée se distingua dans cette industrie.

La Condamine rapporte, après en avoir été témoin, le crucifiement de Françoise par le père Timothée. Elle reste plus de trois heures et demie attachée sur la croix. « On a beaucoup de peine à arracher les clous des pieds avec une tenaille. Nous sommes deux à aider le prêtre. M. de Latour-Dupin demande un des clous, il entrait dans le bois de plus de 5 lignes. Françoise éprouve les mêmes symptômes de douleur que lorsqu'on lui a décloué les mains. » Le père Timothée avait sans doute l'intention de prouver par expérience que J.-C. n'avait pas dû avoir le temps de mourir sur la croix. Pour calmer la douleur de sa victime, il employait des procédés magnétiques d'insensibilisation. A un certain moment de l'opération, Françoise lui dit : « Père Timothée je souffre, je n'en puis plus, frottez-moi la main. » Il a promené doucement et lentement, autour du clou, la main droite.

VIe LEÇON

Le Magnétisme curatif depuis la Renaissance. — Les Prophéties. — Conclusion.

Le magnétisme curatif depuis la Renaissance.

SOMMAIRE : 1. Les rois de France et d'autres pays. 2. Divers : Mercklin, Borelli, Riolan, Bartholin. Porta, Les roses-croix, Les meiges, 3. Valentin Greatrakes, 4. Le Père Lacombe et Mme Guyon, 5. Gassner.

Les convulsionnaires de Saint-Médard ferment l'ère de la sorcellerie et de ses analogues. Depuis lors il ne fut plus question de sabbat, de possessions, de convulsions, si ce n'est dans quelques cas particuliers.

Revenons donc maintenant à l'histoire du magnétisme proprement dit, et passons en revue sommaire la pratique, c'est-à-dire les guérisons et les prédictions.

Le miraculisme et le prophétisme vont ordinairement ensemble; l'un est même invoqué comme preuve confirmative de l'autre. Nous les séparerons cependant, non pas d'une manière absolue,

ce n'est pas possible, mais relative, afin de donner plus de clarté au récit.

Les monuments font complètement défaut dans la période du moyen-âge et de l'ancien régime ; cela se comprend ; l'Eglise ne le permettait pas. Cependant Hebert (de Garnay), dans son *Catéchisme magnétique*, p. 12, cite un tableau de Mola qui représente Herminie guérissant Tancrède et dont l'attitude trahit, selon lui, l'action magnétique. Nous n'avons aucune raison de douter de ce fait; mais nous ne pouvons pas non plus l'affirmer, n'ayant pas vu le tableau.

I. — En parlant des thaumaturges des temps relativement modernes, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner les rois de France, qui ont marché sur les traces des Pyrrhus, des Vespasien, des Adrien, en guérissant les malades par le toucher.

Saint Thomas d'Aquin fait remonter le privilège dont jouissaient les rois de France de guérir les écrouelles jusqu'à Clovis. Voici qu'elle en fut l'origine, d'après de Lancre :

« Il était un cavalier nommé Lancinet, de l'avis duquel le roi se servait ordinairement lorsqu'il était question de faire la guerre à ses ennemis. Etant affligé de cette maladie des écrouelles, et s'étant voulu servir de la recette dont parle Cornélius Celse, qui dit que les écrouelles se guérissent si l'on mange un serpent ; l'ayant essayé deux fois, et ce remède ne lui ayant pas

réussi, un jour, comme le roi Clovis sommeillait, il lui fut avis qu'il touchait doucement le col do



SAINT LOUIS TOUCHANT LES MALADES
(Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. XIX.)

Lancinet, et qu'au même instant ledit Lancinet se trouva guéri, sans que même il parut aucune cicatrice. Le roi s'étant levé plus joyeux qu'à l'ordinaire, tout aussitôt qu'il fit jour, manda son Lancinet, et essaya de le guérir en le touchant.

Et étant arrivé comme il le désirait, avec l'applaudissement de tout le monde, en ayant rendu grâce à Dieu, toujours depuis, cette vertu et faculté a été comme héréditaire aux rois de France, et s'est infuse et transmise à leur postérité. » (De Lancre, *Traité de l'attouchement*, p. 159.)

Cette histoire est probablement controuvée, car on ne voit pas que les rois des deux premières races aient usé de cette prérogative.

Le premier roi guérisseur dont l'histoire fasse mention est Philippe Ier ; encore perdit-il sa puissance, si l'on en croit Guilbert de Nogent, lorsqu'il fut excommunié par le Pape.

Le même chroniqueur Guilbert, assure qu'il a vu de ses propres yeux le roi Louis VI guérir instantanément nombre de scrofuleux.

Guillaume de Nangis nous apprend que Saint-Louis guérissait aussi ; mais il ne se bornait pas à toucher, il faisait le signe de la croix sur le mal.

Philippe de Valois guérit à lui seul 1400 malades. Charles VIII opéra des guérisons dans son expédition d'Italie, aussi bien qu'en France. François Ier, prisonnier en Espagne, fit également des cures éclatantes à Madrid. Delancre assure que Charles IX guérit beaucoup de scrofuleux, notamment à Bordeaux ; que Henri III jouit du même privilège, et que Henri IV en était si jaloux qu'il se fâchait sérieusement lorsque d'autres prétendaient en user comme lui.

Quoique ce privilège des rois de France de gué-

rir les écrouelles se soit perpétué jusqu'aux approches de la Révolution ; il semble avoir été en déclinant, car les derniers rois ne se livraient plus guère à cette bonne œuvre que dans les circonstances solennelles, comme à l'occasion de leur sacre.

« Le troisième jour d'après leur sacre, dit Ménin, nos rois dont la piété ne dégénère point, ont coutume de partir de Reims, suivant l'ancien usage, pour aller à Corbigny visiter l'église de Saint Marcoul et y toucher les malades des écrouelles, qui s'y rendent toujours en très grand nombre. Cette puissance miraculeuse qu'ont les rois de France de guérir par leur attouchement cette maladie presque incurable par les remèdes humains, est un don du ciel, qui n'a point d'autre cause que la volonté du Tout-Puissant qui, manifestant ainsi par des miracles sensibles, sa prédilection pour les fils aînés de l'Eglise, la fait admirer et respecter de toutes les nations de l'Univers. » *Traité historique et chronologique du sacre et du couronnement des rois et des reines de France*, p. 307.)

Dans le dernier chapitre de ce *Traité historique*, Ménin rapporte comment il fut procédé à cette opération dans le sacre de Louis XV. La description qu'il donne de cette cérémonie montre que le roi n'était pas seul à toucher. Le premier médecin y remplissait un rôle essentiellement magnétique. On peut en dire autant du duc d'Har-

court, qui tenait les mains des malades pendant l'opération.

Les rois de France n'étaient pas seuls à posséder cette faculté de guérir, par le toucher, les écrouelles et même d'autres maladies. Les rois d'Angleterre avaient la prétention de ne le céder en rien à leurs cousins de France à cet égard, et de jouir de ce privilège depuis un temps immémorial.

« Vous qui niez les miracles, dit Bradwardin, venez en Angleterre, amenez-y les scrofuleux les plus invétérés, et le roi, d'un signe de croix et du simple attouchement de son doigt, les guérira en un clin-d'œil. Ces miracles sont un jeu pour lui il les répéte partout, en Angleterre, en France sur terre et sur mer. »

Les rois d'Espagne, de leur côté, chassaient les démons et délivraient les possédés. Les rois de Hongrie guérissaient de la jaunisse, les ducs de Bourgogne, de la peste.

Les descendants des rois de France, qui sont en peine des moyens convenables pour se rehisser sur le trône, pourraient peut-être recourir à ce moyen de conquérir la popularité qui leur manque. Malheureusement pour eux et aussi pour les présidents de la République, la Faculté de médecine ne leur permettrait pas d'empiéter ainsi sur le monopole qu'ils lui ont accordé d'empêcher les étrangers à cette corporation de soigner les malades ; pas plus que la Faculté de théologie

ne tolérerait la thaumaturgie et la prophétie en dehors de son sein.

Les mots sont changés, mais, au fond, les choses sont toujours les mêmes. Science et Religion ne sont que bonnet blanc et blanc bonnet.

II. — Les savants de la Renaissance ne sont pas très explicites sur les procédés à employer en magnétisme. Nous avons vu que l'essentiel pour eux est la volonté. C'est à l'imagination et à la volonté qu'ils attribuent la principale vertu magnétique.

Mais la volonté a besoin de se manifester d'une manière quelconque. Et, en effet, les guérisseurs de cette époque emploient à peu près les mêmes procédés que les anciens : le toucher, les passes, le regard, etc.

Un épileptique se trouve guéri quand on lui a soufflé dans l'oreille.

Un jeune enfant, dit Mercklin, est rappelé à la vie par une vieille femme qui étend les bras sur lui, et souffle dans sa bouche, comme si elle voulait le faire revivre. Borelli assure aussi qu'un domestique souffla dans la bouche de son maître, et le rendit ainsi à la vie.

Riolan affirme avoir souvent observé que des épileptiques revenaient de leurs crises si on leur soufflait dans l'oreille trois fois des vers connus.

« Bartholin se rappelle qu'il souffla un jour très fort dans l'oreille gauche d'une fille épileptique, et que cela suffit pour faire cesser son accès,

sans qu'il employât une seule parole ou le moindre son.

« Porta dit qu'il y a beaucoup d'hommes qu de leur nature, guérissent par le toucher certain infirmités. » Les roses-croix prétendaient guérir les malades par le regard. Les meiges (successeurs des mages), qui faisaient une concurren redoutable aux médecins, comme le prouvent l récriminations de ceux-ci (1), guérissaient par regard, par le souffle ; par des paroles, par baiser.

III. — Un guérisseur qui a fait beaucoup parl de lui au XVII[e] siècle, c'est le chevalier Valent Greatrakes, surnommé le prophète irlandais.

Un jour de l'année 1669, il apprit par une s crète révélation qu'il possédait le don de guér Il y crut et, ayant rencontré quelques scrofuleu il les toucha et les guérit.

Bientôt après une épidémie se déclara Irlande, Greatrakes fut averti par une nouve inspiration qu'il pouvait guérir cette maladie. essaya et il réussit.

Une nouvelle révélation, en 1665, lui enseig qu'il avait aussi le don de guérir les plaies, l ulcères, l'hydropisie, les convulsions, etc. L événements confirmèrent encore la révélation. dès lors, sa réputation fut établie.

Les cures du *Prophète irlandais* sont attesté

(1) *V.* notamment TISSOT. *Avis au peuple.*



Gréatrakes touchant un malade
(Tiré du *Journal du Magnétisme*, t. XIX.)

par les autorités les plus compétentes. Ces témo
gnages ont été recueillis par Glanville.

« Par l'application de sa main, dit George
Rust (évêque de Dromar en Irlande), Greatrake
faisait fuir la douleur et la chassait aux extré
mités. L'effet était quelquefois très rapide, et j'a
vu quelques personnes guéries comme par en
chantement. Si la douleur ne cessait pas d'abord, i
réitérait les frictions. Je puis affirmer qu'il a guér
des vertiges, des maux d'yeux et des maux d'o
reilles très graves, des épilepsies, des ulcères, in
vétérés, des écrouelles, des tumeurs squirrheuse
et cancéreuses. Je l'ai vu amener à maturité, dan
l'espace de cinq jours, des tumeurs qui existaien
depuis plusieurs années.

« Ces guérisons ne m'induisaient point à croire
qu'il y eût quelque chose de surnaturel. Lui-même
ne le pensait pas, et sa manière de guérir prouve
qu'il n'y avait ni miracle, ni influence divine. Il
paraît qu'il s'échappait de son corps une émanation
balsamique et salutaire. Plusieurs maladies ne
cédaient qu'à des attouchements réitérés, quel
ques-unes même résistaient à ses soins.

« Greatrakes croit que la faculté qu'il possède
est un don de Dieu. Il était quelquefois étonné
de sa puissance, et il allait jusqu'à douter si ce
n'était pas une illusion. Mais enfin s'étant per-
suadé que Dieu lui avait accordé une faveur par
ticulière, il se dévoua uniquement aux soins des
malades.

Des médecins de grand mérite : Faireclow, Astelius, Pechlin, ont rendu le même témoignage.

Les crises, qui furent tant remarquées au traitement de Mesmer, se produisaient aussi quelquefois sous l'influence de Greatrakes, comme nous le prouve le trait suivant d'Astélius :

« Quand les douleurs étaient fixées dans la tête ou dans les viscères, et qu'il les déplaçait, elles produisaient quelquefois des crises effrayantes, et qui faisaient craindre pour la vie du malade, mais peu à peu elles passaient dans les membres, et il les enlevait entièrement. J'ai vu un enfant de douze ans, tellement couvert de tumeurs scrofuleuses, qu'il ne pouvait faire aucun mouvement : Greatrakes fit résoudre la plupart de ces tumeurs par la seule application de la main ; il ouvrit avec la lancette celles qui étaient les plus considérables, et il guérit les plaies en les touchant, et en les mouillant quelquefois de sa salive. »

On songea bien un peu à soupçonner Greatrakes de sorcellerie, mais cela n'aboutit pas.

On aurait trouvé bien d'autres guérisseurs de ce genre sans même les chercher, s'ils n'avaient pas eu à craindre le fagot.

Aujourd'hui qu'ils ne courent plus ce risque, on en rencontre un plus grand nombre ; mais ils restent en butte à la science officielle qui les taxe de charlatanisme, de sorte que beaucoup de personnes qui pourraient rendre des services de ce

genre s'en abstiennent pour ne pas perdre leur considération.

IV. — Le P. Lacombe était aussi un magnétiseur puissant et conscient ; il n'est guère possible de douter qu'il ne connût l'influence magnétique de la main lorsqu'on lit la manière dont il procéda avec M. Guyon :

« Extrêmement malade, dit-elle dans ses mémoires, on fit venir le P. Lacombe pour me confesser. Sitôt qu'il entra dans la maison, sans que je le susse, mes douleurs s'apaisèrent, et lorsque, entré dans ma chambre, il m'eût bénie *en m'appuyant les mains sur la tête*, je fus guérie parfaitement et en état d'aller à la messe. Les médecins en furent si fort étonnés qu'ils ne savaient à quoi attribuer ma guérison, car, étant protestants, ils n'avaient pas envie de croire au miracle.

« Un jour, dit-elle encore, que l'on n'attendait plus que ma mort, vous inspirâtes, ô mon Dieu ! au père Lacombe de mettre la main sur la couverture, à l'endroit de mon cœur, et avec une voix forte qui fut ouïe de ceux qui n'étaient pas dans la chambre, il dit à la mort de ne pas passer outre. Elle obéit à cette voix, et mon cœur reprit la vie. »

Mme Guyon, qui rapporte d'autres guérisons du P. Lacombe, devint elle-même guérisseuse.

« Une fille était si malade qu'un jour elle avait reçu Notre-Seigneur avec une telle faiblesse qu'elle ne pouvait plus avaler la sainte hostie ; j'eus un

fort mouvement de lui dire : Levez-vous et ne soyez plus malade. Elle se leva et fut guérie.

« Un frère quêteur avait les jambes enflées de façon à ne plus pouvoir continuer sa quête. Il me confia son mal. Je lui dis : Soyez guéri, et il le fut à l'instant.

« Il y avait aussi une fille qui était tourmentée depuis longtemps d'un violent mal de tête ; je la lui touchai, et elle fut aussitôt guérie. »

V. — Se trouvant atteint, depuis 5 ou 6 ans, d'une maladie rebelle à tous les remèdes et à toutes les ordonnances des médecins, Jean Gassner se persuada que sa maladie pouvait provenir d'une cause surnaturelle.

Comme il était prêtre, curé de Ratisbonne, il ordonna au diable de sortir de son corps, et le diable s'en alla. Cela se passait vers 1772.

Un pareil succès fit penser au bon curé que la plupart des maladies provenaient de la même cause que la sienne, et pouvaient se guérir par le même moyen. En conséquence, il établit la méthode de traïtement qui suit :

Il commençait par faire ce qu'il appelait un exorcisme probatoire, afin de s'assurer si la maladie était naturelle ou surnaturelle.

Lorsque sous l'influence de cet exorcisme, le malade n'éprouvait pas de fortes convulsions, ce qu'on appellera plus tard des *crises* en mesmérisme, la maladie était déclarée naturelle, et Gassner renvoyait le patient aux médecins. Il aurait

peut-être mieux fait de le renvoyer tout simplement à la nature.

Quand l'exorcisme probatoire déterminait une crise plus ou moins violente, Gassner procédait à un exorcisme définitif et le malade s'éveillait guéri, mais la guérison n'était obtenue qu'au bout d'un temps plus ou moins long et souvent il fallait exorciser le malade un grand nombre de fois, encore ne guérissaient-ils pas tous, et ceux même qui étaient guéris, retombaient quelquefois malades au bout d'un temps plus ou moins long.

Gassner ordonnait au démon de se montrer dans telle ou telle partie du corps et il s'y manifestait par des convulsions. Au commandement de *cesset*, les symptômes disparaissent.

A son commandement, le pouls d'une de ses malades, Emilie, s'accélérait ou se ralentissait.

Un professeur de mathématiques présent à l'expérience, demanda que le pouls d'Emilie fût intermittent à la seconde pulsation, puis à la troisième, ensuite qu'il fit des sauts irréguliers. Tout se passa à souhait sur l'ordre de l'exorciste.

On soupçonna Gassner de sorcellerie. Il s'en défendit, soutenant qu'il ne faisait qu'user du pouvoir conféré par l'ordination à tous les prêtres même à ceux d'ordre mineur, de chasser les démons. Il n'en fut pas moins renfermé dans un couvent de prêtres à Pandorf, près de Ratisbonne.

« La médecine d'attouchement, dit Jussieu, a été pratiquée de tout temps et chez toutes les na

tions. Mais abandonnée à des mains peu propres à la diriger et administrée sans méthode, reléguée parmi les moyens populaires, négligée par les hommes instruits, elle a toujours langui dans l'obscurité. »

Les faits qui précèdent et beaucoup d'autres du même genre que nous pourrions citer, prouvent que ce n'est pas sans fondement que le savant de Jussieu s'exprimait ainsi qu'on vient de le voir.

Les prophéties

SOMMAIRE : 1. Angelo Catho. — 2. Nostradamus. — 3. Cardan. — 4. Jacques Aymar. La baguette divinatoire. — 5. Prophétie de Galiani. — 6. Suzanne Labrousse. — 7. Le père Beauregard. — 8. La Turgotine du chevalier de Lisle. — 9. Prédiction de la Révolution d'Angleterre. — 10. Réflexions. — 11. Cagliostro.

En dépit des inquisiteurs de la foi, les prophètes et les prophéties fourmillent, dans l'église et en dehors, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, comme dans tous les temps. On en remplirait des volumes, mais nous nous contenterons d'en remplir quelques pages.

1. — Philippe de Commines rapporte que Angelo Catho, d'abord médecin du duc de Bourgogne, puis du roi Louis XI, ensuite archevêque de Vienne, prédit à Guillaume Briçonnet, général du Languedoc, qui avait une jeune femme et des enfants, qu'il deviendrait un grand personnage dans

l'église, et bien près d'être pape, ce qui arriva.

Le même prélat, annonça 20 ans d'avance que don Frédéric d'Arragon serait roi.

Célébrant un jour la messe devant le roi, en l'église de Saint-Martin à Tours, distante de la ville de Nancy de dix grandes journées, donnant le baiser de paix au dit roi, lui servant ce jour d'aumônier, il lui dit ces paroles :

« Le seigneur Dieu nous a donné la paix et le repos, vous l'avez si vous voulez, car votre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort, il vient d'être tué et son armée déconfite. »

L'heure fut notée et le jour. Le roi y envoya, et fut trouvé le tout véritable. (*Philippe de Commines*. L. 8, ch. 26.)

II. — Nostradamus prédisait l'avenir des personnes par la métoposcopie (examen des lignes du front), par la chiromancie (par les lignes de la main), et par la conformation générale du corps. Il demandait à voir nus les individus qui voulaient obtenir de lui leur horoscope.

Dès que Charles IX fut né, on le présenta à Nostradamus qui le visita et prédit qu'il serait roi (ce qui n'avait rien de certain, puisqu'il n'était pas l'aîné), et que son règne serait cruel et malheureux. L'évènement a justifié la prédiction. C'est sous ce règne qu'eut lieu la Saint-Barthélemy.

Catherine de Médicis enmena Henri IV avec ses enfants à Selon en Provence, où résidait Nostra-

damus. Le prophète demanda qu'on lui présentât Henri IV tout nu pour prédire sa destinée. Le petit prince ne voulait point y consentir parce qu'il craignait d'être fouetté par ce vieillard à longue barbe.

Après l'avoir examiné, Nostradamus dit qu'il serait roi de France, mais qu'il éprouverait bien des traverses avant d'arriver au trône.

On sait que Nostradamus a fait beaucoup d'autres prophéties d'un ordre plus important, notamment celle de la Révolution française. Inutile d'insister sur les prédictions d'un prophète si universellement connu.

III. — Cardan dit que la nature lui a fait plusieurs dons singuliers qui lui paraissent dignes d'admiration.

Le premier, c'est de tomber en extase à volonté. Le second, c'est de voir, quand il lui plaît, des objets étrangers avec les yeux de l'esprit, et non avec ceux du corps. Le troisième est de voir en dormant tout ce qui doit lui arriver et « je puis assurer, ajoute-t-il, qu'il ne m'est rien arrivé de bien ou de mal, et même d'indifférent dont je n'aie été auparavant prévenu en songe. » (*De rerum varietate.* L. 8, ch. 3.)

A l'âge de 53 ans, il eut un génie qui ne le quitta plus ; mais ce génie s'était fait connaître à lui avant cette époque, par les avis qu'il lui avait donnés en songe et par la guérison qu'il lui avait procurée de maladies graves et désespérées. Ce

génie était, dit-il, un esprit aérien, mi-partie de Saturne et de Mercure.

Nous pourrions extraire d'autres exemples de prophéties des œuvres de Sully, Pasquier, Van Dale, Fernel, Lœvinus Lemnius. Gassendi, Van Helmont, Sauvages, Bordeu, Hecquet, etc., etc.; mais nous laisserons aux lecteurs curieux, le soin de remonter à ces sources et à mille autres.

IV. — Une sorte particulière de devineurs doit pourtant trouver sa place ici, ce sont les sorciers, qui découvrent par le moyen d'une baguette, les sources d'eau, les trésors, les mines de houille, de métaux, etc. » Les exploits de Jacques Aimar sont particulièrement remarquables en ce genre. Non seulement ce sourcier découvrait les sources, mais il suivait les criminels à la piste.

La baguette joue un grand rôle dans la magie de tous les temps. Minerve, dans Homère, touche Ulysse de sa baguette divine et lui donne ainsi à volonté la jeunesse et la vieillesse.

Moïse se servait également de la baguette aussi bien et même mieux que les magiciens d'Egypte.

C'est par le moyen de leur baguette que Médée, Circé et tous les magiciens et magiciennes de l'antiquité opéraient leurs enchantements.

Mercure a son caducée ; Bacchus, Zoroastre, la plupart des fondateurs de religions sont représentés avec une baguette, un bâton, un sceptre.

En un mot, la baguette est en quelque sorte le complément de la main, dont l'importance est si



Jacques AIMAR à la recherche des sources.
(Tiré de la *Physique occulte*, par de Vallemont, 1709.)

considérable dans les opérations de la magie et du magnétisme.

Appliqué à la recherche des mines, des trésors cachés, des sources d'eau, etc., l'usage de la baguette remonte très loin.

Cassiodore, dans une lettre à Théodorie, dit que l'art de découvrir les sources d'eau a été connu des Grecs et qu'un nommé Marcellus avait composé un ouvrage sur les sources et les eaux souterraines.

Il recommande à Théodorie d'avoir soin d'un chercheur d'eaux qu'on avait fait venir d'Afrique à Rome. Qu'on le traite, dit-il, avec la même distinction que l'on a pour les personnes qui possèdent les arts utiles au public.

Un crime commis à Lyon, en 1692, et dont les auteurs furent découverts au moyen de la baguette par Jacques Aimar souleva une grande discussion dans le monde savant. La baguette était-elle guidée par le démon ? Aimar était-il sorcier ?

Le P. Malebranche, le P. Alexandre et le P. Lebrun soutinrent l'affirmative ; la baguette fut condamnée à Rome par la sacrée Congrégation ; à Paris par plusieurs docteurs de Sorbonne et par l'Académie des sciences.

L'abbé de Vallemont prit la défense de la baguette et démontra en deux volumes (1) que la

(1) *La physique occulte* ou *Traité de la baguette divinatoire.*

faculté de découvrir les sources, les mines et même les meurtriers n'avaient rien de surnaturel.

Vallemont soutint son opinion par les principes du fluide universel et de l'atmosphère qui émane de tous les corps et de l'homme en particulier.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons et de la transpiration insensible, disait-il, ont assez de force et d'action pour faire mouvoir la baguette divinatoire : Ces corpuscules ne se mêlent pas si facilement ni si promptement à l'air qu'on le croit.

Il appuie ces assertions sur un grand nombre d'expériences physiques ; de là le titre de son ouvrage. Quant au démon, qui viendrait se percher sur la baguette et la ferait servir à indiquer les eaux et les métaux, Vallemont n'y croint point.

« Après tout, dit-il, la baguette tourne à peu de gens ; à si peu qu'il paraît bien que le diable ne prend pas grand plaisir à ce petit manège là ; ou qu'il n'est plus si avide de la perte des hommes, puisqu'il n'en est guère qui ne voulussent avoir cette faculté. Et tel peut-être la décrie, qui a reconnu avec chagrin après plusieurs essais qu'il en est malheureusement privé. »

Il conseille aux gens scrupuleux de ne pas tout à la fois faire honneur au démon et injure à la nature. « Ne donnons donc point au démon la gloire des miracles que Dieu opère par le ministère de la nature, c'est-à-dire par les lois générales du

mouvement qu'il a établies et selon lesquelles il gouverne tout l'univers. »

Le docteur Saint-André, dans sa *Lettre sur les maléfices*, dit qu'on élevait autrefois en Angleterre, des chiens pour suivre la piste des voleurs et des meurtriers; on les menait sur le lieu où le délit s'était commis; ils prenaient les traces du criminel et le suivaient jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. Si des chiens peuvent faire cela pourquoi des hommes ne le pourraient-ils pas?

Beaucoup d'auteurs avaient écrit avant Vallemont sur la baguette divinatoire: il en cite un certain nombre. Beaucoup d'autres ont écrit depuis. Cela n'empêche pas les gens qui croient tout savoir sans avoir rien examiné, de se moquer de la baguette; mais cela n'empêche pas non plus la baguette de rendre des services. C'est l'essentiel.

V. — Dans une brochure intitulée: *Un centenaire économique*, et publiée en 1889 par M. Alfred Neymarck, l'auteur reproduit une prédiction faite par l'abbé Galiani vers la fin du siècle dernier sur l'état de l'Europe cent ans après. On y lit, entre autres, les passages suivants, qui sont d'une si rigoureuse exactitude, qu'on les dirait écrits de nos jours:

« Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque et point prince: on aura rogné tout son Etat petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied et presque point de guerre... L'Angleterre se sépa-

rera de l'Europe comme le Japon de la Chine. Il y aura despotisme partout... Dans ce temps là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques, les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie... A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse qui ne consistera qu'en mots creux ou en axiomes de platitudes obscurcies par de grands mots. Plus de théologies, plus d'antiquités, plus de langues savantes... Les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation détruiront tout commerce, car lorsque tout le monde veut donner et personne recevoir, il en arrive que personne ne donne et ne reçoit plus rien. »

VI. — D'autres prophètes ont prédit la révolution française. Le 13 juin 1790, dom Gerle dit à l'Assemblée constituante :

« Il existe dans le Périgord, une personne nommée Suzanne de Labrousse ; elle a annoncé à beaucoup de monde la révolution présente. Elle m'a communiqué, il y a onze ans, un ouvrage dans lequel elle prédisait la convocation de l'Assemblée nationale, la cessation des vœux monastiques, la réforme des abus, le rappel du clergé à sa première pureté, la fédération de tous les peuples de la terre pour ne plus former qu'un peuple de frères ; ces prédictions ont été communiquées, dans le temps, à M. l'évêque de Périgueux. L'Assemblée nationale a eu lieu, la cessation des vœux a eu lieu... »

VII. — Longtemps avant la Révolution, le Père Beauregard, dans un de ses sermons, s'exprimait dans les termes suivants :

« La hache et le marteau sont dans leurs mains ; ils n'attendent que le moment favorable pour renverser le trône et l'autel ; oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés, détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphêmé, votre culte proscrit. Aux saints cantiques qui faisaient retentir ces voûtes sacrées, succèderont des chants lubriques et profanes ; et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du saint des saints, et y recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

Ne dirait-on pas que ce prédicateur assiste en personne à la fête de la déesse Raison ?

VIII. — La prophétie de Cazotte sur les hommes et les choses de la Révolution est connue de tout le monde et n'est pas moins frappante de vérité que les précédentes. Comme on la trouve partout, même dans la petite bibliothèque nationale à 0 fr. 25, il est inutile de la rapporter.

Nous passons aussi, car il faut se limiter, la chanson publiée en 1777 par le chevalier de Lisle, sur l'air de *la bonne aventure* et connue sous le nom de *Prophétie Turgotine*, dans laquelle l'auteur prédit la confusion des classes sociales, la suppression des priviléges des nobles et des prêtres, l'abolition de la royauté, etc.

IX. — La Révolution d'Angleterre fut également prédite d'avance par un quaker.

« On publia en 1688, une lettre d'un marchand quaker de Londres, qui écrivait à son correspondant de Rotterdam :

« Les empires les plus assurés tombent d'un seul coup. C'est pourquoi je te conseille d'avoir patience où tu es, et d'exhorter tous les frères à en faire de même, car Deutsch a eu une révélation, et l'esprit lui a suggéré que, dans le mois d'octobre prochain, il y aura dans ce royaume un grand changement ; que le mois suivant, Guillaume d'Orange passera la mer. Quand le temps approchera, nous lui enverrons deux de nos frères pour lui souhaiter un heureux passage. Garde cette lettre comme un dépôt, pour la lui faire voir quand il s'embarquera, afin que nous puissons obtenir sa bienveillance pour nous, comme Jaddus celle d'Alexandre, lorsqu'il approcha de Jérusalem. » (V. Legendre, *Traité de l'opinion*. IV p. 163.)

X. — Il y a des gens qui s'étonnent de l'exactitude des prophéties de la Révolution et qui soutiennent qu'elles ont été faites après coup.

Ces prédictions ne présentent pourtant rien que de bien naturel ; il n'était même pas nécessaire d'être inspiré pour prédire ces évènements : il suffisait de connaître les hommes et les choses de l'époque ; il suffisait d'avoir l'esprit d'observation, le bon sens et la raison.

En effet, la Révolution qui s'est opérée à partir

de 1789 dans les faits, existait dans les idées longtemps avant. Les théories de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Diderot et des Encyclopédistes, de Morelly, etc.. étaient les germes, les embryons du nouvel ordre ou désordre. Les révolutionnaires n'ont fait que réaliser ces théories ; ils ont rempli auprès de la société le rôle de sage-femme, un peu folle, à vrai dire.

La Révolution n'a été que le passage de la puissance à l'acte d'idées : les unes justes, les autres absurdes qui avaient cours bien avant que les prédictions fussent faites et qui se répandaient de plus en plus dans tous les rangs de la société.

Il est à remarquer que les prophètes les supposent réalisées sans faire de discernement entre les bonnes et les mauvaises ; ce qui prouve que les inspirations prophétiques ne sont que d'une vérité relative.

Aujourd'hui on pourrait tout aussi bien prédire la prochaine révolution et assurer qu'elle n'est pas éloignée. Etant données les idées socialistes, d'une part ; et de l'autre la manière dont se forment (par l'Université) et se recrutent (par le suffrage universel) les législateurs, l'avènement du socialisme est inévitable. Il ne faut pas pour cela plus de trois ou quatre législatures et, comme il y aura des dissolutions, l'échéance sera avancée d'autant.

On peut également prédire que cette révolution sera pire que l'autre : elle ne durera peut-être pas

si longtemps, mais tant qu'elle durera, « ça chauffera ».

D'anciennes prophéties ont annoncé la fin du monde pour le commencement du xx siècle, vers 1910. Elles ont prédit juste, à cela près que ce n'est pas la fin du monde mais la fin de *notre* monde, de notre état social.

Je pourrais aller plus loin et dire qu'après cette révolution, reconnaissant que ce désordre a été la conséquence de l'endoctrinage officiel, gratuit et obligatoire, au lieu de laisser l'enseignement libre, on se jettera dans l'excès opposé : on supprimera autant que possible les sciences, comme l'ont fait jadis les Gaulois, les Chinois et tant d'autres peuples.

Enfin, je pourrais aussi indiquer le remède préventif de cette fin de *notre* monde ; mais c'est inutile, on ne l'appliquerait pas. Nos docteurs en droit, en sciences, en médecine, sont trop infatués de leur suffisance pour consentir à reconnaître qu'ils suivent une mauvaise voie et qu'ils « filent un mauvais coton » pour eux-mêmes. Laissons-les donc à l'école de l'expérience.

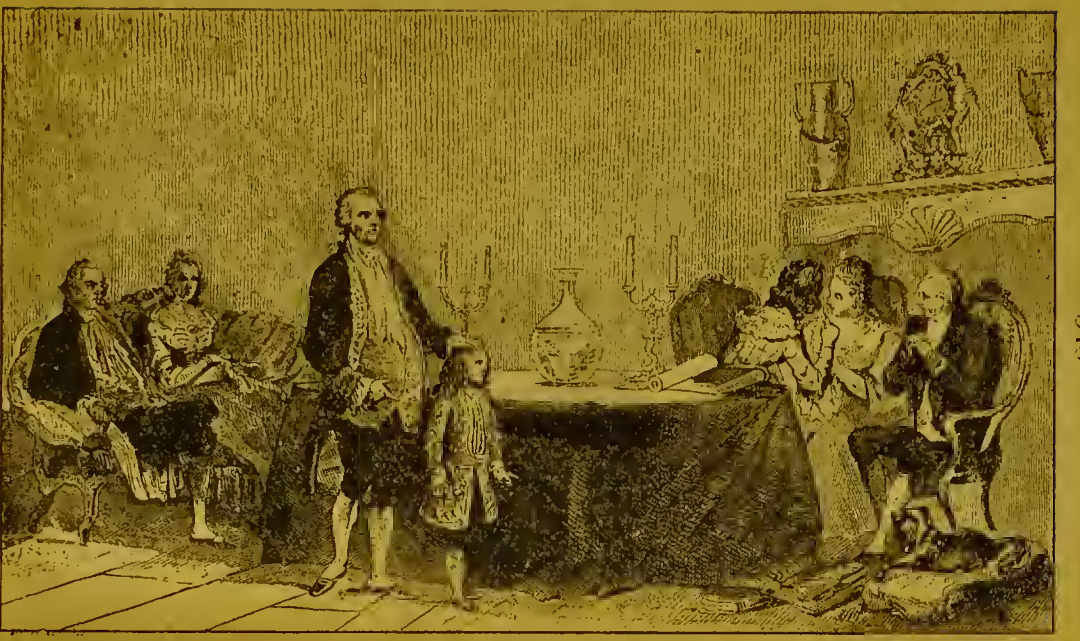
XI. — Cagliostro n'ayant pas été disciple de Mesmer, quoique venu après lui, il convient de dire quelque mots de ses exploits dans ce premier volume, afin de consacrer exclusivement le second au magnétisme moderne inauguré par Mesmer et de Puységur.

Le moyen employé par Cagliostro pour exécuter



De l'Ami des Humains reconnoiſſés les traits
Tous ſes jours ſont marqués par de nouveaux bienſaits
Il prolonge la Vie il ſecourt l'indigence,
Le plaiſir d'être utile eſt ſeul ſa récompenſe

(D'après un estampe de la Bibliothèque nationale.)



Une Séance de Cagliostro (d'après une gravure de la *Bibliothèque du Magnétisme*).

ses œuvres magiques, consistait à prendre un enfant, qu'il nommait pupille, et à le faire regarder dans une carafe ou dans un miroir.

Ce procédé n'est pas nouveau : nous l'avons déjà vu en usage au chapitre du *Magnétisme en Egypte* ; on le retrouve dans tous les temps et dans tous les pays avec des modifications de détail. Il est mentionné dans Pausanias dans Spartien, dans les Mémoires de Saint-Simon, etc.

Dans *Gil Blas*, la bohémienne Coscolina dit : « je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, et montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre. »

A la veille même de l'entrée en scène de Joseph Balsamo, le juif Léon (cité par Figuier, *Histoire du merveilleux*, t. IV), se livrait aux mêmes manœuvres.

Chez lui beaucoup de gens, non seulement voyaient, disaient-ils, les personnes qu'ils avaient demandées, qu'elles fussent vivantes ou mortes, éloignées ou non; mais ils entendaient les réponses aux demandes qu'ils leur faisaient sans que personne se doutât de la conversation.

Cagliostro lui-même, le grand Cophte, apparaissait dans les loges Egyptiennes qu'il avait fondées, quoiqu'il fut en ce moment fort éloigné du lieu où se tenait la réunion.

Les pupilles de Cagliostro ne voyaient pas seulement les anges, quelquefois ils les touchaient.

Figuier considère tous ces faits et d'autres ana-

logues comme des hallucinations ; seulement il ne nous indique pas en quoi les hallucinations diffèrent des sensations.

Conclusion

I. — Nous avons vu dans ce volume que le magnétisme (c'est-à-dire les prévisions, les prophéties, les guérisons de maladies par des procédés occultes et par les révélations reçues en songe, etc.), a été connu et pratiqué dans tous les temps et dans tous les pays dès la plus haute antiquité.

Depuis l'ère chrétienne jusqu'au XVIIIe siècle, nous l'avons trouvé en lutte avec l'Eglise catholique (*le clergé religieux*).

Dans le second volume nous le verrons également en lutte avec l'Ecole (*le clergé scientifique*).

II. — La persécution du magnétisme par l'Église, sous prétexte de sorcellerie, atteint son apogée au XVe siècle. A la même époque se manifeste aussi la réaction, à côté du mal surgit le remède. Mais notons bien que ce n'est pas la science officielle qui s'élève contre les abus ; c'est la science libre, ce sont les tirailleurs, les irréguliers de la Science.

III. — Les procès de sorcellerie ne continuent pas moins au XVIe siècle : l'élan étant donné, le

char ne s'arrête pas instantanément. Cependant au XVIIe siècle, ils deviennent plus rares ; on ne brûle plus guère que les sorciers accusés d'avoir envoûté les possédés.

Enfin au XVIIIe siècle on tombe dans l'excès opposé : on croyait trop au démon ; on ne croit plus aux esprits, à l'âme, ni à Dieu. C'est l'intolérance et l'absolutisme de l'Eglise qui ont engendré le matérialisme et l'athéisme.

Un des principaux buts du présent ouvrage est de ramener les esprits au juste milieu.

IV. — Il ne faut pas croire, comme on n'y est que trop porté et comme on se l'imagine communément, que l'adoucissement des mœurs et la tolérance relative qui ont mis fin aux auto-da-fé sont l'œuvre des savants de profession, des universitaires et des académiciens. Cette opinion serait contraire à la vérité, et les conséquences en seraient dangereuses.

En effet, l'histoire prouve que la science officielle ne s'est jamais élevée contre aucun abus, n'a jamais fait aucun progrès et n'a jamais manqué de se mettre en travers des efforts tentés par les autres pour améliorer les conditions de la société humaine.

Ce ne sont pas des ignorants (disait Bergasse en 1784), comme on affecte de le dire aujourd'hui, mais des savants, des hommes en possession, dans leur siècle ou dans leur pays, de dis-

tribuer l'estime publique et de faire la renommée qui se sont élevés contre Christophe Colomb, Copernic, Harvey, Ramus, Galilée, qui ont laissé mourir Kepler dans la pauvreté, qui ont préparé le poison à Socrate, qui ont fait crucifier Jésus, etc., etc.

V. — Les personnes qui liront ce volume, reconnaîtront, je pense, que Thouret avait raison de soutenir, dans ses *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal*, que la prétendue découverte de Mesmer n'était rien moins que nouvelle : nous en avons fourni assez de preuves. Le seul tort de Thouret consistait à dire que des idées qui ont été le partage des plus grands et profonds penseurs de l'antiquité et du moyen-âge n'étaient que des chimères et des superstitions. C'était vraiment pousser la présomption trop loin que de s'imaginer que tout l'univers s'était trompé et que l'Académie des sciences et la Société royale de médecine étaient seules à posséder la vérité.

VI. — Si je me suis attaché à montrer l'antiquité et la perpétuité du magnétisme, on pense bien que ce n'est pas par esprit de dénigrement contre les modernes, mais par amour de la vérité. Tout homme de bon sens comprendra que je suis parfaitement désintéressé dans la question que je traite, et même que mon intérêt serait plutôt de flatter les modernes, afin d'obtenir de leur part

la réciproque que ne pourront me donner les anciens à qui personne ne s'intéresse plus.

Le devoir de l'historien est de remonter aussi près que possible de l'origine des choses ; plus une vérité est ancienne, plus elle a de force et d'autorité. Je suis persuadé que, si Mesmer et ses disciples avaient rattaché leur doctrine à celles de l'antiquité, elle aurait acquis plus de poids et n'aurait pas soulevé tant d'opposition. J'ajoute que leur silence sur ce point, qu'il vienne d'ignorance ou de mauvaise foi, — j'incline pour la première de ces hypothèses, — ne leur a servi en rien, au contraire. Ce qu'ils n'ont pas fait, leurs adversaires l'ont fait, et ils en ont profité pour soutenir que le magnétisme n'était que du charlatanisme.

Quelle est la principale objection que l'on adressait aux Mesmériens ?

Si le magnétisme était réel, disait-on, il n'est pas admissible qu'on ne l'ait pas découvert plus tôt.

Il aurait donc fallu répondre et prouver qu'il a été connu et pratiqué de tout temps, que s'il était inconnu à la fin du XVIIIe siècle, c'est parce que le public se bornait à n'apprendre que ce qu'on lui enseignait dans les écoles et dans les églises. Et alors on n'aurait plus eu qu'à examiner si tout le genre humain s'était trompé à l'exception des catholiques, ou si ce n'était pas exactement le contraire.

En suivant la méthode opposée, on faisai

preuve d'ignorance ou de mauvaise foi, ce qui ne pouvait que tourner au détriment de la doctrine et de ses partisans.

VII. — Il est fort à souhaiter que les chercheurs et les inventeurs modernes profitent de cette leçon, qu'ils soient moins empressés de « prendre date, » comme ils disent, aussitôt qu'ils croient avoir fait quelque misérable petite découverte sans chercher si d'autres ne l'ont pas faite avant eux, sans l'appuyer sur les autorités antérieures, sans la rattacher aux autres branches des connaissances humaines.

Cette manière de procéder dénote le mépris du public et le mépris de la science elle-même, qui devient alors une industrie; elle est contraire au bien public, à la dignité de la science et même à l'intérêt bien entendu des savants.

Il est temps que l'on revienne à la bonne tradition qui consiste à rendre aux anciens la justice, sinon la reconnaissance, qui leur est due; sans eux que serions-nous? C'est pour cette raison trop oubliée aujourd'hui, que j'ai cherché à mettre en relief leur valeur comme observateurs et comme raisonneurs, c'est-à-dire comme savants.

VIII. — Comme nous venons de l'annoncer, dans le second volume, nous verrons le magnétisme en lutte avec le clergé scientifique : *la Science.*

Nous tâcherons de tenir la balance égale, mais nous pouvons le dire d'avance, nous aurons plus

d'une fois l'occasion de constater que l'Ecole n'a pas été plus tolérante, plus impartiale ni plus éclairée que l'Eglise, et que si la science emploie d'autres armes de combat que la Religion, elles ne valent pas mieux ; si elles sont moins cruelles, elles ne sont pas moins malicieuses.

Si l'Ecole ne brûle pas les hérétiques à ses doctrines, ce n'est pas la volonté qui lui manque, c'est qu'elle n'en a ni le courage ni le pouvoir ; mais en revanche, elle les étouffe sous la conspiration du silence. Tenant en mains tous les principaux organes de publicité, elle a soin d'écarter du temple, on plutôt du bazar, tout ce qui n'est pas orthodoxe.

Nous verrons même que la science suit la même méthode de discussion que la religion : dénaturer le magnétisme pour le perdre.

L'Église attribuait les phénomènes magnétiques au démon, quand elle avait à s'en occuper.

La science, obligée au bout d'un siècle de compter avec le magnétisme, change son nom, emploie des procédés violents, condamnables et condamnés par les anciens magnétiseurs ; elle exagère ses prétendus dangers, le tout dans le but de décrier le magnétisme et d'en éloigner des gens de bien. Nous tâcherons de démasquer ses batteries, afin que ne tombent dans ses embuscades que ceux qui le voudront bien.

IX. — La science réussira-t-elle, en dépit de nos efforts, à étouffer le magnétisme ?

Cela dépend de nous. Si le clergé du moyen âge a pu brûler les guérisseurs et les prophètes comme sorciers, cela tient autant ou plus à l'apathie du public qu'à l'esprit d'ambition, de despotisme, d'intolérance que possède le clergé.

L'inquisition n'a été violente qu'en raison directe de la lâcheté du peuple ; à l'honneur des français, elle a fait moins de victimes dans notre pays que dans plusieurs autres.

A nous de ne pas dégénérer plus longtemps, de ne pas plus nous courber sous la ferrule du pion que sous la crosse de l'évêque, et de nous rappeler que toute la force des oppresseurs est faite de la lâcheté des opprimés.

FIN DU PREMIER VOLUME





TABLE DES MATIÈRES

du Tome premier



ECOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

FONDÉE EN 1893

(*Enseignement supérieur libre reconnu par décision du 26 Mars 1895*)

Dirigée par le Professeur H. DURVILLE

Sous le Patronage de la **Société Magnétique de France.**

Directeurs-adjoints : MM. les Docteurs ENCAUSSE (PAPUS) et MOUTIN.

Administrateurs : MM. BEAUDELOT, DEMAREST et DURVILLE.

23, Rue Saint-Merri

L'*Ecole* a pour but de former des praticiens expérimentés et de mettre le Magnétisme thérapeutique et le Massage à la portée des gens du monde.

L'enseignement est divisé en deux parties comprenant :

1° *Enseignement théorique et pratique*, se divisant en cours d'Anatomie descriptive de Physiologie, d'Histoire et Philosophie du Magnétisme, de Physique magnétique, de Procédés et Théories du Magnétisme, d'Expérimentation, de Pathologie et Thérapeutique magnétiques, de Massage, de Psychologie, etc., etc., par des médecins et des professeurs spéciaux.

2° *Enseignement clinique.*

La première partie de l'enseignement a lieu les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir, du 1er octobre au 30 juin ; la seconde, toute l'année, le jeudi et le dimanche, à 9 heures du matin, à la *Clinique de l'Ecole.*

Après un examen passé devant une commission spéciale, les élèves qui ont les aptitudes suffisantes reçoivent un diplôme de *Magnétiseur praticien.* Un enseignement supérieur est destiné à former des professeurs.

Le magnétisme humain est une force inhérente à l'organisme et toute personne dont la santé est équilibrée peut guérir ou soulager son semblable. Dans la plupart des cas, sans connaissances médicales, l'homme peut être le médecin de sa femme ; celle-ci, le médecin de son mari et de ses enfants. *L'aimant, le magnétisme terrestre et presque tous les corps ou agents de la nature peuvent servir d'auxiliaires.*

Dans les maladies graves où la vie est en danger, quelques magnétisations faites dans les règles de l'art suffisent presque toujours pour faire cesser les symptômes alarmants. Un parent, un ami, un domestique animé du désir de faire le bien, peut souvent acquérir en quelques jours les connaissances suffisantes pour guérir la maladie la plus rebelle, si les organes essentiels à la vie ne sont pas trop profondément altérés.

L'Enseignement de l'*Ecole* est destiné à obtenir ce résultat, autant qu'à former des magnétiseurs et des masseurs professionnels.

En dehors de l'enseignement donné à l'*Ecole*, le directeur se met à la disposition de ceux qui ne peuvent pas se déplacer, soit à Paris, en Province et même à l'Etranger, pour organiser le traitement au lit du malade et mettre un parent, un ami, en état de continuer le traitement.

Le directeur reçoit le jeudi et le dimanche, de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 heure à 4 heures.

Cours de l'École pratique de Magnétisme et de Massage

La *Librairie du Magnétisme* publie tous les cours professés à *l'École pratique de Magnétisme et de Massage*.

Dans l'ordre où ils sont professés, les principaux cours sont :

1° *Anatomie descriptive*, à l'usage des gens du monde et des élèves de *l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*. Cours professé par le docteur MOUTIN, recueilli et mis en ordre par PH. RENAUD. 1 vol.

2° *Histoire et philosophie du Magnétisme*. Cours professé par ROUXEL. 2 vol.

3° *Physique magnétique*. Cours professé par H. DURVILLE. 2 vol.

4° *Physiologie synthétique*. Cours professé par le docteur ENCAUSSE (Papus). 1 vol.

5° *Procédés et théories du Magnétisme*. Cours professé par H. DURVILLE. 1 vol.

6° *Expérimentation magnétique*. Cours professé par H. DURVILLE, DÉMAREST, PH. RENAUD, JAMET. 1 vol.

7° *Massage*. Cours professé par PH. RENAUD. 2 vol.

8° *Pathologie et thérapeutique magnétiques*. Cours professé par H. DURVILLE. 5 vol.

Cette collection constitue l'enseignement méthodique le plus complet, le plus pratique qui ait paru sur le Magnétisme et le Massage. Elle remplace le *Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme*, par H. Durville, qui devait paraître en 10 volumes.

Celui qui veut pratiquer le magnétisme ou le massage par profession, le médecin, l'amateur ou le père de famille qui veulent seulement le pratiquer au foyer domestique, trouveront là un guide sûr qui leur enseignera une méthode simple et facile, à la portée de tous, pour guérir ou soulager toutes les maladies.

Les cours principaux de l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, forment une collection de 15 volumes, format in-18, reliés, qui sont illustrés de 8 à 900 portraits, figures, vignettes, etc.

Le prix de chaque volume est de 3 francs.

SOUSCRIPTION. — La collection complète des Cours sera remise au prix de 30 fr. au lieu de 45 :

1° Aux élèves de l'*Ecole* ;

2° Aux membres de la *Société Magnétique de France* ;

3° Aux médecins et aux abonnés du *Journal du Magnétisme* qui verseront dès maintenant cette somme au directeur de la *Librairie du Magnétisme*.

La Direction de l'*Ecole* et celle de la *Librairie du Magnétisme* espèrent que cette publication sera terminée en 1898.

CONSEILS PRATIQUES

Ceux qui ne suivent pas les *Leçons cliniques* de l'*Institut magnétique*, peuvent apprendre très facilement la pratique du Magnétisme en lisant les *Conseils pratiques* du professeur H. DURVILLE.

Rédigés dans un style simple et concis qui les met à la portée de toutes les intelligences, avec des exemples de guérison montrant la simplicité et la valeur de la méthode, ces *Conseils* permettent au père et à la mère de famille ainsi qu'à l'amateur d'appliquer le Magnétisme avec succès, au soulagement et à la guérison des diverses maladies dont leurs enfants, leurs parents, leurs amis peuvent être affectés. (Pour bien comprendre le mode d'application, ceux qui n'ont aucune idée du Magnétisme devront lire les *Procédés magnétiques* de l'auteur, brochure de propagande à 20 centimes.)

Les *Conseils pratiques* qui sont publiés s'appliquent aux cas suivants :

Anémie, Apoplexie cérébrale, Asthme, Ataxie locomotrice. — Catalepsie, Céphalalgie, Chute des cheveux, Congestion cérébrale, Constipation, Crampes, Crises de nerfs, Cystite. — Danse de Saint-Guy, Délire, Delirium tremens, Double conscience, Dyspepsie. — Eczéma, Encéphalite aiguë, Encéphalite chronique, Entérite, Entorse, Epilepsie, Etat nerveux, Etourdissements. — Fièvre cérébrale, Fièvre typhoïde, Fluxion de poitrine, Folie. — Gastralgie, Gastrite, Gastro-entérite, Glaucome, Goître, Goutte. — Hallucinations, Hémiplégie, Hydropisie, Hypocondrie, Hystérie. — Ictère, Idiotie, Imbécilité, Impulsions, Insomnie. — Laryngite, Léthargie, Loupes, Lumbago, Luxations. — Mal de tête, Manies hystériques, Mélancolie, Méningite, Migraine, Myélite. — Nervosisme, Neurasthénie, Névralgie simple, Névralgie faciale, Névrose. — Obésité, Obsession, Ophtalmie, Otalgie, Otite. — Paralysie simple, Paralysie faciale, Phtisie pulmonaire, Pneumonie. — Sciatique, Scrofule, Somnambulisme spontané, Surdité, Surdi-mutité, Syncope. — Tic douloureux, Tumeurs. — Varices, Vertige, Vomissements incoercibles de la grossesse, etc., etc.

Chaque *Conseil pratique*, inséré dans un numéro du *Journal du Magnétisme*, est envoyé contre 50 centimes.

Le traitement de toutes les maladies sera successivement publié sous la forme d'autant de *Conseils pratiques*. En attendant que ce travail considérable soit achevé, le professeur H. DURVILLE se tient à la disposition des malades pour leur expliquer, par correspondance, tous les détails du traitement magnétique qu'ils peuvent faire, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire d'un parent ou d'un ami dévoué. Pour cela, indiquer la cause probable de la maladie, la nature, les symptômes, etc.

Prix d'un Conseil pratique écrit spécialement pour un cas qui n'a pas encore été publié. .... 10 fr.

Typ. A. Malverge, 171, rue Saint-Denis, Paris.

